



Expositions

Exhibitions

36^e Festival International
du Photojournalisme
36th International Festival
of Photojournalism

www.visapourlimage.com
#visapourlimage2024

EXPOSITIONS *EXHIBITIONS*
31/08 > 15/09

PRO. WEEK
02/09 > 07/09

2 SEMAINES SCOLAIRES
SCHOOL GROUPS
16/09 > 20/09
23/09 > 27/09

Le mot du Président

Un étudiant, seul sur une place de Chine face à une colonne de chars, une tyrannie vacille. Des enfants effrayés fuyant le napalm, une guerre doit cesser. Deux hommes politiques, de dos, un allemand et un français main dans la main, l'Europe s'incarne. Autant de clichés qui ont contribué à accélérer l'histoire et qui resteront à jamais imprimés dans nos cœurs. Le photojournalisme est le petit frère turbulent du journalisme. Au même titre que celui-ci, il participe à la démocratie. Par ses témoignages, il participe au développement du sens critique de tout citoyen en mal d'éclairage. Créé il y a trente-cinq ans pour célébrer ce métier, Visa pour l'Image contribue aujourd'hui à sa défense. À l'heure des fake news, des dangers d'une IA encore peu contrôlée, de l'appauvrissement chronique des médias d'information dans le monde, le photojournalisme est menacé.

Pourtant, jamais il n'a été aussi nécessaire. Moins d'une quarantaine de pays jouissent d'un système de médias libres. L'image, comme l'investigation, est vitale pour la compréhension d'un monde et d'une société toujours plus anxiogènes. L'image peut dénoncer, les arbitraires, la pollution, les violences de toutes sortes, mais elle peut aussi s'imposer porteuse d'espoir en témoignant des joies collectives et des initiatives inspirantes.

Début septembre, la ville de Perpignan devient la capitale de ce métier « légendaire ». Si tous les professionnels du monde s'y retrouvent, Visa pour l'Image se veut ouvert à tous les publics. Vingt-six expositions s'offrent à vous dans des lieux autant chargés de charme que d'histoire. Si vous avez la chance d'assister à l'une des projections géantes au Campo Santo, ne la manquez pas, le spectacle est inoubliable.

Grâce à tous nos partenaires et mécènes, publics (la Ville de Perpignan bien sûr, le ministère de la Culture, la Région Occitanie, le Département et la Chambre de commerce des Pyrénées-Orientales...) mais aussi privés, qu'ils soient grandes entreprises internationales, PME locales ou particuliers, Visa pour l'Image peut s'offrir à vous gratuitement. En cela, il est né et demeure, trente-cinq ans plus tard, le festival militant d'une noble cause. Vous y contribuez par votre présence.

Pierre Conte

Président de l'Association Visa pour l'Image - Perpignan

L'augmentation délirante de photographes, ou du moins de personnes qui prétendent l'être, a un nouveau corollaire: la disparition des directeurs de la photographie. C'est avec une tristesse teintée de nostalgie que nous avons ainsi appris le départ à la retraite de Kathy Ryan après 39 ans passés au *New York Times Magazine*. Sans doute sera-t-elle remplacée, mais de plus en plus de médias décident de supprimer ces postes ou de les confier à des novices.

L'occasion pour Visa pour l'Image de rendre hommage à ces personnes trop souvent oubliées mais ô combien indispensables au maintien de la qualité éditoriale d'un journal. De notre profession. Combien d'expositions et de projections devons-nous au coup de fil de l'un de ces directeurs, enthousiasmé par un travail qu'il a produit ou repéré? Combien de milliers d'euros ont-ils réussi à préserver pour les services iconographiques lors des sauvages coupes budgétaires? Combien de couvertures mythiques ont été possibles grâce à l'audace, le flair et la créativité de ces professionnels qui savent qu'un bon titre résonnera encore plus avec la bonne photo?

La plupart des directeurs photo sont pourtant méconnus du grand public – et même, parfois, des photographes eux-mêmes. C'est regrettable. Derrière la tragique mais puissante photographie de Mohammad Salem qui vient de remporter le World Press Photo, il y a une talentueuse équipe emmenée par Rickey Rogers (Reuters) qui a su repérer cette image sur laquelle tout le monde s'arrête au milieu d'un flux incessant. À l'heure où l'accès aux zones de conflits est de plus en plus restreint, le talent d'un vrai directeur de la photographie est d'autant plus nécessaire. Devant une uniformisation de la production noyée sous la multitude, face aux nouvelles plateformes où une image chasse l'autre, comment raconter différemment une histoire et capter l'attention d'un public toujours plus sollicité?

À Visa pour l'Image, nous continuerons – au sein de nos jurys et ailleurs – à défendre le travail de ces femmes et hommes de l'ombre dont l'œil façonne notre rapport au monde.

Jean-François Leroy

24 avril 2024

Message from the President

The Tank Man, alone on a large square in China, in front of a column of tanks: a tyranny is challenged. Terrified children running away from a napalm attack: a war must end. Two politicians, seen from behind, one German, one French, hand in hand: Europe is personified. These are all photos that have made their contribution to history, and they will always remain in our hearts. Photojournalism is journalism's boisterous little brother, and they are equal players in the exercise of democracy. Photojournalism, through eye-witness reporting is there for citizens in search of enlightenment, helping them develop a critical approach. The festival Visa pour l'Image was founded 35 years ago in recognition of professional photoreporting, and is now making a contribution to defend it. In an era of fake news, with risks arising from artificial intelligence without any effective regulation, and with the chronic underfunding of news media across the world, photojournalism is under threat.

Yet photojournalism is more essential than ever. Around forty or even fewer countries around the world have a system that allows genuine freedom of the press, of free media. Visual reports and investigation are of crucial importance to provide an understanding of a world and societies that are increasingly perceived as sources of anxiety. Photos can uncover and expose, show things arbitrary, show pollution and all sorts of violence, but they can also assert a positive position offering hope by reporting on shared happiness and inspiring initiatives.

In early September, the city of Perpignan becomes the capital of the now legendary profession of photojournalism. While people working in the photography industry around the world come to Perpignan for Visa pour l'Image, the festival is intended for the general public, for everyone. Twenty-six exhibitions are open to all visitors, on sites and in venues with their own special charm and history. In the evening, at Campo Santo, stories are projected on the giant screen, so make sure you do not miss out on the opportunity to attend these shows which are unforgettable.

We have the support of all our partners, patrons and sponsors: public authorities (the City of Perpignan, of course, the Ministry of Culture, the Region of Occitania, the Département of the Pyrénées-Orientales, and the Chamber of Commerce and Industry for the Pyrénées-Orientales), plus private entities, ranging from large international companies to local small and medium-sized businesses, as well as private individuals. Through the backing provided by them, Visa pour l'Image can be open to everybody free of charge. That was how it was at the very beginning, and 35 years later it is still the case, as a festival defending a noble cause. And through your visits and attendance, you are making your contribution.

Pierre Conte

President of the Association Visa pour l'Image - Perpignan

Editorial

The dramatic increase in the number of photographers, or at least of persons claiming to be so, has coincided with a reverse phenomenon which is the disappearance of picture editors. When we heard that Kathy Ryan was retiring after 39 years at *The New York Times Magazine*, we felt great sorrow and a wave of nostalgia. Someone will no doubt take her place, but many other media are simply doing away with these positions or appointing novices. At Visa pour l'Image we have an opportunity to pay tribute to these figures so often overlooked, but who play a crucial role in maintaining the editorial standards of a newspaper, and also the standards of the entire industry.

How many exhibitions and feature stories screened in the evening shows in Perpignan can be traced back to a phone call from one of these picture editors, to their enthusiasm for a report they produced or noticed? How many thousands of euros have they managed to salvage in budget allocations for photo departments in the face of drastic cost-cutting measures? How many stories that are now legendary were made possible through the daring, flair and creative spirit of professional picture editors who realize that a good headline gets an even better reaction when there is a good photo to go with it? Yet readers and the general public usually have no idea of who the picture editors are, and sometimes they are quite unaware of the photographers too. It is an unfortunate state of affairs.

The tragic and powerful photograph taken by Mohammad Salem has just received the World Press Photo award, and behind it is a talented team under the leadership of Rickey Rogers (Reuters) who had the skill to pick out the one photo from a steady influx of images, finding the one that makes us stop and think.

The talent of a worthy picture editor is particularly relevant in these times when it is increasingly difficult to gain access to war zones. With more and more pictures being produced, and more homogenous output, with platforms sending out endless streams of images, how can a story be told in a different way? How can people be drawn to focus on a story when there are so many players bidding for their attention?

At Visa pour l'Image, with our juries and different approaches, we shall continue to defend and advocate for these men and women working in the background, for the picture editors whose visual skills help shape our relationship with the world.

Jean-François Leroy

April 24, 2024

Expositions *Exhibitions*

du 31 août
au 15 septembre 2024
ouvertes tous les jours
de 10h à 20h
entrée libre

Pour ceux qui ne pourront pas être présents à Perpignan en septembre, il sera possible de visiter virtuellement la majorité des expositions sur le site Internet de Visa pour l'Image.

Ouverture privilégiée
pour les professionnels
accrédités
**du jeudi 5
au samedi 7 septembre
de 9h à 10h**

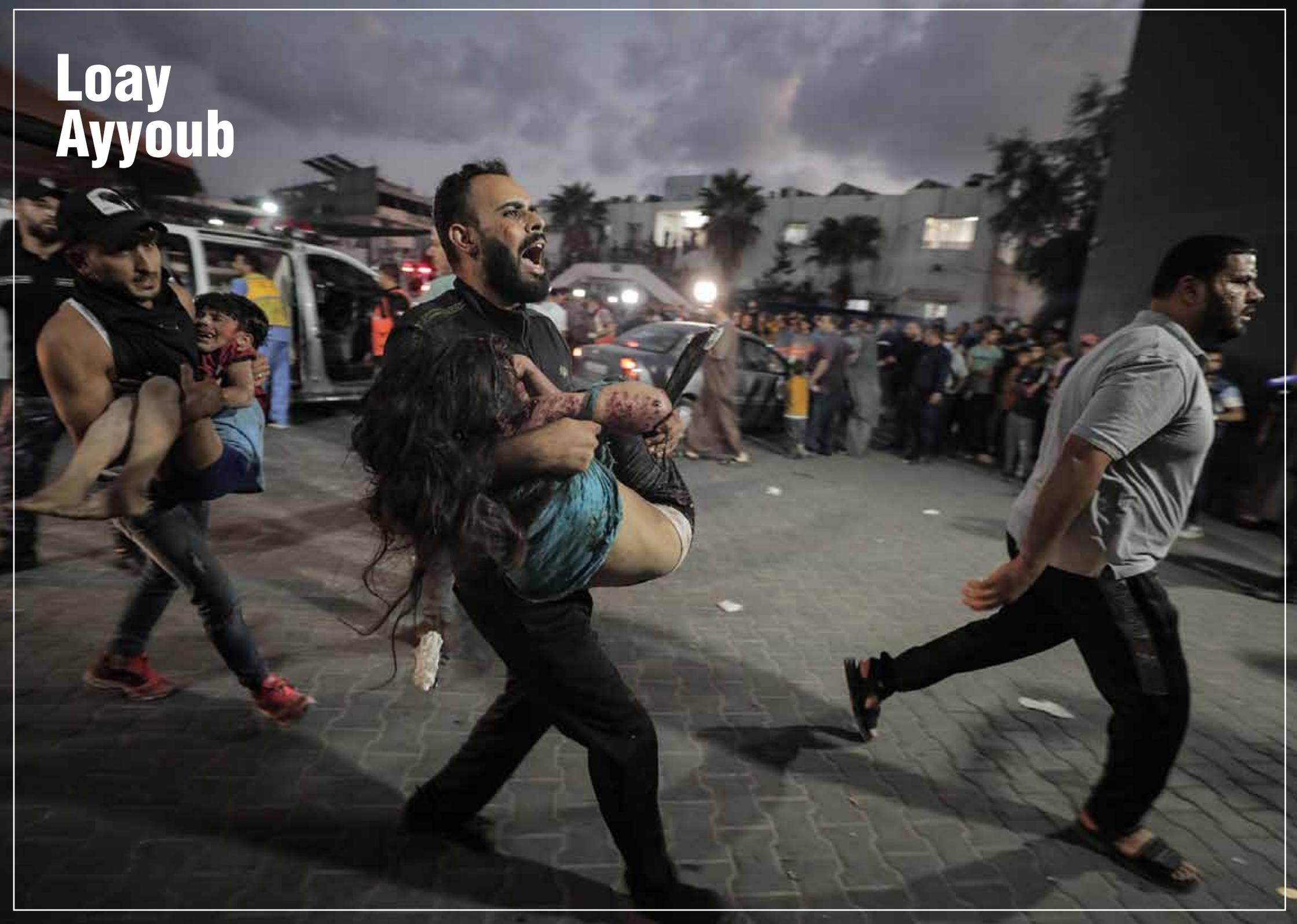
Saturday, August 31
to Sunday, September 15,
2024
10am to 8pm
Free admission

Most exhibitions will be presented online for virtual visits, with access via the Visa pour l'Image Website for all those who cannot be in Perpignan.

**Special early opening
of exhibitions**
– from 9 am –
reserved for persons with
accreditation & badges:
**Thursday, September 5
to Saturday, September 7**

- Loay Ayyoub** - COUVENT DES MINIMES
Karen Ballard - MAISON DE LA CATALANITÉ
Paula Bronstein - COUVENT DES MINIMES
Cinzia Canneri - COUVENT DES MINIMES
Alejandro Cegarra - CASA XANXO
Miquel Dewever-Plana - COUVENT DES MINIMES
Pierre Faure - HÔTEL PAMS
Jean-Louis Fernandez - COUVENT DES MINIMES
Corentin Fohlen - ANCIENNE UNIVERSITÉ
Jérôme Gence - ÉGLISE DES DOMINICAINS
Afshin Ismaeli - COUVENT DES MINIMES
Brenda Ann Kenneally - COUVENT DES MINIMES
Hugh Kinsella Cunningham - PALAIS DES CORTS
Paolo Manzo - ÉGLISE DES DOMINICAINS
John Moore - COUVENT DES MINIMES
Emilio Morenatti - ÉGLISE DES DOMINICAINS
Sergey Ponomarev - COUVENT DES MINIMES
Ivor Prickett - COUVENT DES MINIMES
Francisco Proner - COUVENT DES MINIMES
Anastasia Taylor-Lind - COUVENT DES MINIMES
Gaël Turine - CHAPELLE DU TIERS-ORDRE
Ad van Denderen - COUVENT DES MINIMES
Mugur Vărzariu - COUVENT DES MINIMES
Alfred Yaghobzadeh - COUVENT DES MINIMES
Presse Quotidienne internationale - COUVENT DES MINIMES
Jeux olympiques 2024 - COUVENT DES MINIMES

**Loay
Ayyoub**



LOAY AYYOUB

POUR *THE WASHINGTON POST*

LAURÉAT DU VISA D'OR DE LA VILLE DE PERPIGNAN RÉMI OCHLIK 2024

La tragédie de Gaza

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

INSTAGRAM @loay.ayyoub
LINKEDIN loay-ayyoub
X loayphoto?s

Le 7 octobre 2023, des militants du Hamas traversaient la frontière pour lancer une offensive sans précédent contre Israël, tuant plus de 1 200 personnes et prenant près de 250 otages. En réaction, Israël a déclaré la guerre au Hamas et déclenché l'un des conflits les plus dévastateurs du XXI^e siècle, causant la mort de plusieurs dizaines de milliers de personnes, provoquant le plus grand déplacement dans la région depuis la création d'Israël en 1948, et faisant sombrer plus de la moitié de la population dans la famine.

Durant cinq mois, du premier jour de la guerre jusqu'à ce qu'il trouve refuge en Égypte fin février 2024, le photographe Loay Ayyoub a couvert la crise humanitaire à Gaza pour *The Washington Post*. Dans la ville de Gaza, où ses parents et grands-parents se trouvent encore aujourd'hui, il a commencé à prendre des photos alors qu'Israël détruisait une grande partie de la ville à coups de frappes aériennes. Comme des centaines de milliers de Gazaouis, Loay a été forcé de fuir, d'abord à Khan Younès où il a trouvé refuge avec une dizaine d'autres

journalistes et photographes dans la cour de l'hôpital Nasser. Ils y ont partagé des tentes, la nourriture et les précieuses connexions Internet qui leur permettaient d'envoyer leurs images et dépêches au reste du monde. Loay et ses confrères ont passé des semaines à se précipiter vers les sites pilonnés par les frappes aériennes, escaladant des montagnes de débris tandis que les secours cherchaient des survivants et les corps des victimes, dont de nombreux enfants. Ils ont documenté le chaos devant les hôpitaux de Gaza où les pères et mères, les oncles et tantes, les frères et sœurs et d'autres parents portant leurs proches dans les bras venaient chercher de l'aide auprès d'infirmiers et de médecins exténués et à court de ressources.

Alors qu'Israël étendait sa campagne militaire dans tout Gaza, Loay n'a eu d'autre choix que de rejoindre les masses de réfugiés forcés de fuir les combats à Khan Younès, et de se rendre à Rafah où plus de 1,5 million de personnes étaient entassées dans des camps de réfugiés dans une ville de la taille de Perpignan (qui compte seulement 120 000

habitants). Israël a continué de restreindre l'aide apportée à la bande de Gaza, et le Programme alimentaire mondial a estimé que les deux tiers des habitants de Gaza étaient frappés par une « véritable famine » et que des centaines de milliers d'enfants souffraient de malnutrition et de déshydratation.

Lorsque les conditions de sécurité n'ont plus permis à Loay de faire son travail de journaliste, il a pu quitter Gaza et entrer en Égypte fin février 2024. Depuis le 7 octobre 2023, plus de cent journalistes ont été tués à Gaza. Loay Ayyoub a trouvé refuge en Égypte, et si son travail de documentation sur le conflit à Gaza et ses répercussions a pris fin, la situation à Rafah et dans toute la bande de Gaza n'a fait que s'aggraver.

« Montrer la crise humanitaire à laquelle sont confrontées les populations civiles de Gaza, témoigner de leurs difficultés à accéder aux soins et à la protection était mon objectif au quotidien et mon devoir en tant que photographe. »

Loay Ayyoub



LOAY AYYOUB

FOR *THE WASHINGTON POST*

LAURÉAT DU VISA D'OR DE LA VILLE DE PERPIGNAN RÉMI OCHLIK 2024

The Tragedy of Gaza

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



INSTAGRAM @loay.ayyoub

LINKEDIN loay-ayyoub

X loayphoto?s

On October 7, 2023, Hamas militants launched an unprecedented cross-border attack on Israel, killing more than 1,200 people and taking approximately 250 hostages. In response, Israel declared war on Hamas, launching one of the most destructive wars of the 21st century, killing tens of thousands, fueling the largest displacement in the region since the creation of Israel in 1948, and plunging at least half the population into famine-like conditions.

For five months, from the first day of the war until he was able to find refuge in Egypt in late February 2024, photographer Loay Ayyoub covered the humanitarian crisis in Gaza for The Washington Post. In Gaza City, where his parents and grandparents remain to this day, he started taking photos as Israel launched airstrikes that destroyed much of the city.

Like hundreds of thousands of Gazans, Loay was forced to flee his home, first moving to Khan Younis where he found refuge with a dozen other journalists and photographers

in the courtyard of Nasser Hospital, sharing tents, food and the precious internet connections needed to send their images and dispatches out to the world. Loay and his colleagues spent weeks rushing to the sites of countless airstrikes, climbing through piles of debris as rescuers searched for survivors and the bodies of victims, many of them children. They documented the chaos outside Gaza's hospitals as fathers and mothers, uncles and aunts, siblings and other relatives carrying their loved ones in their arms came in search of help from resource-stretched, exhausted nurses and doctors.

As Israel expanded its military campaign across Gaza, Loay had no choice but to join the masses of refugees forced to leave the fighting in Khan Younis and move on to Rafah where more than 1.5 million people were packed into tent-filled refugee camps in a city the size of Perpignan (with a population of only 120,000). Israel continued to limit aid reaching the Gaza Strip, and the World Food Program

estimated that two-thirds of all Gazans were facing catastrophic levels of hunger, including hundreds of thousands of children suffering from malnutrition and dehydration.

When the security situation made Loay's job as a journalist untenable, he was able to leave Gaza, crossing into Egypt in late February 2024. Since October 7, 2023, more than 100 Gazan journalists have been killed in the war. Loay Ayyoub found refuge in Egypt, and while his work documenting the conflict in Gaza and its repercussions ended then, the situation in Rafah and across the Gaza Strip has only continued to worsen.

"To show the humanitarian crisis faced by the civilian population in Gaza, to bear witness to their difficulties in accessing care and protection was my daily goal and my duty in my work as a photographer."

Loay Ayyoub



Un enfant devant la morgue de l'hôpital Nasser.
Khan Younès, sud de la bande de Gaza,
25 octobre 2023.

© Loay Ayyoub pour *The Washington Post*

A child outside the hospital morgue.
Nasser Hospital, Khan Younis, Gaza Strip,
October 25, 2023.

© Loay Ayyoub for *The Washington Post*

LÉGENDE PHOTO 1

Après une frappe israélienne sur une maison
du quartier d'Al-Sabra, dans le centre de la ville,
des blessés sont transportés à l'hôpital Al-Shifa.
Gaza, 11 octobre 2023.

© Loay Ayyoub pour *The Washington Post*

LÉGENDE PHOTO 2

Des personnes face aux ruines de la tour
résidentielle Al-Aklouk après une frappe
israélienne. Gaza City, 8 octobre 2023.

© Loay Ayyoub pour *The Washington Post*

CAPTION PHOTO 1

After an Israeli airstrike on a house in the
Al-Sabra neighborhood in central Gaza City,
wounded people are carried to Al-Shifa Hospital.
Gaza City, October 11, 2023.

© Loay Ayyoub for *The Washington Post*

CAPTION PHOTO 2

People looking at what remains of the Al-Aklouk
residential tower after an Israeli airstrike.
Gaza City, October 8, 2023.

© Loay Ayyoub for *The Washington Post*

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

Karen Ballard



KAREN BALLARD

Venice, Californie

LIEU

MAISON DE LA CATALANITÉ

Place Joseph-Sébastien Pons

Ouvert du samedi 31 août

au dimanche 15 septembre

de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



SITE www.karenballard.com

INSTAGRAM [@ballardpix](https://www.instagram.com/ballardpix)

FACEBOOK [Karen.ballard](https://www.facebook.com/Karen.ballard)

Un portrait du quartier mythique et décalé de Los Angeles, longtemps connu comme un paradis bohème, un vivier artistique et une plage publique, un lieu où l'esthétisme, le surf, la richesse et les dures réalités de l'Amérique du XXI^e siècle coexistent. Au cours de la dernière décennie, la légendaire Venice (alias Venice Beach) a lentement évolué, d'un passé riche en histoires à un présent coloré, complexe et moderne.

Venice est un quartier de Los Angeles fondé le 4 juillet 1905 par Abbot Kinney, un écologiste rêveur qui avait remporté un pari et ainsi gagné de vastes espaces marécageux au sud de Santa Monica. Son projet consistait à créer une station balnéaire avec une certaine dimension culturelle pour en faire la « Venise des États-Unis », avec des canaux et des gondoles, ainsi qu'un parc d'attractions sur la jetée donnant sur l'océan Pacifique. Presque tout a disparu aujourd'hui ; la jetée d'origine a été détruite par un incendie il y a des années et il ne reste que quelques canaux, mais il faut reconnaître que le rêve d'Abbot Kinney a perduré. Des millions

de personnes visitent Venice Beach chaque année, ce qui en fait la deuxième attraction touristique la plus populaire de Californie du Sud après Disneyland.

Au fil des années, stars de cinéma, artistes, écrivains, gangs, marginaux, hipsters d'aujourd'hui, tous ont vécu à Venice. Des longs métrages, des publicités et des émissions de télévision y ont été tournés dès 1914, notamment *Charlot est content de lui* de Charlie Chaplin, jusqu'en 2023 avec le tout dernier blockbuster *Barbie*. Pour certains, la plage évoque surtout « Muscle Beach », où des culturistes comme Arnold Schwarzenegger et Lou Ferrigno venaient s'entraîner. Venice a également la réputation d'être un paradis d'insouciance, où les Doors ont débuté avec Jim Morrison dans les années 1960. Puis la mode du skateboard est arrivée et c'est devenu « Dogtown, USA » dans les années 1970.

Plus récemment, pour une partie des 40 000 habitants, la révolution technologique, la gentrification et la richesse associée sont venues assombrir l'esprit de la ville

balnéaire. Des écarts de salaires toujours plus marqués, des loyers qui explosent et une importante population de sans-abri toujours plus nombreuse depuis la pandémie ont totalement bouleversé l'équilibre de Venice. Déambuler dans la rue peut parfois devenir un slalom où il faut se frayer un chemin entre les sans-abri tandis qu'un peu plus loin la police tente de maintenir l'ordre. Mais il y a toujours quelque chose de nouveau à voir et à essayer, comme sur le très branché boulevard Abbot Kinney où l'on peut déguster les glaces véganes d'un grand chef.

Jamais je n'aurais imaginé qu'après quinze ans, le projet connaîtrait encore une nouvelle transition. Les inégalités et la richesse observées à Venice sont aujourd'hui un phénomène courant dans toute l'Amérique du XXI^e siècle. Venice continue d'évoluer, et l'ensemble de ce travail constitue une étude visuelle et une référence au passé et à l'avenir de la ville.

Karen Ballard

6 mai 2024



KAREN BALLARD

Venice, California

VENUE

MAISON DE LA CATALANITÉ

Place Joseph-Sébastien Pons

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



WEBSITE www.karenballard.com

INSTAGRAM [@ballardpix](https://www.instagram.com/ballardpix)

FACEBOOK [Karen.ballard](https://www.facebook.com/Karen.ballard)

An insider's view of the iconic, quirky, Los Angeles coastal town long known as a bohemian haven, an artistic hub, and public beach, a place where beauty, surf, wealth, and the harsh realities of 21st century America exist side by side. Over the last decade, legendary Venice (a.k.a. Venice Beach) has slowly evolved from its storied past to its colorful, complicated, modern present.

Venice is a neighborhood of the city of Los Angeles founded on July 4, 1905, by Abbot Kinney, a conservationist and dreamer who had won a bet granting him vast swaths of swampy marshland south of Santa Monica. His vision was to create a resort town with a certain cultural level to have the “Venice of America,” complete with canals and gondolas, as well as an amusement park on a pier on the Pacific Ocean. Most of it has now gone; the original pier was destroyed by fire years ago, and only a few canals remain, but to his credit, Abbot Kinney's dream has lived on. Millions of

people visit Venice Beach every year, making it Southern California's second most popular tourist attraction after Disneyland.

Over the years, movie stars, artists, writers, gangs, drifters, and today's “hipsters” have all lived in Venice. Feature films, commercials, and TV shows have been shot here from as early as 1914, with Charlie Chaplin's *Kid Auto Races at Venice*, and up to 2023 with the most recent blockbuster, *Barbie*. For some the beach is also “Muscle Beach” where bodybuilders such as Arnold Schwarzenegger and Lou Ferrigno worked out. Venice also has a reputation as a carefree mecca where “The Doors” started up with Jim Morrison in the 1960s. Then skateboarding took off, and it was “Dogtown, USA” in the 1970s.

More recently, for some of the 40,000 residents, the tech boom, gentrification and the associated wealth have been a blight on the spirit of the gritty beach town. Ever larger differences in income plus sky-rocketing

rents and a large homeless population made worse by the pandemic flipped Venice on its head. Sometimes just walking down the street can become a slalom, negotiating a path through the homeless people while in the background police attempt to maintain law and order. But there is always something new to see and try, e.g. on trendy Abbot Kinney Boulevard, there's a top chef with vegan ice-cream.

I had never imagined that after fifteen years the project should still see further transition. The inequality and wealth seen in Venice are now a common phenomenon throughout America in the 21st century. Venice is still evolving, and this body of work stands as a visual study and reference to the city's past and future.

Karen Ballard

May 6, 2024



Un campement sur la plage - À l'automne 2020, pendant le confinement, Venice Beach a vu de nombreux sans-abri planter leurs tentes le long de la célèbre promenade.

© Karen Ballard

Beach Encampment - In the fall of 2020, Venice Beach became an encampment during the lockdown period as homeless people pitched tents along the famous boardwalk.

© Karen Ballard

LÉGENDE PHOTO 1

Crise du logement -

Une fresque rappelle la crise du logement que connaît Los Angeles aujourd'hui, en particulier à Venice Beach où de nombreux abris de fortune ont été installés avant, pendant et après la pandémie.

© Karen Ballard

LÉGENDE PHOTO 2

Rouge pétard - Une Chevrolet Impala 1960 à Venice, devant une ancienne caserne de pompiers reconverte en un célèbre bar-restaurant.

© Karen Ballard

CAPTION PHOTO 1

Housing Crisis - A mural recalls the ongoing housing crisis in Los Angeles and particularly Venice Beach where many makeshift shelters were set up before, during and after the pandemic.

© Karen Ballard

CAPTION PHOTO 2

Firecracker Red - A 1960 Chevrolet Impala in Venice, outside the original firehouse which is now a well-known bar and restaurant.

© Karen Ballard

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024



**Paula
Bronstein**

PAULA BRONSTEIN

GETTY IMAGES

Un monde dans la tourmente

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Ouvert du samedi 31 août

au dimanche 15 septembre

de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Svet Jacqueline

Les 55 images de cette exposition offrent un regard rétrospectif sur près de trois décennies de travail. J'espère être parvenue à allier une dureté nécessaire à une compulsion humanitaire à observer des situations difficiles. Pendant la plus grande partie de ma carrière, j'ai cherché à saisir les caractéristiques et les effets qui entourent la guerre, les conflits politiques, les injustices sociales et les urgences humanitaires. Il est important de pouvoir apporter un témoignage sans être trop cru ni chercher à exploiter la situation, de proposer une impression visuelle forte et de susciter l'empathie. Je m'efforce toujours de donner une voix visuelle aux personnes souvent laissées pour compte.

Ayant travaillé pour plusieurs journaux américains pendant une quinzaine d'années, j'ai souvent fait des reportages d'actualité. En 1998, je me suis installée en Asie du Sud-Est pour donner une dimension internationale à mon travail, et cette rétrospective commence

par ce changement. J'ai beaucoup voyagé à travers l'Asie, travaillant pour des agences photo comme Gamma Liaison et Getty Images Newswire pendant près de douze ans. J'ai commencé à comprendre l'utilité de revenir, d'aller plus loin dans une histoire. Notamment, je me suis concentrée sur l'Afghanistan de 2001 à 2022, période durant laquelle j'ai suivi les Afghans qui vivaient au cœur d'une guerre violente et interminable et de la brutale insurrection des talibans. En 2016, une sélection de mon travail a été publiée dans le livre photo primé, *Afghanistan: Between Hope and Fear*.

Le 24 février 2022, lorsque la Russie a envahi l'Ukraine, j'étais en mission en Afghanistan pour *The Wall Street Journal*. Ma mission touchant à sa fin, mon regard s'est tourné vers l'Ukraine. La guerre était de retour en Europe pour la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale, et je devais y aller. Je retourne en Ukraine aussi souvent que

possible, attirée par la force et la résilience du peuple ukrainien, sa volonté de survivre et de préserver son humanité. J'ai été témoin de toute la souffrance et la douleur de la guerre, ainsi que de ses ravages sur la vie des habitants. C'est une vision déchirante, mais il est important de couvrir ces situations, en particulier à une époque où le monde est de plus en plus indifférent envers les victimes des conflits.

En tant que photojournaliste chevronnée, mon âge a peu d'importance. Ce qui compte vraiment, c'est ma passion pour mon travail, mon énergie et ma capacité physique à le faire. Je ne suis pas prête à ranger mon appareil photo. Je reste curieuse et fière de montrer ce qui peut l'être. La photographie, c'est explorer avec ses yeux. Cela tombe bien : à 70 ans, je n'ai même pas besoin de lunettes !

Paula Bronstein

SITE www.paulaphoto.com

INSTAGRAM [@pbbbphoto](https://www.instagram.com/pbbbphoto)

FACEBOOK [paulaphoto](https://www.facebook.com/paulaphoto)

X [paulaphoto](https://www.x.com/paulaphoto)



PAULA BRONSTEIN

GETTY IMAGES

A World in Turmoil

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Svet Jacqueline

WEBSTIE www.paulaphoto.com
INSTAGRAM @pbbbphoto
FACEBOOK paulaphoto
X paulaphoto

The 55 images in this exhibition are a retrospective glance at nearly three decades of work. I would like to think that I marry a necessary toughness with a humanitarian compulsion to look at difficult situations. For most of my career I've focused on capturing the features and the effects that surround war, political conflict, social injustices, and humanitarian emergencies. It is important to be able to bear witness in a way that's not graphic or exploitive, to make a strong visual statement, and to induce empathy. I always try to give a visual voice to people typically overlooked.

Working for several of America's newspapers over a period of fifteen years, I was often in and out of the news stories. In 1998, I moved to South-East Asia to take the deep dive into international work; this retrospective begins with that move. I traveled extensively across Asia, working for photo agencies like Gamma Liaison, and Getty Images Newswire for close to twelve years. I began to understand the power of returning, going deeper into the story, especially when focusing on Afghanistan from 2001 to 2022, documenting Afghans who lived against the backdrop of a never-ending violent war and a brutal Taliban

insurgency. In 2016, a selection of my work was published in the award-winning photo book *Afghanistan: Between Hope and Fear*. On February 24, 2022, when Russia invaded Ukraine, I was on assignment in Afghanistan for *The Wall Street Journal*. As the job finished, my gaze pivoted to Ukraine. War had returned to Europe for the first time since World War II, and I had to go. I go back to Ukraine as often as I can, drawn by the strength and endurance of the Ukrainian people, their will to survive and preserve their humanity. I have seen everything to do with the suffering and pain of war along with the immense destruction of daily life. It is heartbreaking to witness, but important to cover, especially given the world's increasing indifference to the victims of conflict.

As a veteran photojournalist, my age is immaterial. My passion for my work, my energy and my physical ability to do my job are what really matters. I am nowhere near ready to put down my camera. I remain curious and proud to portray what's possible. Photography is an exploration with one pair of eyes, and thankfully I don't even need glasses at 70 years of age!

Paula Bronstein



Une victime des inondations évacuée par la marine pakistanaise.

Sukkur, Pakistan, 10 août 2010.

© Paula Bronstein / Getty Images

One of the flood victims being evacuated by the Pakistan Navy.

Sukkur, Pakistan, August 10, 2010.

© Paula Bronstein / Getty Images

LÉGENDE PHOTO 1

Un cimetière de voitures abandonnées après l'occupation russe de Boutcha et d'Irpin.

Périphérie de Kiev, Ukraine, 8 mai 2022.

© Paula Bronstein / Getty Images

LÉGENDE PHOTO 2

Après avoir traversé la frontière avec la Birmanie, des milliers de réfugiés rohingyas poursuivent leur terrible périple vers le camp de Cox's Bazar.

Bangladesh, 9 octobre 2017.

© Paula Bronstein / Getty Images

CAPTION PHOTO 1

A cemetery of cars left after the Russian occupation of Bucha and Irpin.

Near Kyiv, Ukraine, May 8, 2022.

© Paula Bronstein / Getty Images

CAPTION PHOTO 2

After crossing the Myanmar border, thousands of Rohingya refugees continue their harrowing journey to the camp at Cox's Bazar.

Bangladesh, October 9, 2017.

© Paula Bronstein / Getty Images

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

Cinzia Canneri



CINZIA CANNERI

LAURÉATE DU PRIX CAMILLE LEPAGE 2023

Le corps des femmes comme champs de bataille

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



SITE www.cinziacanneri.com
INSTAGRAM [@cinzia.canneri](https://www.instagram.com/cinzia.canneri)
FACEBOOK [cinzia.canneri](https://www.facebook.com/cinzia.canneri)

L'atteinte systématique au corps des femmes dans la guerre semble être une stratégie universelle. Les femmes sont l'objet de formes de violences spécifiques, notamment les violences sexuelles ou « violences basées sur le genre ». Il est évident que les hommes sont aussi victimes de violences, mais c'est la nature sexospécifique de cette violence qui différencie l'expérience des femmes.

Ce projet se concentre sur la situation des femmes érythréennes et tigréennes qui ont fui l'Érythrée, l'Éthiopie et le Soudan, trois pays ayant des liens géopolitiques. Dans cette région du monde, les femmes sont constamment soumises à des violences physiques et sont également victimes des forces sociopolitiques et des conflits ethniques ou frontaliers. Et l'accord de paix entre l'Érythrée et l'Éthiopie signé en 2018 qui valut au Premier ministre éthiopien de recevoir le prix Nobel de la paix en 2019 n'a rien changé à la situation.

Ce projet portait initialement sur les femmes érythréennes fuyant l'un des régimes les plus répressifs du monde et cherchant refuge en Éthiopie entre 2017 et 2019. Il a ensuite été

prolongé après que les Forces de défense nationale éthiopiennes, soutenues par celles de la région d'Amhara et d'Érythrée, ont envahi le Tigré dans le nord de l'Éthiopie en novembre 2020. Les femmes tigréennes et érythréennes ont fui vers les camps de réfugiés d'Addis-Abeba ou du Soudan.

Des experts des Nations unies ont porté des accusations de crimes et d'atrocités contre tous les belligérants impliqués au Tigré, y compris les Forces de défense nationale éthiopiennes (FDNE), les Forces de défense érythréennes (FDE) et les milices Amhara (Fano), ainsi que des accusations spécifiques de violences sexuelles contre les femmes. Les forces armées érythréennes ont utilisé les violences sexuelles comme arme de guerre, punissant les Érythréennes pour avoir fui leur pays, et cherchant à exterminer les Tigréennes. Leurs corps sont devenus des champs de bataille. Elles sont victimes de viols individuels et collectifs, d'esclavage sexuel, de mutilations et de torture, laissant des cicatrices physiques et mentales indélébiles.

De très jeunes filles tigréennes ont rejoint

l'armée pour se protéger, tandis que les filles érythréennes craignaient les combattants de leur propre camp. Les femmes victimes de violences sont rejetées par leur mari et font face à la stigmatisation sociale, mais certaines ont formé des groupes de soutien pour reconstruire leur vie, et beaucoup ont trouvé des parcelles de terre à cultiver pour se nourrir.

La Commission internationale d'experts des droits de l'homme sur l'Éthiopie a été créée en décembre 2021 pour enquêter sur les violations, mais le gouvernement éthiopien freine ces efforts extérieurs.

Après deux ans de guerre, l'accord de cessation des hostilités entre l'Éthiopie et le Tigré (accord de Pretoria) a été signé, mais le processus de paix est long et ne se résume pas à un simple accord militaire. Il requiert également la reconnaissance des droits humains, tant pour les femmes que pour les hommes. Les femmes demandent justice et aspirent à un avenir meilleur pour elles-mêmes et leurs enfants.

Cinzia Canneri



CINZIA CANNERI

WINNER OF THE 2023 CAMILLE LEPAGE AWARD

Women's Bodies as Battlefields

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



WEBSITE www.cinziacanneri.com

INSTAGRAM [@cinzia.canneri](https://www.instagram.com/cinzia.canneri)

FACEBOOK [cinzia.canneri](https://www.facebook.com/cinzia.canneri)

The systematic targeting of women's bodies in war has come to light as a strategy used around the world. Women are subjected to specific forms of violence, in particular sexual violence, or what has been termed "gender-based violence." Clearly men are also victims of violence, but it is the gendered nature of violence which marks the experience of women as different.

This project has focused on the situation of Eritrean and Tigrinya women who have fled across the borders of Eritrea, Ethiopia and Sudan, three countries with geopolitical links. The women here are constantly subjected to physical violence, while also being victims of socio-political forces and ethnic and border-related conflicts. And this did not change after Eritrea and Ethiopia signed a peace deal in 2018, an agreement that led to the Nobel Peace Prize being granted to the Ethiopian Prime Minister in 2019.

The project was initially on Eritrean women fleeing one of the most repressive regimes

in the world, and seeking refuge in Ethiopia between 2017 and 2019; it was then extended after the Ethiopian National Defense Force, backed by forces from the Amhara region and from Eritrea, invaded Tigray in northern Ethiopia in November 2020. Tigrinya and Eritrean women fled to refugee camps, some to Addis Ababa and others to Sudan.

United Nations experts have made accusations of crimes and atrocities against all sides involved in the Tigray conflict, including the Ethiopian National Defense Forces (ENDF), Eritrean Defense Forces (EDF), and Amhara militias (Fano), and there have been specific charges of sexual violence against women. Eritrean armed forces used sexual violence as a weapon of war against both Eritrean and Tigrinya women, punishing Eritrean women for fleeing their country, and targeting Tigrayan women to exterminate them. Their bodies became battlefields. They have suffered individual and gang rape, sexual slavery, mutilation, and torture,

leaving lasting physical and mental scars.

Very young Tigrinya girls joined the army for protection, while Eritrean girls feared their own soldiers. Women who have been victims of violence have been abandoned by their husbands and face social stigma, but some have formed support networks to rebuild their lives, and many have found plots of land to farm and provide food.

The International Commission of Human Rights Experts on Ethiopia was set up in December 2021 to investigate violations, but the Ethiopian government has been obstructing such external efforts.

After two years of war, the Ethiopia-Tigray cessation of hostilities agreement (the Pretoria Agreement) was signed, but peace is a long process, not just a military deal, and requires the recognition of human rights, for both men and women. Women are demanding justice and are aspiring to a better future for themselves and their children.

Cinzia Canneri



La guerre au Tigré a contraint de nombreuses femmes à travailler la terre. Celles-ci vivent seules avec leurs enfants après être devenues veuves ou, pour les victimes d'agressions sexuelles, avoir été rejetées par leur mari. Adwa, Tigré, Éthiopie, 20 décembre 2023. © Cinzia Canneri, Lauréate du Prix Camille Lepage 2023

With the war in Tigray, more women were left to work the land, living alone with their children after being widowed or, for victims of sexual assault, being spurned by their husbands. Adwa, Tigray, Ethiopia, December 20, 2023. © Cinzia Canneri Winner of the 2023 Camille Lepage Award

LÉGENDE PHOTO 1

Marhawit (21 ans), la cheffe du groupe de jeunes soldates, les exhorte à mobiliser force et confiance pour libérer les habitants du Tigré. Nebelet, Tigré, Éthiopie, 7 avril 2024. © Cinzia Canneri, Lauréate du Prix Camille Lepage 2023

LÉGENDE PHOTO 2

Kebedesh (38 ans) et sa fille (11 ans). Elles ont été attaquées chez elles au Tigré le 28 décembre 2020 par quatre soldats érythréens qui ont violé Kebedesh et jeté de l'eau bouillante sur sa fille pour qu'elle arrête de crier. Adwa, Tigré, Éthiopie, 23 décembre 2023. © Cinzia Canneri, Lauréate du Prix Camille Lepage 2023

CAPTION PHOTO 1

Marhawit (21), the leader of the group of young female soldiers, urging them to muster the strength and confidence needed to liberate the people of Tigray. Nebelet, Tigray, Ethiopia, April 7, 2024. © Cinzia Canneri Winner of the 2023 Camille Lepage Award

CAPTION PHOTO 2

Kebedesh (38) and her daughter (11). They were attacked at home in Tigray on December 28, 2020, by four Eritrean soldiers who raped Kebedesh and threw boiling water on her daughter to stop her screaming. Adwa, Tigray, Ethiopia, December 23, 2023. © Cinzia Canneri Winner of the 2023 Camille Lepage Award

Alejandro Cegarra



Alejandro Cegarra

THE NEW YORK TIMES / BLOOMBERG

Les deux murs

LIEU

CASA XANXO

8 rue de la Main de Fer
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

Le Mexique avait la réputation d'être un sanctuaire pour les demandeurs d'asile et d'accueillir les migrants à bras ouverts. Mais depuis six ans, le pays agit comme un véritable partenaire des États-Unis en appliquant leurs mesures anti-immigration. Hier pays d'accueil, le Mexique participe aujourd'hui à des raids, refuse d'accorder des visas humanitaires, procède à des expulsions accélérées et à la dispersion des caravanes de migrants, accentuant ainsi les souffrances des demandeurs d'asile.

Ces mesures ont été mises en œuvre en réponse aux demandes persistantes de l'administration américaine qui défend une position plus ferme en matière de politique migratoire. Aux États-Unis, le « Migrant Protection Protocol », plus connu sous le nom de « Remain in Mexico » (Restez au Mexique), prévoit des « expulsions

accélérées » : une mesure justifiée à l'origine par la nécessité de contrôler la pandémie de Covid-19 en vertu du dispositif fédéral appelé « Titre 42 », remplacé ensuite par le « Titre 8 » qui criminalise les demandeurs d'asile qui tentent de franchir la frontière à plusieurs reprises.

En conséquence, des milliers de personnes se retrouvent contraintes d'attendre dans des villes frontalières dangereuses, souvent dans des camps de fortune situés dans des zones à risques du côté mexicain de la frontière, et souvent assujetties à des autorités corrompues ou des cartels de la drogue. À l'immense mur, les deux pays ont ainsi ajouté de nouveaux obstacles, laissant les demandeurs d'asile bloqués derrière des barrières physiques, psychologiques et administratives, qui leur ferment le chemin vers la sécurité qui leur avait été promise. Les

restrictions actuelles témoignent tristement de la déconnexion entre le pouvoir politique et le sort des plus vulnérables.

Alors que tous les regards sont tournés vers nous, nous devons réfléchir aux conséquences profondes sur la situation de ces migrants, et les décideurs à l'origine de ces politiques doivent rendre des comptes. Ce reportage doit nous inciter à agir. C'est une exhortation à démanteler les barrières et les obstacles systémiques qui piègent les migrants et les demandeurs d'asile dans un calvaire sans fin. Ce n'est qu'à travers la compréhension collective, l'empathie et un engagement renouvelé en faveur des droits de l'homme que nous pourrons tracer un chemin vers un avenir empreint de compassion.

Alejandro Cegarra



© Elsa Acate

SITE www.alecegarra.com
INSTAGRAM [@alecegarra](https://www.instagram.com/alecegarra)



ALEJANDRO CEGARRA

THE NEW YORK TIMES / BLOOMBERG

The Two Walls

VENUE

CASA XANXO

8 rue de la Main de Fer
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION

Mexico once had a reputation as a sanctuary for asylum seekers, embracing migrants with open arms, but over the last six years, the country has served as co-enforcer of U.S. anti-immigration measures. The once-welcoming haven has been involved in raids, refusals to grant humanitarian visas, expedited deportations, and the disbandment of migrant caravans, worsening the ordeal of the asylum seekers. Measures have been implemented in response to persistent demands by the American administration defending a tougher stand on migration policy. The United States has “expedited removals” under the “Migrant Protection Protocol” (more commonly referred to as the “Remain in Mexico” plan). This was initially

justified as health protection to control the COVID-19 pandemic under the federal rule known as Title 42, but was changed back to Title 8 which criminalizes asylum seekers making multiple attempts to cross into the United States. As a result, thousands of people have been forced to wait in perilous border cities, often in makeshift camps in dangerous areas on the Mexican side of the border and frequently under the control of corrupt authorities or drug cartels. The two countries have thus added further obstacles to the towering wall, leaving those most in need of asylum stranded, up against physical, psychological and administrative barriers that shut the gateway to the once promised path of refuge and safety. The current restrictions are

a disheartening testament to the disconnect between the politics of power and the plight of the vulnerable.

As the world looks on, we must reflect on the far-reaching implications on the situation of the migrants; and politicians behind the policies must be held accountable. This project is a call to action, urging us to dismantle the barriers and obstacles in a system that traps migrants and asylum seekers in such an inextricable predicament. Only through collective understanding, empathy, and renewed commitment to human rights will we be able to forge a way towards a more compassionate future.

Alejandro Cegarra



© Elsa Acaire

WEBSITE www.alecegarra.com
INSTAGRAM [@alecegarra](https://www.instagram.com/alecegarra)



Au milieu d'une caravane de migrants et de demandeurs d'asile, Ever Sosa porte sa fille pour traverser le fleuve Suchiate entre le Guatemala et le Mexique et rejoindre les États-Unis.
Ciudad Hidalgo, Mexique, 20 janvier 2020.
© Alejandro Cegarra

In the midst of a caravan of migrants and asylum seekers, Ever Sosa carries his daughter as they cross the Suchiate River from Guatemala to Mexico on their way to the United States.
Ciudad Hidalgo, Mexico, January 20, 2020.
© Alejandro Cegarra

LÉGENDE PHOTO 1

Un migrant sur un train de marchandises appelé « La Bête » à son arrivée en ville.
Piedras Negras, Mexique, 8 octobre 2023.
© Alejandro Cegarra

LÉGENDE PHOTO 2

Aidés par un passeur, des migrants escaladent la barrière qui marque la frontière.
Ciudad Juárez, Mexique, 1^{er} avril 2021.
© Alejandro Cegarra

CAPTION PHOTO 1

A migrant on top of a freight train known as "The Beast" as it reaches the city.
Piedras Negras, Mexico, October 8, 2023.
© Alejandro Cegarra

CAPTION PHOTO 2

Migrants climbing the border wall with the help of a smuggler.
Ciudad Juárez, Mexico, April 1, 2021.
© Alejandro Cegarra

Miquel Deweever-Plana



MIQUEL DEWEVER-PLANA

POUR *LE FIGARO MAGAZINE*

Mayotte : Sous le drapeau, le parcours de la deuxième chance

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Estelle Le Sage Fougère

SITE www.miquel-dewever-plana.com
INSTAGRAM [miquel.dewever.plana](https://www.instagram.com/miquel.dewever.plana)
FACEBOOK [miquel.dewever.plana](https://www.facebook.com/miquel.dewever.plana)

Vu du ciel, Mayotte est un joli petit archipel posé sur l'océan Indien, à mi-chemin entre Madagascar et le Mozambique. Ceinturée d'une barrière de corail et d'un lagon parmi les plus beaux de la planète, l'île émerge des terres montagneuses formées dans le creux d'un ancien volcan. Bien que la lave ne s'y écoule plus, ce territoire ultramarin, devenu département français en 2011, est plongé dans une situation hautement éruptive, fiévreuse.

Selon l'Insee, 77 % de la population de Mayotte vit sous le seuil de pauvreté, dont près de la moitié est d'origine étrangère, principalement des Comores. L'île est traversée par une nouvelle route migratoire entre l'Afrique des Grands Lacs et l'Europe, accentuant une croissance démographique incontrôlée qui en fait une poudrière. Reconnue pour être la plus grande maternité de France, Mayotte enregistre plus de 10 000 naissances par an. Plus de 75 % de ces enfants sont de mères étrangères. Avec plus de la moitié de sa population âgée de moins de 17 ans, l'avenir de cette jeunesse mahoraise, souvent confinée dans des

bidonvilles dépourvus d'eau et d'électricité, ressemble à un puits sans fond.

Le sous-développement économique, un système éducatif et de santé dépassé, et l'afflux toujours plus massif de migrants arrivant des Comores sur des barques de fortune ont installé une violence endémique depuis plus d'une décennie. L'échec scolaire et le taux record d'illettrisme réduisent drastiquement les opportunités de s'en sortir. Pourtant, Miquel Dewever-Plana a suivi un véritable parcours de la deuxième chance, grâce au Régiment du service militaire adapté (RSMA), un dispositif de l'armée française réservé aux Outre-mer, et créé en 1988 à Mayotte. En 2024, ils seront près de 800 jeunes Mahorais à se porter volontaires pour suivre au sein de la caserne de Combani, dans le centre de Grande-Terre, une initiation militaire de deux mois, suivie d'une formation professionnelle de six à dix mois selon les filières choisies.

Le RSMA propose plus d'une vingtaine de formations dans des métiers particulièrement recherchés à Mayotte, allant des métiers du bâtiment ou de la sécurité au transport

routier, en passant par la restauration, l'administration, ou encore la menuiserie et la métallerie. Grâce aux différents partenariats que le RSMA a développés, près de 85 % des jeunes engagés dans ce cursus trouvent un emploi ou poursuivent leur formation à l'issue de ce programme. La clé de ce succès réside dans un apprentissage professionnel très concret, complété par l'enseignement des règles de savoir-vivre et de savoir-être, entre respect, esprit de corps, ponctualité et fiabilité. À Mayotte où un grand nombre d'enfants grandissent en l'absence de figures paternelles et dans des quartiers violents, ces règles offrent aux jeunes Mahorais la possibilité d'une résilience et la voie pour un avenir possible.

Isabelle Fougère

Miquel Dewever-Plana tient à remercier Cyril Drouhet du *Figaro Magazine*, le colonel Guillaume Larabi du RSMA de Mayotte, et tous ces jeunes qui lui ont permis de les suivre pendant quatre mois.



MIQUEL DEWEVER-PLANA

FOR *LE FIGARO MAGAZINE*

Mayotte: Military service for a second chance

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION

The aerial view of Mayotte is of pretty islands in the Indian Ocean half-way between Madagascar and Mozambique: a coral reef, a lagoon, some of the world's most magnificent scenery, and mountainous terrain shaped by volcanic activity. In 2011, Mayotte was officially granted status as a French "département," i.e. the same administrative status as in continental France. While today there are no more volcanic eruptions, the social and political situation has reached fever pitch and the point of eruption.

According to the French National Institute of Statistics and Economic Studies [INSEE], 77% of the residents of Mayotte are living below the poverty line, and nearly half are non-French citizens, mostly from the Comoros Islands. In addition to the rapid population growth, there is now an influx with international migration from the Great Lakes region of Africa, going through Mayotte on the path to Europe. Mayotte also has the largest maternity services in France, with more than 10,000 births a year, and around 75% of the mothers are not French. The younger generation, with more than half the population under the age of 17 and often living in slums with no water or electricity

supply, can see no prospects for the future.

The local economy has not been developed, the education and health systems are unable to cope, and with more and more migrants from the Comoros crossing the sea in makeshift boats, the situation has declined over the past decade and violence has become endemic. School dropout rates are high, illiteracy has reached record levels, and there are very few opportunities to succeed. Miquel Dewever-Plana has reported on an initiative offering a second chance through a special form of military service with the RSMA [*Régiment du service militaire adapté*], designed and adapted for young people in France's overseas départements and territories, and which was launched in Mayotte in 1988. In 2024, there will be 800 young men and women in Mayotte volunteering to join up for the program at Combani barracks on the main island of Grande-Terre where they spend two months doing basic military training, followed by vocational training for a further six to ten months depending on the sector.

Training under the RSMA program covers twenty sectors and industries in demand on the labor market in Mayotte, e.g.

construction, security, road transport, food and catering, administrative services, carpentry and metalwork. Partnerships have been set up with the RSMA, and by the end of the program 85% of the young men and women find employment or take on further professional training. The key to this success is the concrete approach to vocational training and apprenticeship, and the learning of rules for life skills and personal skills, learning respect, "esprit de corps," and discipline for punctuality and reliability. So many children in Mayotte grow up without a father figure, often in violent neighborhoods, and these rules show them that it is possible to be resilient and find a way that offers them a future.

Isabelle Fougère

Miquel Dewever-Plana wishes to thank Cyril Drouhet of the *Figaro Magazine*, Colonel Guillaume Larabi of the RSMA in Mayotte, and all the young men and women who allowed him to cover their story with them over a period of four months.



© Estelle Le Sage Fougère

WEBSITE www.miquel-dewever-plana.com



Née à Mayotte d'une mère malgache, Clarisse (19 ans) est l'aînée d'une fratrie de quatre. Elle a obtenu la nationalité française à 13 ans. Elle a eu le bac pro métiers du commerce et de la vente l'année dernière et souhaitait faire la formation d'agent administratif du RSMA (régiment du service militaire adapté), dans l'espoir de décrocher un contrat d'embauche dès la fin de son apprentissage.

© Miquel Dewever-Plana

Clarisse (19) is the eldest of four children; she was born in Mayotte, but her mother is from nearby Madagascar which is not French. When Clarisse turned 13, she was granted French citizenship. After studying at a vocational high school and graduating with qualifications for the retail industry, she chose to train as an administrative employee with the special military service regiment in the hope of getting an employment contract once her apprenticeship was completed.

© Miquel Dewever-Plana

LÉGENDE PHOTO 1

Mayotte. Au cours d'une cérémonie sur la plage d'Ambato qui marque la fin de leurs deux mois de formation militaire initiale (FMI), les volontaires vont être présentés au drapeau du régiment en présence du chef de corps et de leurs familles.

© Miquel Dewever-Plana

LÉGENDE PHOTO 2

Mayotte. Moissi (22 ans), sans travail depuis qu'il a obtenu son bac, a souhaité faire le service militaire adapté (SMA) pour pouvoir passer son permis poids lourd, formation qu'il n'aurait jamais eu les moyens de financer lui-même.

© Miquel Dewever-Plana

CAPTION PHOTO 1

Mayotte. After two months of initial military training, the passing-out parade for graduates is held on Ambato beach. The families watch as the volunteers stand by the regiment flag with their commanding officer.

© Miquel Dewever-Plana

CAPTION PHOTO 2

Mayotte. Moissi (22) who had been unemployed since finishing high school chose to do the special military service so that he could get a truck license, as he would never have been able to afford the driving lessons himself.

© Miquel Dewever-Plana

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

Pierre Faure



PIERRE FAURE

HANS LUCAS

France périphérique

LIEU

HÔTEL PAMS

18 rue Émile Zola

Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Patrick Cockpit

SITE www.pierre-faure.com
INSTAGRAM [pierre_faure](#)
FACEBOOK [pierrefaurephoto](#)

Le titre « France périphérique » est emprunté à l'ouvrage éponyme du géographe Christophe Guilluy, qui aborde les problématiques politiques, sociales et culturelles de la France contemporaine par le prisme du territoire. Il s'intéresse à l'émergence d'une « France périphérique » qui s'étend des marges périurbaines les plus fragiles des grandes villes jusqu'aux espaces ruraux, en passant par les petites villes et villes moyennes. Il souligne que désormais, 60% de la population et les trois quarts des nouvelles classes populaires vivent dans cette France périphérique, à l'écart des villes mondialisées.

En 2021, la France comptait plus de 9 millions de personnes vivant en dessous du seuil de pauvreté. Cela correspond à un revenu disponible de 1 158 euros par mois pour une personne vivant seule, et de 2 314 euros pour un couple avec deux enfants âgés de moins de 14 ans. Et comble pour l'un des premiers pays producteurs agricoles mondiaux, entre 2 et 4 millions de citoyens ont recours aux aides alimentaires en 2020. (Chiffres Insee ne tenant compte que de la France métropolitaine.)

J'ai commencé ce travail en 2015 après trois années passées à documenter l'extrême précarité (bidonville tsigane en 2012, CHU

et centre d'hébergement d'urgence en 2013 et 2014). Je m'intéresse désormais aux classes populaires et moyennes, aux évolutions qui modifient la société française en profondeur, sur le long terme.

La pauvreté a baissé à partir des années 1970 jusqu'au début des années 1990. Elle est ensuite restée plutôt stable jusqu'aux années 2000, puis s'est mise à augmenter, notamment en 2008 avec la crise financière. Ce mouvement de hausse constitue un tournant dans l'histoire sociale du pays. La dégradation économique enregistrée depuis 2008 pèse tout particulièrement sur les moins favorisés. (Source: Observatoire des inégalités.)

Tous mes projets s'inscrivent sur le long terme et l'écoute y joue un rôle capital. Il y a un tel besoin d'être entendu chez les personnes que je rencontre. Le temps, lui, me permet d'établir des relations de confiance, de faire des photos porteuses de nos échanges où l'indicible et le mystère affleurent. La rencontre de l'autre, le questionnement à l'autre constitue un des axes de mon travail. Depuis le début, je me suis intéressé aux personnes vivant des situations difficiles, mais ma photographie ne se borne pas à

enregistrer des informations relatives à ces conditions de vie. Au-delà du constat documentaire, c'est bien la condition humaine qui constitue ma matière photographique, avec tout ce que cela comporte de mystères, de zones d'ombre et de lumière.

Pierre Faure

Remerciements à mon tireur,
Bernard Monjarret,
qui a optimisé les fichiers en amont.

Une partie des photographies ont été produites
dans le cadre de
la grande commande photographique
« Radioscopie de la France : regards sur un pays
traversé par la crise sanitaire », financée par le
ministère de la Culture et pilotée par la BnF.



HOTEL

PIERRE FAURE

HANS LUCAS

On the Fringe of Society in France

VENUE

HÔTEL PAMS

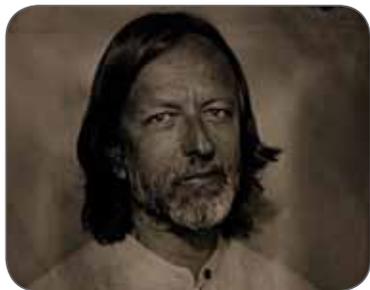
18 rue Émile Zola

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Patrick Cockpit

WEBSITE www.pierre-faure.com

INSTAGRAM [pierre_faure](https://www.instagram.com/pierre_faure)

FACEBOOK [pierrefaurephoto](https://www.facebook.com/pierrefaurephoto)

The title of the exhibition in French is from the book “France périphérique” by Christophe Guilluy, a geographer who adopted a geographical approach to address contemporary political and cultural issues in France. He has focused on the way a fringe has developed in France, in vulnerable areas, some on the outskirts of large cities, others in small and medium-sized towns and in rural areas. He has observed that 60% of the population and 75% of the “new working classes” live in such fringe areas of France, far removed from the big cities of the globalized planet.

Statistics for 2021 reported that more than 9 million people in France were living below the poverty line (i.e. disposable income of less than €1,158/month for one person, or €2,314/month for a family with two children). What’s more, food banks in France have been used by some 2 to 4 million people [statistics for continental France in 2020], which is the ultimate irony for a country that is one of the world’s leading agricultural producers.

I started working on the project in 2015

after spending three years covering extreme social vulnerability (in a Roma slum in 2012, a public hospital and an emergency shelter in 2013 and 2014). I am now focusing on the working class and middle class, and as they change this will mean, in the long term, major changes in French society.

By 1970 poverty was declining and the trend continued until the early 1990s, then remained at the same level until 2008 and the global financial crisis. This upward trend marked a turning point in the history of French society. The negative impact on the economy since 2008 has had the greatest impact on disadvantaged social groups. [REF: “Observatoire des inégalités”]

All my projects are long-term endeavors, and listening is a critical part of the approach; the people I see have a real need to be listened to. Over time I can establish a climate of trust, taking photos that convey our discussions, getting close to mysteries and things left unspoken. One of the angles of my work is to get to know the other person and raise questions.

Since the earliest days I have been interested in people living in difficult situations, but my photography is not just a matter of recording information about their living conditions. It goes beyond documentary observations, as I am interested in what it is to be a human being, and that is the substance of my photographic work, including enigmas, gray zones, and light.

Pierre Faure

I wish to thank Bernard Monjarret who develops my photos and who optimized the RAW files.

Some of the photographs were produced as part of France’s major national commission to photographers,

«Viewing France During the Covid Crisis,» funded by the French Ministry of Culture, and conducted with the French National Library (BnF) as lead partner.



LÉGENDE PHOTO 1

René, éleveur à la retraite, vivait dans des conditions extrêmement difficiles. Il a vécu l'appauvrissement progressif de sa profession et savait que son monde était en train de disparaître.

Puy-de-Dôme, 2016.

© Pierre Faure / Hans Lucas

LÉGENDE PHOTO 2

Région Grand Est, 2021.

© Pierre Faure / Hans Lucas

CAPTION PHOTO 1

René is retired. He used to raise livestock, and lived in dire conditions. He saw farmers getting poorer and poorer and realized that his world would disappear.

Central France, Puy-de-Dôme, 2016.

© Pierre Faure / Hans Lucas

CAPTION PHOTO 2

Northeastern France, Grand Est Region, 2021.

© Pierre Faure / Hans Lucas

Arnaud vit seul et enchaîne les petits boulots d'intérim. Des problèmes psychologiques l'ont conduit à faire des séjours en institutions spécialisées.

Meurthe-et-Moselle, 2021.

© Pierre Faure / Hans Lucas

Arnaud lives by himself, and has no steady job. He suffers from mental disorders and has had to spend time in specialized institutions.

Northeastern France, Meurthe-et-Moselle, 2021.

© Pierre Faure / Hans Lucas

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

Jean-Louis Fernandez



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Comédie-Française : histoires de théâtres

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Christophe Honoré

SITE www.jeanlouisfernandez.lacomediodeclermont.com
INSTAGRAM [jeanlouis.fernandez](https://www.instagram.com/jeanlouis.fernandez)
FACEBOOK [jeanlouis.fernandez](https://www.facebook.com/jeanlouis.fernandez)

Jean-Louis Fernandez, invité pendant près d'un an à photographier la troupe de la Comédie-Française en ses multiples travaux, répétitions, représentations et tournages, a réalisé un reportage couvrant plus d'une dizaine de spectacles, et a saisi sur le vif, au présent le plus aigu, les moments les plus divers de son existence à la fois séculaire (1680) et quotidienne.

Est-ce le grain particulier du noir et blanc? La précision de la focale? La saisie du contraste et de ses textures presque en relief (tout ce qui fait contraste dans la coulisse d'un théâtre ou sur le visage, la peau d'un(e) comédien(ne) au miroir)? L'instant choisi, isolé, cadré et découpé dans le cours du temps? La compréhension d'une situation originale, insolite, à l'intérieur d'une situation fonctionnelle (une répétition, un moment au foyer, le maquillage, etc.)? Je ne sais à quoi attribuer l'émotion immédiate que me donnent les photos de Jean-Louis Fernandez, et le sentiment, la certitude qu'y affleure de façon chirurgicale et amoureuse – les deux étrangement compatibles – une vérité du

théâtre (pas seulement de notre théâtre, de la Comédie-Française).

Outre des lieux, des visages et des situations que je connais, je retrouve une idée plus générale, mais tout à fait concrète et profondément incarnée, immémoriale et pourtant instantanée, du métier que nous pratiquons, de la troupe que nous formons. Je la vois dans nos masques de chair, visages qu'on offre au maquillage, à la coiffure, aux rôles, dans nos attitudes et regards en coulisse, rêveurs ou faussement endormis en attente de jouer, nos conciliabules, notre intime façon d'être ensemble et séparés. Mais je la vois moins – ces moments sont connus, ont été maintes fois photographiés – que je ne l'éprouve et la reçois de plein fouet, presque déchirante d'exactitude, impossible à dire telle quelle, parce qu'elle est une énergie en acte, celle de ce photographe au regard tranchant.

Denis Podalydès

acteur, metteur en scène et sociétaire de la Comédie-Française

La seconde partie des légendes a été écrite par
Éric Ruf, administrateur général de
la Comédie-Française, comédien,
sociétaire honoraire de la Comédie-Française,
metteur en scène, scénographe.



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

The Comédie-Française, on and off stage

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Christophe Honoré

Jean-Louis Fernandez was the guest of the troupe of the Comédie-Française for a period of one year, invited to photograph the troupe and the wide range of work, rehearsals, performances and tours. He has presented a report covering a dozen or so different productions, capturing them live, at the very moment, or rather diverse moments, of the troupe's existence as it has continued over the centuries, since 1680, and still does in its day-to-day work.

Is it the special grain of the black and white prints? Or the accurate focus? Is it the contrast and textures captured as if in relief (indeed, each and every contrast backstage in a theater, or on a face, or seen on an actor's skin as reflected in a mirror)? Is it the moment chosen, the single moment, framed and set apart in the course of time? Is it the understanding of an original situation, unprecedented, within an operational situation (a rehearsal, a moment

in the green room, make-up and so on)? I am unable to analyze the cause and effect of the instant immediate emotional response to photos taken by Jean-Louis Fernandez, nor the feeling, or the certainty, that there is a presence, a tangent as sharp as for love, where feeling and certainty are strangely compatible, presenting a truth on theater, on drama, and not just for our Comédie-Française.

Beyond the places, the faces and situations familiar to me, I see an idea which, while more general, is quite concrete and tangible, an idea both timeless and set in the present, set in the time of our work, and of our collective existence as a troupe. I can see it in the masks of our flesh, in our faces ready for make-up, for hairdressing, and for our roles. I can see it in our posture and the expression in our eyes backstage, whether dreaming, or pretending to be asleep while waiting to act; in our debates and discussions, in our

very private way of being together while also distinct. But it is not so much that I see this, for such moments are well-known, and have been photographed again and again. But rather it is a conscious experience, a confronting sensation, with heart-rending pinpoint accuracy, impossible to render in words, for it is energy in action, as an act, the energy of this photographer with such sharp vision.

Denis Podalydès

Actor, director, and permanent member of the Comédie-Française

Text quoted in captions by Éric Ruf,
administrative director, actor and honorary
member of the Comédie-Française, stage
director and scenographer.

WEBSITE www.jeanlouisfernandez.lacomediodeclermont.com

INSTAGRAM [jeanlouis.fernandez](https://www.instagram.com/jeanlouis.fernandez)

FACEBOOK [jeanlouis.fernandez](https://www.facebook.com/jeanlouis.fernandez)



Foyer des comédiens, juste avant d'entrer en scène pour *La Mort de Danton*, de Georg Büchner, mise en scène de Simon Delétang.
© Jean-Louis Fernandez

In the greenroom before going on stage for a performance of *La Mort de Danton* [Danton's Death] by Georg Büchner, directed by Simon Delétang.
© Jean-Louis Fernandez

LÉGENDE PHOTO 1

Loïc Corbery. Pause lors de la représentation du *Misanthrope*, de Molière, mise en scène de Clément Hervieu-Léger.
© Jean-Louis Fernandez

LÉGENDE PHOTO 2

Elsa Lepoivre et Gaël Kamilindi. Répétition de *Lucrèce Borgia*, de Victor Hugo, mise en scène de Denis Podalydès.
© Jean-Louis Fernandez

CAPTION PHOTO 1

Loïc Corbery. During a performance of Molière's *Misanthrope*, directed by Clément Hervieu-Léger.
© Jean-Louis Fernandez

CAPTION PHOTO 2

Elsa Lepoivre and Gaël Kamilindi during a rehearsal of *Lucrèce Borgia* by Victor Hugo, directed by Denis Podalydès.
© Jean-Louis Fernandez

Corentin Fohlen



CORENTIN FOHLEN

DIVERGENCE POUR *PARIS MATCH*

Haïti : le pouvoir des gangs

LIEU

ANCIENNE UNIVERSITÉ

21 rue du Four Saint-Jacques
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Valérie Baeriswyl

SITE www.corentinfohlen.com
INSTAGRAM [corentinfohlen](https://www.instagram.com/corentinfohlen)
FACEBOOK [corentin.fohlen](https://www.facebook.com/corentin.fohlen)
X [corentinfohlen](https://www.x.com/corentinfohlen)

La montée en présence des gangs dans la capitale haïtienne, Port-au-Prince, est la conséquence directe d'années de gouvernements corrompus et d'ingérences étrangères – politiques, économiques et humanitaires –, déstabilisant profondément la destinée d'un pays.

En 2018, le peuple haïtien est dans la rue. Il conteste la mauvaise gestion du fonds PetroCaribe – une aide de l'État vénézuélien pour le développement d'Haïti –, qui a été dilapidé par les gouvernements des présidents Michel Martelly et Jovenel Moïse. La répression est à son apogée lors du massacre de La Saline (71 morts) le 13 novembre 2018, opération notamment menée par un policier, Jimmy Chérizier.

Cinq ans plus tard, ce dernier – dont le surnom « Barbecue » vient de sa jeunesse – est entre-temps devenu le puissant chef du gang « G9 et alliés ». Visé par des sanctions du Conseil de sécurité de l'ONU, il est accusé de meurtres, viols et kidnappings, et suspecté d'avoir été mis en place par le pouvoir, puis de s'en être émancipé. Dans une conférence de presse le 29 février 2024, il annonce

une union des gangs pour combattre le gouvernement et demande la démission du Premier ministre Ariel Henry, le remplaçant du président Jovenel Moïse assassiné en juillet 2021.

Deux semaines plus tard, Ariel Henry est contraint de démissionner après avoir été bloqué en dehors des frontières de son pays. La lutte des gangs contre ce qu'il reste d'État – c'est-à-dire la police nationale – reprend de plus belle. La violence atteint des niveaux sans précédent dans l'histoire récente du pays. La coalition de gangs « Viv Ansanm » (Vivre ensemble) décide de s'attaquer aux lieux de pouvoir. Les bâtiments publics – le Palais national en tête, mais aussi la Bibliothèque et la Banque nationales – sont quotidiennement ciblés. Dans la foulée, près de 4 000 prisonniers s'évadent après l'attaque de deux prisons de la capitale.

Pour semer la terreur, les gangs assassinent en pleine rue, de nuit, notamment dans la banlieue huppée de Pétion-ville, jusque-là relativement préservée. La communauté internationale, sous l'égide de l'ONU,

n'ose toujours pas agir malgré la demande d'intervention d'une force de police étrangère, menée principalement par le Kenya.

Mais une grande partie de la population haïtienne redoute une intervention extérieure, qui par le passé a plus souvent été vecteur de chaos que régulateur de conflits.

Corentin Fohlen

Ce reportage est l'aboutissement d'un travail documentaire de fond sur le poids de l'histoire en Haïti, avec la violence systémique comme élément central, à retrouver ici : www.corentinfohlen.com/2023/09/sueurs-et-tremblements

Reportage réalisé avec le journaliste Nicolas Delesalle, les fixeurs Yvon Vilus et Mendel Jean, et mon guide et ami Wood, qui nous ont permis d'entrer sur le territoire dont les frontières étaient fermées, et de travailler sereinement en rencontrant les membres de deux gangs.



CORENTIN FOHLEN

DIVERGENCE FOR *PARIS MATCH*

Haiti and the Power of the Gangs

VENUE

ANCIENNE UNIVERSITÉ

21 rue du Four Saint-Jacques

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Valérie Baeriswyl

WEBSITE www.corentinfohlen.com

INSTAGRAM [corentinfohlen](https://www.instagram.com/corentinfohlen)

FACEBOOK [corentin.fohlen](https://www.facebook.com/corentin.fohlen)

X [corentinfohlen](https://twitter.com/corentinfohlen)

The rise of gangs wielding power in the capital of Haiti, Port-au-Prince, is the direct result of years of corrupt government and foreign interference in all fields, political, economic and humanitarian, and has radically changed the destiny of the country.

In 2018, the people of Haiti took to the streets, protesting against the mismanagement of PetroCaribe funds earmarked by Venezuela as development aid for Haiti and squandered by the governments of presidents Michel Martelly and Jovenel Moïse. Then came the crackdown, reaching a peak with the 2018 La Saline massacre that left 71 dead, an operation said to have been led by policeman Jimmy Chérizier.

Within five years, the same man, known by his childhood nickname of “Barbecue,” had become the gang leader of “G9 Family & Allies.” The UN Security Council imposed sanctions on Haiti, and specifically targeted Jimmy Chérizier who had been accused of murder, rape and kidnapping. It was alleged that he had been placed in a position of power by the authorities, only to go beyond their reach. In a public

statement made on February 29, 2024, he announced that a coalition of gangs had been formed to oppose the government, and called for the resignation of the Prime Minister, Ariel Henry who had taken over from President Jovenel Moïse who was assassinated in July 2021.

Two weeks later, Prime Minister Ariel Henry, who had been prevented from returning to Haiti, was forced to step down. The gang war increased, waging war on the state, or rather the national police which was all that remained of public authority. Violence reached unprecedented levels. The coalition of gangs named “Viv Ansanm” (Live Together) targeted sites of power, carrying out daily attacks on public buildings, starting with the presidential palace, then the national library and national bank. Two prisons in Port-au-Prince were attacked, and 4,000 prisoners escaped.

It was a reign of terror as gangs murdered people out in the open, in the street at night, including the more affluent suburb of Pétion-Ville which, until then, had been relatively

calm. The international community, through the United Nations, hesitated; there was the possibility of an international police force to be led by Kenya. Many Haitians, however, are wary of outside interventions which, in the past, have often led to chaos instead of controlling conflicts.

Corentin Fohlen

The present report is the completion of in-depth documentary work on the impact of history in Haiti, the main theme being systemic violence.

See: www.corentinfohlen.com/2023/09/sueurs-et-tremblements

Report conducted with journalist Nicolas Delesalle, and our fixers Yvon Vilus and Mendel Jean, and my guide and friend Wood; with their support we were able to enter the country at a time when the borders were closed, to work under calm conditions, and to meet members of two gangs.



La femme et les enfants d'une victime en pleurs. L'homme travaillait dans une station-service et a été tué durant la nuit. Il y a eu treize autres victimes.

Pétion-Ville, Haïti, 18 mars 2024.

© Corentin Fohlen / Divergence pour *Paris Match*

The family of one of 14 victims killed overnight. The man had been working in a service station.

Pétion-Ville, Haiti, March 18, 2024.

© Corentin Fohlen / Divergence for *Paris Match*

LÉGENDE PHOTO 1

Dans le quartier de Bel-Air, manifestation de la coalition de gangs « Viv Ansanm ». La marche s'est arrêtée aux frontières du quartier, non loin du Palais national. Après des tirs de la police, des membres d'un gang ripostent.

Port-au-Prince, Haïti, 19 mars 2024.

© Corentin Fohlen / Divergence pour *Paris Match*

LÉGENDE PHOTO 2

Sur les hauteurs de la capitale, quatorze personnes ont été abattues durant la nuit. Ces deux jeunes jouaient aux cartes malgré le couvre-feu de 22 heures. C'est le lancement, dans cette partie de la ville, d'une série d'actes criminels commis par un gang pour semer la terreur parmi la population.

Pétion-Ville, Haïti, 18 mars 2024.

© Corentin Fohlen / Divergence pour *Paris Match*

CAPTION PHOTO 1

During a march by the coalition of gangs named "Viv Ansanm" [Living together] that stopped at the edge of the Bel-Air neighborhood near the National Palace (previously the official residence of the president). The police opened fire, and gang members responded.

Port-au-Prince, Haiti, March 19, 2024.

© Corentin Fohlen / Divergence for *Paris Match*

CAPTION PHOTO 2

Fourteen people were killed overnight in the hills above Port-au-Prince. The two seen here were playing cards and violating the 10pm curfew. It was the beginning of a series of crimes in this part of the city perpetrated by a gang determined to strike fear into the people.

Pétion-Ville, Haiti, March 18, 2024.

© Corentin Fohlen / Divergence for *Paris Match*

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

**Jérôme
Gence**



JÉRÔME GENCE

Grandir dans la cour d'écrans

LIEU

ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

Trente-six heures. C'est le temps moyen que les adolescents français passent par semaine devant les écrans. L'équivalent d'un travail à temps plein. Difficile pour les adultes de montrer l'exemple: nous consultons nos smartphones toutes les six minutes. Ainsi, en France, près de huit enfants sur dix possèdent au moins un appareil personnel.

Depuis les années Covid, la digitalisation de la société n'a jamais été aussi importante. Tous les domaines sont concernés: celui de la santé, de l'économie, du politique ou encore de l'éducation. Nos habitudes s'en retrouvent profondément bouleversées: de nos rapports aux autres à nos supports d'information en passant par nos modes de consommation, les outils numériques se sont installés durablement dans notre quotidien.

Pire, plus besoin de plonger dans les bas-fonds du Net pour rencontrer l'horreur. Aujourd'hui, nous sommes à quelques clics seulement d'un monde virtuel où se retrouvent au même niveau l'amour et la pornographie, l'information et le complotisme, la justice et la délation, le poète et l'influenceur. Le tout propulsé en continu par la force des réseaux sociaux et des plateformes de vidéos et de jeux en ligne.

Pour les jeunes Français, cette évolution n'est

pas sans conséquence sur leur santé, leur développement psychique et leur sécurité face notamment aux risques de cyberharcèlement et de mauvaises rencontres. Oui, aujourd'hui les écrans et les applications éduquent nos enfants, les amusent, les calment, les aident à s'endormir... mais à quel prix?

Pour réaliser ce reportage, je me suis rendu dans plusieurs régions de France afin de comprendre la relation des enfants aux écrans dans leur quotidien. J'ai rencontré aussi leurs parents, souvent démunis face aux comportements addictifs de leurs enfants et aux discours contradictoires des politiques sur le sujet. En face: des géants du numérique qui investissent massivement et en continu pour remporter le graal du XXI^e siècle: l'attention des enfants d'aujourd'hui et des adultes qu'ils seront demain. Un combat de David contre Goliath, où même la justice peine à donner gain de cause aux jeunes qui en sont victimes. Enfin, je suis allé à la rencontre des professionnels de santé qui viennent en aide aux jeunes tombés des étoiles promises par le monde Internet. Leur quotidien: des cas de *revenge porn*, des vidéos de fellations faites par des filles de 13 ans filmées dans des caves ou des parkings, des images d'automutilation, des appels délirants

de crises de paranoïa ou encore des appels pour tentatives de suicide d'enfants de 9 ans.

Cette exposition met en images le portrait d'une génération d'« enfants d'intérieur », dont les mots ont souvent pour synonymes les maux de nos sociétés ultra-connectées.

Jérôme Gence

Je tiens à remercier toutes les personnes rencontrées au cours de ces quatre années de reportage. Romain Lacroix, rédacteur en chef photo de *Paris Match*, et toute son équipe pour leur confiance. Éric Valli, Jean-François Gallois, Erwan Sourget et Émilie pour leurs précieux conseils. Emmanuel Stock et toute l'équipe de Canon pour leur soutien depuis mes premières photos en 2016.

Les photos de ce reportage prises entre janvier 2022 et août 2022 ont été produites dans le cadre de la grande commande photographique « Radioscopie de la France: regards sur un pays traversé par la crise sanitaire », financée par le ministère de la Culture et pilotée par la BnF.



© Chi-Hui Lin



JÉRÔME GENCE

The Screen Generation

VENUE

ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION

Thirty-six hours screentime a week is the average for French teenagers. It is the equivalent of full-time employment. And adults who, on average, consult their smartphones every six minutes, are hardly setting a better example. In France, approximately 80% of children have at least one personal device.

In the post-pandemic world, society has been increasingly digital, and in every domain: healthcare, finance, politics, and even education. This has brought about a minor revolution in our habits, changing our relationships, sources of news and information, and of course consumer habits as digital tools have become a permanent part of our everyday routine.

To make things even worse, no effort is needed these days to explore the inner circles of the Internet inferno to find tales of horror. It takes just a couple of clicks to enter a virtual world where love and pornography are found side by side, as are news stories and conspiracy theories, justice and injustice, poets and influencers. As a constant driving force behind it all, there are any number of social media and platforms, and video and other on-line games. In France, the consequences on the younger generation have been reported, with effects on

health, mental development and safety with threats of cyberbullying and risks of coming into contact with the wrong people. While computer technology, apps and screens can be used to educate, entertain, and distract children, what is the price that has to be paid?

To conduct this report I went to different regions around France in a bid to understand the relationship that children have with screens in their everyday life. I met parents who are often at a loss when attempting to deal with the addictive behavior patterns of their children, not to mention the contradictory advice and policies proposed. Up against them are the Tech Giants with steady and massive investments in their pursuit of the 21st century holy grail which is to capture the attention of the generation of children today and therefore of the future generation of adults. This is David versus Goliath, where laws and courts of law are struggling to find responses for young victims. I also looked at healthcare professionals who are helping young people now deluded and disappointed by the promised land of the Internet. Their day-to-day work has included cases of revenge porn, with videos of oral sex involving girls as young as thirteen filmed in basements and car parks,

scenes of self-mutilation, cases of paranoid delirium, and even attempted suicide by nine-year-old children.

The exhibition is a visual portrayal of a generation of “indoor children” who, when they speak out, can often be heard and understood as a reflection of the problems of modern ultra-connected society.

Jérôme Gence

I wish to thank all the people I met in the course of the four years of reporting.

Special thanks to Romain Lacroix, picture editor, *Paris Match*, and to all his team for the trust they showed; plus Éric Valli, Jean-François Gallois, Erwan Sourget and Émilie for their invaluable advice; and to Emmanuel Stock and the entire

Canon team for their support ever since the first photos were taken in 2016.

The photos taken between January and August 2022 were produced as part of France's major national commission to photographers, “Viewing France During the Covid Crisis,” funded by the French Ministry of Culture, and conducted with the French National Library (BnF) as lead partner.



© Chi-Hui Lin

WEBSITE www.jeromegence.com



Des adolescents montrent les applications installées sur leurs smartphones. Aujourd'hui, les applications de jeux vidéo, de réseaux sociaux et de vidéos en ligne régissent le quotidien des jeunes Français aussi bien dans leur intimité que dans leurs relations aux autres. Des smartphones qui sont devenus leur journal intime, leur compagnon, leur boîte à souvenirs et potentiellement leur pire ennemi.
© Jérôme Gence

Teenagers showing their apps. Social media and video games dominate the lives of young people, invading their private life and personal relationships. Smartphones can be their diary, best friend, and a record of the past, or maybe their worst enemy.
© Jérôme Gence

LÉGENDE PHOTO 1

Un écoutant du 30 18 en ligne avec un jeune qui lui parle de ses envies suicidaires. Au 30 18, numéro pour les jeunes victimes de harcèlement et violences numériques, les écoutants restent le temps nécessaire avec les victimes. Ici l'appel durera 1h30. Se toucher le visage ou gribouiller sur un bloc-notes : la gestuelle reflète souvent le niveau de stress chez les écoutants lors d'appels difficiles.

© Jérôme Gence

LÉGENDE PHOTO 2

L. (12 ans, à droite) avec sa sœur C. (9 ans) qui n'a pas encore de « vrai » smartphone mais peut faire semblant grâce à des appareils factices de constructeurs chinois de smartphones.

© Jérôme Gence

CAPTION PHOTO 1

Listening to a young person with suicidal thoughts who has called the helpline. In France, 30 18 is the number for young victims of digital harassment and violence. There is no time limit on the call, and this particular one lasted 90 minutes. The level of stress can be seen on the faces or notebooks of the support workers.

© Jérôme Gence

CAPTION PHOTO 2

C. and L., 9-year-old and 12-year-old sisters, may not have their own phones, but they can play with fakes made by Chinese smartphone manufacturers.

© Jérôme Gence

Afshin Ismaeli



AFSHIN ISMAELI

AFTENPOSTEN

La vie sous les talibans 2.0

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Ouvert du samedi 31 août

au dimanche 15 septembre

de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



SITE www.afshinismaeli.com

INSTAGRAM [afshinismaeli](https://www.instagram.com/afshinismaeli)

FACEBOOK [afshinismaeli](https://www.facebook.com/afshinismaeli)

X [afshin_ismaeli](https://twitter.com/afshin_ismaeli)

Vingt ans après avoir été chassés du pouvoir, les talibans ont repris le contrôle de Kaboul et règnent à nouveau sur l'Afghanistan. Ce photoreportage met en lumière les différentes facettes de la vie des Afghans ordinaires, y compris des combattants talibans, depuis cette prise de pouvoir.

La plupart du temps, les médias présentent les militants talibans comme des combattants, mais des images de cette exposition les montrent également en train de s'amuser, que ce soit sur un hélicoptère américain, un rameur ou même un pédalo. Les photographies révèlent différents aspects des individus généralement occultés par le récit du conflit.

Pour la plupart des Afghans, la réalité du quotidien est sombre. Les sanctions internationales et le gel des avoirs étrangers du pays depuis le retour au pouvoir des talibans en 2021 ont fait augmenter le niveau de pauvreté. Des millions d'Afghans sont confrontés à une grave insécurité alimentaire, ont perdu leurs revenus et n'ont qu'un accès limité aux services essentiels, notamment aux centres médicaux submergés par l'afflux d'enfants malades et souffrant de malnutrition. Certains Afghans sont si

pauvres et désespérés qu'ils en viennent à vendre un rein pour survivre.

Les jeunes filles ont peu de perspectives d'avenir, les talibans ayant interdit leur éducation au-delà du primaire. Malgré tout, certaines femmes protestent et revendiquent leurs droits.

L'Afghanistan reste cependant un pays magnifique, avec un peuple remarquable et résilient. Les enfants trouvent toujours des jeux pour s'amuser et être heureux. Et aux quatre coins du pays, les communautés se mobilisent pour s'entraider. Ces images capturent aussi quelques instants de bonheur dans une vie de lutte constante.

Aucune nation n'a une histoire simple et unidimensionnelle, et c'est incontestablement le cas de l'Afghanistan. Ce photoreportage a pour objectif de mieux faire comprendre les complexités et les expériences de la vie sous le régime taliban. Les images illustrent non seulement les défis quotidiens auxquels le peuple afghan est confronté, mais soulignent également le courage et la résistance dont il fait preuve en luttant, sans perdre espoir, pour un avenir meilleur.

Afshin Ismaeli



AFSHIN ISMAELI

AFTENPOSTEN

Life Under the Taliban 2.0

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



WEBSITE www.afshinismaeli.com

INSTAGRAM [afshinismaeli](https://www.instagram.com/afshinismaeli)

FACEBOOK [afshinismaeli](https://www.facebook.com/afshinismaeli)

X [afshin_ismaeli](https://twitter.com/afshin_ismaeli)

Two decades after being removed from power, the Taliban regained control in Kabul to rule over Afghanistan once again. This photographic essay portrays the varied facets of the existence of ordinary Afghans including Taliban fighters since the takeover. The media usually cast Taliban militants as combatants, but here are images also showing them engaging in leisure activities, for example on an American helicopter, or a rowing machine, or even a pedal boat. The photographs uncover different aspects of the individuals generally concealed by the narrative of conflict.

For most Afghans the reality of life is grim. With international sanctions and the country's foreign assets frozen since the Taliban returned to power in 2021, there are higher levels of poverty and millions of Afghans have to cope with acute food insecurity, loss of income, and limited access to essential services, in particular medical facilities struggling to treat large numbers of sick and malnourished children. Some Afghans are so poor and desperate that they have resorted to selling their kidneys to survive.

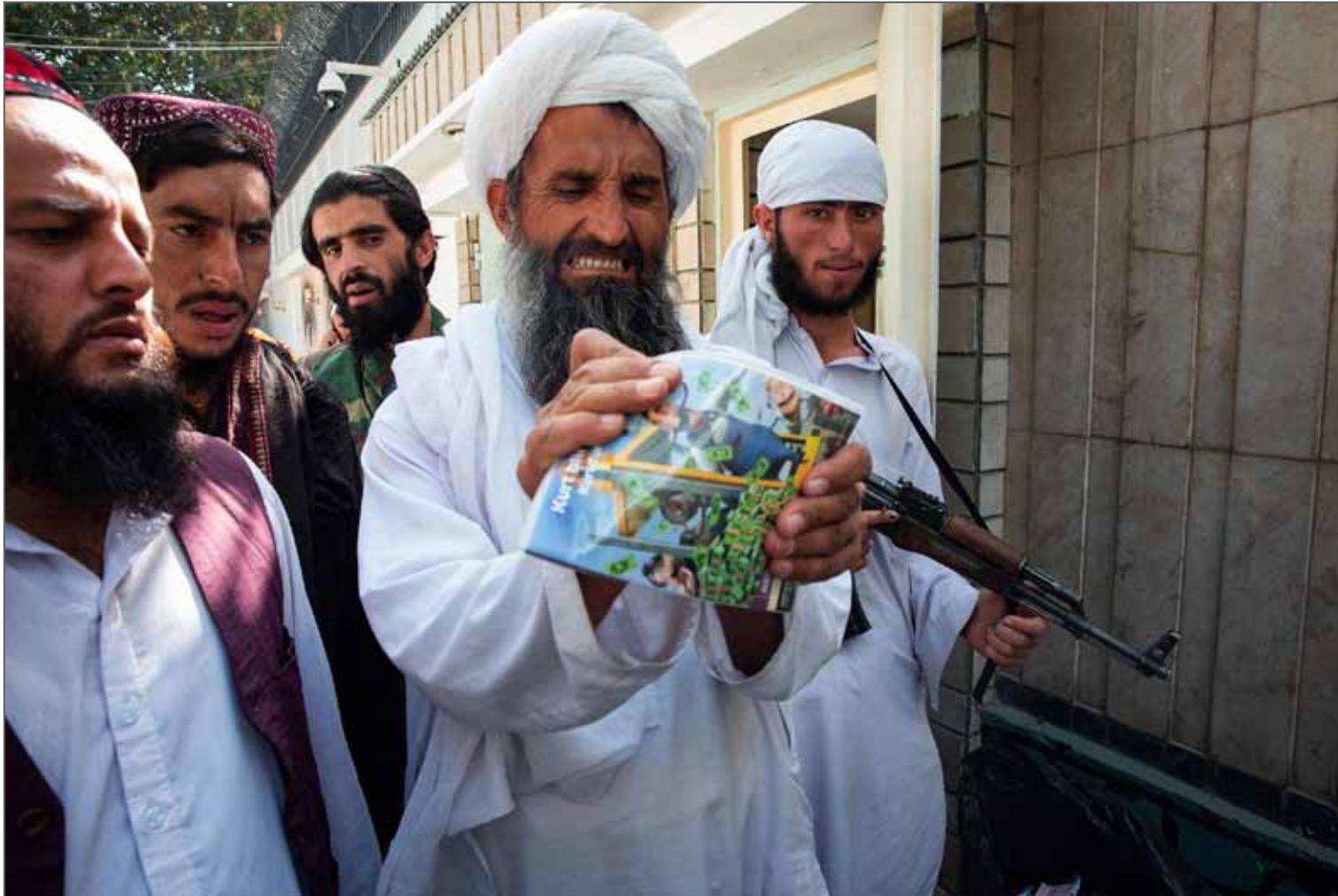
Schoolgirls have little in the way of prospects for the future, as the Taliban have outlawed education for girls beyond primary school, but some women have been protesting and demanding their rights.

Yet Afghanistan is still a beautiful land, with strong, remarkable people. Children always find games to play and be happy. And communities across the country are coming together in mutual support. Here there are also pictures that capture moments of joy in a life of constant struggle.

No single nation has a simple one-dimensional story, and that is certainly the case for Afghanistan. This photo essay is designed to offer a deeper understanding of the complexities and feelings of life under Taliban rule.

The images not only document the day-to-day challenges faced by the Afghan people, but also highlight their courage and resistance in hope and the pursuit of a better future.

Afshin Ismaeli



À l'ambassade de Norvège, un combattant taliban tente de détruire le DVD de *Méchant, Kurt!*, un film d'animation en 3D pour enfants.

Kaboul, 6 septembre 2021.

© Afshin Ismaeli / *Aftenposten*

At the Norwegian Embassy, a Taliban fighter attempting to destroy the DVD "Kurt Turns Evil," a 3D animated film for children.

Kabul, September 6, 2021.

© Afshin Ismaeli / *Aftenposten*

LÉGENDE PHOTO 1

Des combattants talibans perchés sur un hélicoptère américain.

Province du Panchir, Afghanistan, 20 septembre 2021.

© Afshin Ismaeli / *Aftenposten*

LÉGENDE PHOTO 2

Une prière pour célébrer la victoire des talibans, quelques jours après la prise de contrôle du pays.

Mazar-e Charif, Afghanistan, 3 septembre 2021.

© Afshin Ismaeli / *Aftenposten*

CAPTION PHOTO 1

Taliban fighters perched on an American helicopter. Panjshir province, Afghanistan, September 20, 2021.

© Afshin Ismaeli / *Aftenposten*

CAPTION PHOTO 2

A prayer celebrating the Taliban victory, just days after the takeover of the country.

Mazar-i-Sharif, Afghanistan, September 3, 2021.

© Afshin Ismaeli / *Aftenposten*

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

Brenda Ann Kenneally



BRENDA ANN KENNEALLY

Grown Upstate : l'héritage de l'amour à Collar City, 2013-2023

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



SITE www.upstategirls.org
INSTAGRAM [alittlecreativeclassinc](https://www.instagram.com/alittlecreativeclassinc)

Cela faisait dix ans que je prenais des photos pour ce qui est devenu notre premier livre sur Troy dans l'État de New York, *Upstate Girls: Unraveling Collar City 2004-2013*, quand l'un des rares confrères avec lequel j'avais réussi à tisser des liens m'a demandé si j'avais réfléchi au fait que je me «cachais» dans mon travail en restant si longtemps avec les mêmes personnes et au même endroit. NON ! Mon cœur, mon esprit et mes tripes savaient que lorsque je me trouvais dans la cuisine de Deb Stocklas, j'étais au centre de l'univers en tant qu'être humain et journaliste. J'avais l'intuition, qui s'est confirmée, que chaque histoire en Amérique pouvait être racontée à travers la vie vécue autour de la Sixth Avenue à North Troy. Pour les nombreux reportages nationaux qui ont fini par être publiés dans le *New York Times*, dans le vaste essai du *New Yorker* ou dans les actualités de la radio NPR, j'ai vu les liens se tisser devant moi au fil des années passées chez l'un ou l'autre des résidents de ce quartier post-industriel.

J'ai rencontré les familles avec lesquelles j'allais passer vingt années en 2004, lorsque j'ai été invitée à photographier Kayla Stocklas, âgée de 14 ans, qui accouchait de son premier enfant. Kayla vivait à Troy, à environ

dix minutes de là où j'étais née et où, trente ans plus tôt, j'étais tombée enceinte à 14 ans et avais avorté. La naissance du fils de Kayla, D'Anthony Stocklas, a enraciné la famille Stocklas dans une génération encore plus éloignée de la possibilité d'une ascension sociale, une génération encore plus proche d'être scellée dans l'inégalité de classe de ses aïeux de l'ère victorienne qui ont fait tourner les usines de Troy à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Au cours des années, j'ai appris à connaître et à documenter le quartier de la famille Stocklas et le réseau de soutien de son voisinage qui s'étendait le long de la Sixth Avenue, un quartier historiquement pauvre du nord de Troy. La maison des Stocklas, une bâtisse en bois délabrée de deux étages avec deux appartements rudimentaires en haut, offrait un foyer à leurs enfants lorsqu'ils devenaient parents et constituait une modeste source de revenus supplémentaires pour les grands-parents qui perçoivent un loyer symbolique de la part de leurs enfants adultes. Des centaines de fois le matin, j'ai suivi Deb Stocklas, la matriarche puissante de la maisonnée et le centre de cette famille élargie des *Upstate Girls*. J'ai été émerveillée

par sa force lorsqu'elle se traînait à travers des pièces silencieuses où s'alignaient une dizaine de corps endormis pour se faire un café qui lui donnerait le courage d'affronter l'aube grise et épaisse en se rendant à son travail de conductrice de car pour élèves en difficulté d'apprentissage. Les sept enfants et les nombreux petits-enfants de Deb ont grandi sous ce toit, propriété de son concubin qu'ils appellent Poppa Stocklas.

Les revenus de Deb sont maigres et sa famille est nombreuse. Elle sait que si elle ne vivait pas avec son compagnon de longue date, leurs conditions de vie ne seraient pas aussi bonnes et les risques de se retrouver sans abri augmenteraient considérablement. Deb n'a qu'un vague souvenir de son enfance avec sa mère et sa grand-mère, toutes deux mères célibataires, travaillant dans la confection et à l'usine pour subvenir aux besoins de leurs enfants. Deb n'a pas souvenir d'une époque où quelqu'un dans sa famille avait suffisamment d'argent pour qu'elle puisse demander une aide financière en cas de besoin. Les difficultés de Deb l'ont rendue sensible aux besoins perpétuels de sa famille élargie et de ses voisins.

... / ...

Misère, manque d'argent, forte violence, taux d'incarcération élevé, difficultés d'apprentissage, promiscuité et bouches supplémentaires à nourrir : voilà ce qu'abrite chaque maison de la rue. Là où la vie est dictée par le faible pouvoir d'achat et les pénuries, la maison Stocklas, dirigée par Deb, a absorbé des décennies de traumatismes communautaires. Son sous-sol est un refuge depuis trois générations. Il sert de pouponnière lorsque le parent d'un nouveau-né a besoin d'une adresse stable pour tenir à distance les services de protection de l'enfance, ou lorsque le père d'un bébé est en prison et que la mère n'arrive pas à payer le loyer, ou encore lorsque le père a besoin d'une adresse pour obtenir une libération conditionnelle et rentrer à la maison.

C'est l'espace où les adolescents sont devenus adultes et où les jeunes adultes ont planifié la suite de leurs vies. Au sous-sol, les bébés étaient partout, jusque dans l'évier de la cuisine. Des équipements usés, des plafonds gorgés d'eau, des cloisons sèches fissurées, une douche et des toilettes aux fuites fréquentes pour une douzaine d'adultes et leurs nombreux petits.

Dans cette Amérique, les familles savent

que les services sociaux censés les aider sont, en pratique, un organe répressif et qu'elles doivent elles-mêmes assurer leur propre filet de sécurité. Les gamins qui souffrent de troubles mentaux et de problèmes d'addiction ne sont que rarement suivis, les parents craignant d'exposer tous leurs enfants à la surveillance des services de protection, conscients qu'ils peuvent se retourner violemment contre eux, brisant les familles qu'ils sont chargés de protéger. Les programmes sociaux et éducatifs dans les quartiers vulnérables sont perçus comme une initiation à l'incarcération, à la soumission et à la désintégration du collectif familial essentiel.

J'ai été un témoin dévoué en restant solidaire de trois générations de la famille Stocklas élargie. Je pensais que la partie documentaire de notre relation avait pris fin avec la publication de notre livre en 2018. Nous étions passés à l'action pour essayer de changer le récit que nous vivions et partageons à travers cette publication. Bien avant que l'on entende parler de « journalisme de solutions », nous avons créé une association à but non lucratif qui encourageait l'art et l'exploration créative en tant que voies d'accès à des

perspectives sociales et économiques plus larges. Nous avons fait des voyages à New York et élargi nos horizons physiques et sociaux. Nous avons l'impression de guérir et de tirer les enseignements de l'expérience du livre *Upstate Girls* pour forger des futurs différents. Les perspectives semblaient pérennes, jusqu'à ce qu'un SMS de l'une des familles qui constituaient notre « happy end » révèle un échec familial inimaginable et que je commence à comprendre que j'avais sous-estimé la profondeur des séquelles psychologiques et physiques causées par les traumatismes de l'enfance. Les familles et moi-même avons ressenti le devoir de faire le lien entre les conditions présentées dans notre premier livre et celles qui se manifestaient à travers la génération suivante. Nous étions bien engagés sur la voie de la guérison. Nous nous sommes mis à utiliser l'élaboration du deuxième livre, *Grown Upstate: The Legacy of Love in Collar City 2013-2023*, comme un élément de notre convalescence et un support pour donner du pouvoir aux femmes qui ont souffert d'une enfance où se brouillaient les frontières entre l'amour, la violence, le pouvoir et la peur.

Mon propre travail m'a dévastée et j'ai moi

aussi vieilli dans ces pièces, je ne me sens jamais autant chez moi que dans la cuisine de Deb. Le fait d'être restée vingt ans est peut-être la preuve la plus indéniable de l'impossibilité de laisser derrière soi les traumatismes qui nous entourent depuis la naissance.

Brenda Ann Kenneally



MAISON MARTIN MARGIELA
MAISON MARTIN MARGIELA
MAISON MARTIN MARGIELA

MAISON MARTIN MARGIELA
MAISON MARTIN MARGIELA
MAISON MARTIN MARGIELA

Good Vibes

Purex
5X
Purex
5X

POP-TARTS
Purina
Purina

BRENDA ANN KENNEALLY

Grown Upstate: The Legacy of Love in the Collar City, 2013-2023

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



WEBSITE www.upstategirls.org
INSTAGRAM [alittlecreativeclassinc](https://www.instagram.com/alittlecreativeclassinc)

I was ten years into photographing what became our first book about Troy, New York; *Upstate Girls: Unraveling Collar City 2004-2013*, when one of the few professional peers I had managed to form a relationship with asked if I had considered that I might be “hiding out” in the work by staying so long with the same people and place. NO! My heart, mind and gut knew that when I was in Deb Stocklas’s kitchen I was at the center of the universe as a human and as a journalist. My intuition that every story in America could be told through life lived on the block of Sixth Avenue in North Troy has proved true. For the many pieces of domestic reporting that eventually made their way into *The New York Times*, the sprawling *New Yorker* essay or *NPR* newsfeed, I have seen connections as they unfolded in real time over years spent in somebody’s living room in this post-industrial neighborhood.

I met the families who would compel me to remain with them for twenty years in 2004, when I was invited to photograph 14-year-old Kayla Stocklas in labor and delivering her first child. Kayla lived in Troy, about ten minutes

from where I was born, and where thirty years earlier I had gotten pregnant at fourteen and had an abortion. The birth of Kayla’s son, D’Anthony Stocklas, established the Stocklas family’s foothold into a generation further away from the possibility of upward mobility, and one generation closer to being cemented into the class inequity of their Victorian era counterparts who powered Troy’s factories in the late 19th and early 20th century.

Over the years I would come to know and document the Stocklas’s neighborhood family and support network as they extended along the historically low-wealth block of Sixth Avenue in North Troy. The Stocklas homestead, a dilapidated two-story wood frame with a pair of makeshift apartments on the top, meant homes for their children when they became parents and is a way to generate a bit of extra income for the grandparents who collect token amounts of monthly rent from their grown children. On hundreds of mornings I followed Deb Stocklas, the strong matriarch of the house that has been the center of our Upstate Girls extended family. I marveled at her strength as she dragged

herself through long silent rooms full of a dozen sleeping bodies to muster a cup of Mr. Coffee resistance against the thick grey dawn that she pushes through on her way to work as a bus driver for students with special needs. Deb’s seven children and an array of grandchildren have come of age under this roof owned by her common-law husband who everyone calls Poppa Stocklas.

Deb’s wages are low and her family is large, and she knows that if she did not live with her long-term boyfriend, her family’s standard of living would not be as good and their chances for becoming homeless would greatly increase. Deb has patchy memories of being raised between her mother and her grandmother, both single mothers, both doing sewing and factory work to support their kids. Deb can never remember a time when there was money in her family or a family member flush with enough cash who she could ask for financial help if she needed it. Deb’s struggles have made her sensitive to the endless needs of her extended family and her neighbors.

... / ...

High poverty, low wealth, high violence, high incarceration, high special needs, crowded living conditions and extra mouths to feed can be found in every house next door. In a zip code dictated by affordability and characterized by scarcity, the Stocklas home under Deb's management has absorbed decades of community trauma. Her basement has been a safe haven for three generations. It has been a nursery when a relative has a newborn and needs a steady address to keep child welfare officers at bay, or when a baby daddy is locked up and his baby mom can't make the rent on her own, and again when dad needs an address to get parole and come home.

It is the space where teenagers have become adults and where young adults plotted their next move. The babies in the basement literally spill over into the kitchen sink. The threadbare utilities, waterlogged ceilings, cracked drywall, and one often leaky shower and toilet regularly service a dozen adult bodies and assorted little ones. It is an invaluable community resource.

In this America, families know that the social systems intended as support are really arms of law enforcement, and they themselves

must make their own social safety net. Kids that struggle with mental health and issues of addiction are often left untreated, prompted by parental fear of making all of their children vulnerable to the scrutiny of a child welfare system that they have seen backfire horribly, breaking apart the families it is entrusted to preserve. Social and educational programs in vulnerable communities are experienced as introductions to incarceration, disempowerment, and dissipation of the essential family collective.

I have been a dedicated witness to these intersections as I have remained in solidarity across three generations in the Stocklas extended family. I believed the documentary part of our relationship had finished with the publication of our book in 2018. We had moved on to trying to change the narrative that we lived and shared through that publication. Long before the term "solutions-based journalism" was in circulation, we started a non-profit organization that used art and creative exploration as pathways to wider social and economic possibilities. We took trips to New York City and stretched our physical and social horizons. We felt like we were healing and using what we

learned while making the *Upstate Girls* book to forge different futures. The trajectory of possibility felt secure, until a text message from one of the families who was our "happy ending" revealed an unthinkable family trespass and I began to understand that I had underestimated the depths of psychological and physical damage forged by childhood trauma. The families and I felt a duty to link the conditions presented in our first book as they became manifest in the next generation. We were well on our journey to recovery. We began to use the making of the second book, *Grown Upstate: The Legacy of Love in Collar City 2013-2023*, as part of our healing journey and a platform to empower the women who suffered at the hands of those childhoods that had dissolved the lines between love, violence, power and fear. My own work has devastated me and I too have grown old in these rooms, I never feel more at home than when I am in Deb's kitchen. That I have stayed twenty years may be the most undeniable testament to how impossible it is to truly leave behind the trauma we are born into.

Brenda Ann Kenneally



LÉGENDE PHOTO 1

Patrice (3 ans) et son beau-père George. Troy, État de New York, 2008.

© Brenda Ann Kenneally

LÉGENDE PHOTO 2

Sharavia et son fils âgé d'un mois, Cashmere. Amsterdam, État de New York, avril 2020.

© Brenda Ann Kenneally

CAPTION PHOTO 1

Patrice (3) and her stepfather George. Troy, New York, 2008.

© Brenda Ann Kenneally

CAPTION PHOTO 2

Sharavia and her one-month-old son Cashmere. Amsterdam, New York, April, 2020.

© Brenda Ann Kenneally

Practice (13 ans) et son chien Brownie priant pour Jody, atteinte d'une infection du sein. La clinique où elle était régulièrement suivie ayant fermé à cause du Covid, Jody a été redirigée vers les urgences, mais la salle d'attente bondée constituait un danger pour sa santé fragile. Schenectady, État de New York, avril 2020.
© Brenda Ann Kenneally

Practice (13) and her dog Brownie praying for Jody who has an infection in her breast. The clinic where she is a regular patient was closed because of Covid, so she was referred to the emergency room but it was overcrowded and a further risk for Jody's fragile health. Schenectady, New York, April 2020.
© Brenda Ann Kenneally

Hugh Kinsella Cunningham



HUGH KINSELLA CUNNINGHAM

LAURÉAT DU VISA D'OR HUMANITAIRE DU COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE (CICR) 2024

Déplacés par le M23

LIEU

PALAIS DES CORTS

26 rue de l'Argenterie
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Paul Lorgerie

Dans l'est de la République démocratique du Congo, un conflit oppose les forces gouvernementales et les rebelles du Mouvement du 23 mars (M23), un groupe rebelle soutenu par le Rwanda selon les Nations unies. Plus d'un million de civils ont été contraints de fuir et de chercher refuge dans de vastes camps de déplacés. Séquelle du génocide rwandais de 1994, le conflit s'est intensifié jusqu'à atteindre un niveau critique. Sur la ligne de front, les Forces armées de la RDC tentent de ralentir l'avancée des rebelles. Des forces militaires et des mercenaires de plusieurs pays sont présents sur le terrain, utilisant des armes lourdes et menant des frappes aériennes. Alors que chaque camp cherche à s'emparer de territoires, les roquettes, l'artillerie et les mortiers ont commencé à toucher des cibles civiles, dont des camps de déplacés, faisant des dizaines de victimes et des centaines de blessés.

Pour les civils pris au piège derrière la ligne de front, la communauté internationale est impuissante et aucun signe ne laisse envisager une issue pacifique. Dans la région, la violence se transmet de génération en génération. De nombreuses familles ont été déplacées à maintes reprises, notamment lors de la dernière offensive du M23 lancée en 2022.

Au cours des deux dernières années de combats, les lignes de front se sont resserrées, forçant les civils à fuir vers des zones de sécurité de plus en plus restreintes autour de la ville de Goma. Mais même dans les camps de déplacés, la sécurité n'est pas garantie : les maladies se propagent, la nourriture est rare et les violences sexuelles sont endémiques. Les opérations militaires se poursuivent aux alentours, à quelques pas des camps, et la menace de la violence plane en permanence.

Les civils sont très régulièrement ciblés par les attaques, comme lors du massacre de Kishishe en 2022 où plus de 130 civils ont été tués par les rebelles du M23, et du bombardement du camp de déplacés de Mugunga en 2024 qui a fait 35 morts. Des milices locales se sont unies pour lutter contre les rebelles du M23, mais elles aussi sont accusées de s'en prendre aux civils et d'avoir détruit plusieurs villages.

Ce recueil de photographies est issu de mon travail à plein temps pour couvrir la crise du M23 depuis la résurgence du conflit. Les images de la situation humanitaire et du conflit ont été prises entre 2022 et 2024, alors que Goma, capitale de la province du Nord-Kivu, était encerclée par les forces rebelles.

Hugh Kinsella Cunningham



HUGH KINSELLA CUNNINGHAM

LAURÉAT DU VISA D'OR HUMANITAIRE DU COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE (CICR) 2024

Displaced by the M23

VENUE

PALAIS DES CORTS

26 rue de l'Argenterie

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Paul Lorgette

In the east of the Democratic Republic of Congo, there is ongoing conflict between government forces and rebels with the “March 23” movement (M23), a rebel group backed by Rwanda according to the United Nations. More than a million civilians have been forced to abandon their homes and seek shelter in vast displacement camps. In this long-term aftermath of the 1994 Rwandan genocide, the conflict has been escalating and has reached a critical point. On the frontline, the Armed Forces of the DRC are battling the advancing rebels. Military forces and mercenaries from different nations are on the ground, using heavy weapons and conducting airstrikes. In the scramble to capture and hold territory, rockets, artillery and mortars have begun to hit civilian targets, including displacement sites, killing dozens, and wounding hundreds more. According to civilians trapped behind the frontline, the international community is unable to protect them, and they are left with no hope of a peaceful outcome. This is a

region where violence has been passed down over generations. Many families have been displaced again and again, in particular during the latest M23 offensive launched in 2022.

Over the past two years of fighting, the frontlines have closed in, forcing civilians to flee to ever smaller safe areas around the city of Goma. And even in displacement camps there is no guarantee of safety: disease is rife, food scarce and sexual violence rampant. Military operations continue in the surrounding terrain, within earshot, and the threat of violence is always present.

The conflict has seen widespread targeting of civilians, as with the Kishishe massacre in 2022 when more than 130 were killed by M23 rebels, and the 2024 bombing of Mugunga displacement camp that left 35 dead. Local militia groups have rallied to fight against the M23 rebels, but they too have been accused of attacks on civilians, including the destruction of a number of villages.

This portfolio of photos is from my full-time work covering the M23 crisis since the resurgence of the conflict. The images of the humanitarian situation and the conflict were taken between 2022 and 2024, at a time of dramatic escalation when Goma, the capital of North Kivu Province, was surrounded by rebel forces.

Hugh Kinsella Cunningham

WEBSITE www.hughcunninghamphotography.com

INSTAGRAM [hughkinsellacunningham](https://www.instagram.com/hughkinsellacunningham)



Une famille fuit vers la ville de Goma. Des tirs d'artillerie résonnaient, des avions d'assaut et des hélicoptères militaires passaient dans le ciel alors que les rebelles avançaient. Sake, province du Nord-Kivu, République démocratique du Congo, 7 février 2024. © Hugh Kinsella Cunningham Lauréat du Visa d'or humanitaire du Comité International de la Croix-Rouge (CICR) 2024

A family fleeing to the city of Goma. Artillery fire could be heard, and military attack jets and helicopters were seen overhead as the rebels advanced. February 7, 2024, Sake, North Kivu Province, Democratic Republic of Congo. © Hugh Kinsella Cunningham Winner of the 2024 Humanitarian Visa d'or Award - International Committee of the Red Cross (ICRC)

LÉGENDE PHOTO 1

Des soldats des Forces armées de la RDC passent devant le camp de Zaina qui se vide à mesure que la ligne de front se rapproche. Sake, province du Nord-Kivu, République démocratique du Congo, 8 avril 2023. © Hugh Kinsella Cunningham Lauréat du Visa d'or humanitaire du Comité International de la Croix-Rouge (CICR) 2024

LÉGENDE PHOTO 2

Lors d'une offensive des rebelles du M23, des familles fuient vers la ville de Sake. Une fois en sécurité, il leur faut construire un abri et trouver de la nourriture. Sake, province du Nord-Kivu, République démocratique du Congo, 4 décembre 2023. © Hugh Kinsella Cunningham Lauréat du Visa d'or humanitaire du Comité International de la Croix-Rouge (CICR) 2024

CAPTION PHOTO 1

Soldiers with the DRC Armed Forces moving past Zaina displacement camp which is emptying as the frontline moves closer. April 8, 2023, Sake, North Kivu Province, Democratic Republic of Congo. © Hugh Kinsella Cunningham Winner of the 2024 Humanitarian Visa d'or Award - International Committee of the Red Cross (ICRC)

CAPTION PHOTO 2

During an offensive by M23 rebels, families are fleeing to the town of Sake. Once they reach safety, they have to build a shelter and find food. December 4, 2023, Sake, North Kivu Province, Democratic Republic of Congo. © Hugh Kinsella Cunningham Winner of the 2024 Humanitarian Visa d'or Award - International Committee of the Red Cross (ICRC)

www.visapourlimage.com
#visapourlimage2024

Paolo Manzo



PAOLO MANZO

LAURÉAT DU PRIX PIERRE & ALEXANDRA BOULAT 2023

La ville invisible

LIEU

ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

« La città invisibile » (La ville invisible) est un projet photographique qui explore les racines des maux sociaux, économiques et culturels qui gangrènent la ville de Naples. J'ai passé des années à documenter les conséquences de politiques inefficaces et de l'inaction des pouvoirs publics.

Mon travail vise à révéler le côté sombre des inégalités économiques, de l'injustice sociale et de la ségrégation urbaine. J'ai voulu raconter les histoires de personnes qui luttent pour survivre dans les endroits les plus marginalisés, tels que Afragola, Caivano, Ponticelli, Secondigliano, Torre Annunziata, Pianura et Scampia. Autant de quartiers qui ont vu le jour au lendemain du tremblement de terre de 1981 afin de reloger les populations déplacées du centre-ville. Mais, érigés selon des pratiques malhonnêtes au

mépris des normes de construction, ils sont devenus des lieux de vie où règnent précarité et violence, où les résidents sont piégés dans la misère, vivant dans un environnement qui se dégrade, entourés d'armes et de drogue.

Naples a un taux de criminalité élevé, et la ville est confrontée à la « pauvreté scolaire » avec de plus en plus de jeunes entrant dans la catégorie des « NEET », c'est-à-dire sans emploi, sans diplôme et sans formation. Les perspectives d'avenir pour les jeunes sont étroitement liées au milieu familial et socio-économique. Vivre dans ces quartiers à la périphérie de la ville augmente le risque de décrochage scolaire et de délinquance, ce qui à son tour renforce le sentiment d'insécurité, alimentant ainsi un cercle vicieux qui ne fait que détériorer davantage les conditions de vie.

Paolo Manzo



SITE www.paolomanzo.com
INSTAGRAM [@manzo.paolo](https://www.instagram.com/manzo.paolo)

Ernesto Cacialli
n. 2 · 11 · 1949 m. 23 · 11 · 2009
la moglie al caro marito



Russo



PAOLO MANZO

WINNER OF THE 2023 PIERRE & ALEXANDRA BOULAT AWARD

The Invisible City

VENUE

ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION

“La città invisibile” (The Invisible City) is a photographic project exploring the roots of the social, economic and cultural problems plaguing the city of Naples. I have spent years documenting the consequences of ineffective policies and the failure of authorities to intervene. The purpose of my work is to show the dark side of economic inequality, social injustice and urban segregation. I have tried to tell the stories of people struggling to survive in the most marginalized areas such as Afragola, Caivano, Ponticelli, Secondigliano, Torre Annunziata, Pianura and Scampia. These are all neighborhoods that sprang up after the 1981 earthquake to house the population displaced from the city center.

Sub-standard and dishonest building practices have turned these areas into a precarious and violent habitat, where residents are trapped in poverty, living in a degrading environment, and with guns and drugs.

Naples has a high crime rate and suffers from “educational poverty” with more and more young people falling into the category known as “NEET,” i.e. not in employment, education or training. Opportunities for the younger generation are closely linked to family background and socio-economic conditions. Living in these districts on the outskirts of the city brings a greater risk of dropping out of school and involvement in illegal activities. This in turn gives rise to a sense of insecurity, fueling a vicious circle that makes living conditions even worse.

Paolo Manzo



WEBSITE www.paolomanzo.com

INSTAGRAM [@manzo.paolo](https://www.instagram.com/manzo.paolo)



Commerce de CD piratés. Naples serait l'un des marchés les plus notoires de la contrefaçon et du piratage (cf. rapport 2023 du Bureau du représentant américain au commerce (USTR)).

Caivano, Naples, Italie, 2024.

© Paolo Manzo

Lauréat du Prix Pierre & Alexandra Boulat 2023

A hub for counterfeit CDs. Naples is reportedly one of the most notorious markets for counterfeiting and piracy (ref: USTR report, 2023).

Caivano, Naples, Italy, 2024.

© Paolo Manzo

Winner of the 2023 Pierre & Alexandra Boulat Award

LÉGENDE PHOTO 1

Deux adolescents après une baignade dans la mer près de l'aciérie de Bagnoli.

Bagnoli, Naples, Italie, 2018.

© Paolo Manzo

Lauréat du Prix Pierre & Alexandra Boulat 2023

LÉGENDE PHOTO 2

Sara devant la tombe de son fils Ugo Russo, tué lors d'une tentative de vol par un policier qui n'était pas en service.

Naples, Italie, 2022.

© Paolo Manzo

Lauréat du Prix Pierre & Alexandra Boulat 2023

CAPTION PHOTO 1

Two teenage boys after swimming in the sea near the Bagnoli steelworks.

Bagnoli, Naples, Italy, 2018.

© Paolo Manzo

Winner of the 2023 Pierre & Alexandra Boulat Award

CAPTION PHOTO 2

Sara at the grave of her son Ugo Russo, killed by an off-duty police officer during an attempted robbery.

Naples, Italy, 2022.

© Paolo Manzo

Winner of the 2023 Pierre & Alexandra Boulat Award

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024



**John
Moore**

JOHN MOORE

GETTY IMAGES

Équateur : conflit armé interne

LIEU

COUVERT DES MINIMES

rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

En Équateur, les forces armées et la police ont procédé à des milliers d'arrestations dans tout le pays après que le président Daniel Noboa a déclaré l'état d'urgence début 2024 pour lutter contre l'extorsion généralisée et la flambée de violence des gangs, une situation qui a valu au pays d'avoir le taux d'homicides par habitant le plus élevé d'Amérique latine. Depuis que le président a déclaré un « conflit armé interne », les forces de sécurité du pays se sont vu accorder des pouvoirs étendus pour combattre les puissants gangs officiellement qualifiés d'organisations terroristes. Le conflit est devenu flagrant pour le monde entier lorsque, en plein direct, des membres de gangs cagoulés ont pris le contrôle d'une station de télévision à Guayaquil.

John Moore, correspondant spécial de Getty Images, s'est rendu en Équateur en février 2024 pour documenter la riposte du pays face à la crise des gangs. Il a obtenu un accès rare pour suivre l'armée et la police lors de descentes à Guayaquil et dans la province d'Esmeraldas, pénétrant dans des quartiers autrefois contrôlés par des bandes armées. Il a documenté les arrestations alors que les autorités saisissaient des armes et cherchaient des stupéfiants et des marchandises de contrebande. Lors d'une descente, il a photographié des policiers en

train de passer à tabac des hommes placés en garde à vue, mais on lui a demandé de partir lorsque les policiers ont commencé à interroger les suspects.

Ces dernières années, les célébrations du carnaval ont été suspendues à cause des violences dans une grande partie du pays, en particulier dans les zones côtières. Le racket et les menaces de mort ont poussé de nombreux résidents côtiers à fuir. Dans le mois qui a suivi la déclaration d'état d'urgence, la criminalité a chuté et les autorités de la province d'Esmeraldas ont autorisé le carnaval : les habitants sont sortis faire la fête pendant que des soldats en uniforme patrouillaient sur les plages.

À Guayaquil, John Moore a photographié l'intérieur du tristement célèbre pénitencier du Littoral, la plus grande prison d'Équateur où des soldats masqués surveillaient des détenus en combinaison orange qui, pour la plupart, avaient été arrêtés lors de descentes le mois précédent. Les responsables militaires ont coupé l'approvisionnement en électricité et confisqué les téléphones portables pour empêcher les chefs de gangs de poursuivre leurs activités depuis la prison, comme ils le faisaient auparavant.

La famille d'un membre de gang mort en détention militaire au pénitencier du Littoral est venue récupérer son corps à la morgue municipale et a autorisé John Moore à photographier sa veillée funèbre. Ils ont affirmé qu'il avait été torturé et ont montré des photos comme preuve.

De nombreux Équatoriens semblent prêts à accepter une réduction de leurs droits fondamentaux en échange de plus de sécurité, mais pour les familles qui ont perdu un être cher, le sujet est beaucoup plus personnel. Après avoir choisi le cercueil, le beau-père du défunt embrasse des proches et reconnaît que son beau-fils s'était tourné vers le crime : « Il n'y a pas de travail ici, aucune perspective, mais il ne méritait pas ça. Pas comme ça. »

Beaucoup ont comparé la situation en Équateur à la réponse militaire au Salvador, avec la récente réélection du président Nayib Bukele et l'incarcération massive de membres de gangs et autres délinquants. Mais l'Équateur est un pays plus grand, avec près de trois fois la population du Salvador et une narco-économie en plein essor qui a conduit à des niveaux plus élevés de corruption des autorités et à des gangs plus lourdement armés. Le succès de la politique de la « mano dura » de l'Équateur est encore loin d'être assuré.



© Andre Costantini

INSTAGRAM @jbmoorephoto



POLICIA

JOHN MOORE

GETTY IMAGES

Ecuador Internal Armed Conflict

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Andre Costantini

INSTAGRAM @jbmoorephoto

In Ecuador, the armed forces and police made thousands of arrests nationwide after President Daniel Noboa declared a state of emergency in early 2024 to fight surging violence and extortion by gangs, a situation which had given Ecuador the highest per capita homicide rate in Latin America. With the president declaring an “internal armed conflict,” the country’s security forces were granted extended powers to battle the powerful gangs that were officially labeled as terrorist organizations. The conflict had become shockingly clear to the world when hooded gang members took over a television station in Guayaquil during a live broadcast. Getty Images special correspondent John Moore traveled to Ecuador in February 2024 to document the country’s response to the gang crisis. He obtained rare access to military and police raids in Guayaquil and in Esmeraldas province, entering neighborhoods previously controlled by armed gangs. He documented arrests as authorities seized weapons and searched for drugs and contraband. During one raid he photographed police kicking and beating

men taken into custody, but was asked to leave when officers began to interrogate the suspects.

In recent years, because of the violence, Carnival celebrations had been suspended in much of the country, in particular in coastal areas. Extortion and death threats had caused many coastal residents to flee. In the month after the state of emergency was declared, crime dropped and authorities in Esmeraldas province authorized Carnival events: people came out to celebrate while uniformed soldiers patrolled the beaches.

In Guayaquil, Moore photographed inside the notorious Litoral Penitentiary, the largest prison in Ecuador where masked soldiers guarded orange-clad inmates, many of whom had been arrested in raids over the previous month. Military officials cut the electricity supply and confiscated cell phones, making it almost impossible for gang leaders to run their outside operations from the inside, as they had before.

The family of a gang member who died in military custody at the Litoral Penitentiary collected the body from the city morgue and

gave Moore permission to photograph his wake. They claimed he had been tortured, and showed photos as evidence.

Many Ecuadorians seem willing to accept the trade-off between human rights and public safety, but for families who have lost loved ones, it is much more personal. After choosing the coffin, the stepfather of the dead man, who is seen embracing relatives, acknowledged that his stepson had turned to crime: “There are no jobs here, no opportunities, but he didn’t deserve this. Not like this.”

Many have compared the situation in Ecuador to the military response in El Salvador with the recently re-elected President Nayib Bukele and the mass incarceration of gang members and other offenders. But Ecuador is a larger country with nearly three times the population, and a surging narco-economy that has led to higher levels of government corruption, and more heavily armed gangs. The success of Ecuador’s “mano dura” policy is still far from certain.



Des soldats patrouillent sur une plage où les habitants et les touristes fêtent le week-end du carnaval.
Atacames, Équateur, 11 février 2024.
© John Moore / Getty Images

Soldiers patrolling a beach where locals and tourists are celebrating the Carnival weekend.
Atacames, Ecuador, February 11, 2024.
© John Moore / Getty Images

LÉGENDE PHOTO 1

Des prisonniers dans la cour du pénitencier du Littoral, la plus grande prison du pays. Périphérie de Guayaquil, Équateur, 9 février 2024.

© John Moore / Getty Images

LÉGENDE PHOTO 2

Une descente de police chez des narcotrafiquants présumés.

Tonsupa, Équateur, 11 février 2024.

© John Moore / Getty Images

CAPTION PHOTO 1

Prisoners in the yard at Littoral Penitentiary, the largest prison in the country.

Outskirts of Guayaquil, Ecuador, February 9, 2024.

© John Moore / Getty Images

CAPTION PHOTO 2

A police raid targeting suspected narco-traffickers.

Tonsupa, Ecuador, February 11, 2024.

© John Moore / Getty Images

Emilio Morenatti



EMILIO MORENATTI

AP

Parcours d'un photographe à travers le quotidien, les conflits et la perte personnelle

LIEU

ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais

Ouvert du samedi 31 août

au dimanche 15 septembre

de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

La tendresse d'un couple de personnes âgées qui s'embrassent à travers une toile en plastique dans une maison de retraite de Barcelone pendant la pandémie de Covid-19. La détermination pragmatique d'un petit Afghan qui enfille sa chaussure tandis que sa prothèse de jambe est posée à côté de lui. Ce que captent les photographies d'Emilio Morenatti, c'est l'intensité poignante des sentiments humains, même au cœur du tourbillon des événements. Tout au long de sa carrière chez Associated Press, ce photojournaliste espagnol plusieurs fois récompensé a documenté certains des conflits les plus dangereux du XXI^e siècle : Afghanistan, Irak, Gaza et Ukraine. Son travail sur l'invasion russe de l'Ukraine avec une équipe AP lui a valu un second prix Pulitzer. Le premier, un Pulitzer individuel, lui a été décerné pour ses photographies marquantes de la pandémie de Covid qui montraient l'isolement physique et affectif. Ces photos ont été prises à Barcelone, sa ville natale, qu'il parcourt avec un scooter spécialement adapté à son handicap : il a perdu une jambe en 2009, à l'âge de 43 ans, lors d'une mission en Afghanistan.

Emilio Morenatti connaît toute l'horreur de la guerre et les risques encourus par les journalistes qui sont les premiers témoins empathiques des conflits. Plus que de simples clichés, ses photographies plongent le public

du monde entier dans le drame des personnes représentées.

Il y a la solitude d'un sans-abri qui dort dans le souffle chaud d'une bouche d'égout au milieu d'une rue déserte ; la solitude de l'homme qui prend son repas les yeux rivés sur la télévision, seule compagnie autorisée pour Noël pendant la pandémie. Il y a également la résilience inspirante de la cycliste paralympique assise à côté de ses prothèses après avoir remporté le contre-la-montre ; et en Ukraine, un garçon qui pousse sa sœur de 11 ans sur une balançoire dans la cour de l'hôpital où elle a été amputée des deux jambes après avoir été blessée lors d'un bombardement.

La nature aussi a une force émotionnelle, comme en témoignent ses photos de l'éruption dévastatrice du volcan Cumbre Vieja aux Canaries en 2021, qui lui ont valu le prix Mingote. Une maison et un terrain de football recouverts de cendres noires pourraient faire penser à une œuvre d'art visuel, mais le vide quasi surnaturel souligne la perte tragiquement réelle.

La capacité d'Emilio Morenatti à établir un lien d'abord avec la réalité, puis entre le sujet et le spectateur, a fait de lui l'un des photographes les plus renommés de sa génération. Son travail est un modèle pour les jeunes photojournalistes qu'il forme et inspire avec sa

passion et sa détermination à faire changer les choses.

« Avec le temps, je me suis rendu compte que j'aimais vraiment être le premier sur place, le premier témoin d'un événement. Mais ensuite, je me suis épris d'un sentiment qui perdure aujourd'hui : l'engagement de contribuer, non pas à changer le monde, ce serait prétentieux, mais à faire réfléchir. C'est très gratifiant d'entendre quelqu'un dire qu'en passant du temps devant mes photos, cela a éveillé quelque chose en lui. Cela compte plus pour moi que le Pulitzer. »

À une époque où nous sommes submergés d'images, il est impossible de détourner les yeux des photos d'Emilio Morenatti. Le regard des personnes photographiées nous transperce : les yeux gonflés et désespérés d'une jeune veuve ukrainienne, ou les yeux pleins de curiosité de petits Afghans qui observent les agents de l'ONU décharger leur hélicoptère.

Il y en a tant, mais lui a une photo préférée : celle prise lors de la naissance de son premier enfant, Gala.

Giovanna Dell'Orto

Professeure associée émérite, Hubbard School of Journalism and Mass communication, Université du Minnesota



© Marta Ramonedea

INSTAGRAM @emilio_morenatti
X emiliomorenatti



EMILIO MORENATTI

AP

A Photographer's Journey Through Daily Life, Conflict and Personal Loss

VENUE

ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Maria Ramoneda

INSTAGRAM @emilio_morenatti
X emiliomorenatti

The tenderness of an elderly couple kissing through a plastic sheet in a Barcelona nursing home during the Covid-19 pandemic. The matter-of-fact determination of an Afghan boy putting on a shoe as his prosthetic limb stands next to him. It is the intense poignancy of human feeling that is captured in Emilio Morenatti's photographs, even when in the maelstrom of historic events.

Throughout his prize-winning career with The Associated Press, the Spanish photojournalist has reported on some of the 21st century's most dangerous conflicts: Afghanistan, Iraq, Gaza and Ukraine. Covering Russia's invasion of Ukraine as part of an AP team, his images earned him a second Pulitzer Prize. The first, an individual Pulitzer, was awarded for his defining photographs of the Covid pandemic showing the experience of physical isolation and emotional isolation. He took the pictures in his hometown of Barcelona, often riding a scooter specially adapted as he lost a leg in 2009, at the age of 43, when working in Afghanistan.

Emilio Morenatti bears the toll of war and of the risks facing journalists who are the first to witness conflicts and feel empathy. His photos are not simple snapshots, but plunge

viewers across the world into the drama of the people in the images.

There is the loneliness of a homeless person sleeping over the warm air from a vent in a manhole cover in the middle of an empty street; there is the loneliness of the man sitting in front of his dinner tray, gazing at the TV, the only companion authorized for Christmas during the pandemic. And there is also the inspiring resilience of the Paralympian cyclist sitting next to her artificial legs after winning the time trial; and in Ukraine, a brother pushing the swing for his 11-year-old sister outside the hospital where she has had both legs amputated after being injured in a missile strike. Nature too has emotional force, as seen in his pictures of the devastating eruption of the Cumbre Vieja volcano in the Canary Islands in 2021, a report which won the Mingote Award. A house and soccer field covered in black ash could be seen as visual art, but the eerie emptiness expresses the all-too-real loss.

Morenatti's ability to establish a connection first with reality, and then a link between source and viewer, has made him one of the leading photographers of his generation. His work stands as a model for the younger

photojournalists he mentors and inspires in his passionate determination to make a difference.

"Over time, I discovered that I really do enjoy being the first to arrive and to witness things that no one else has seen, but then I fell in love with something that still persists, which is the commitment to something one does and can help – not to change society which is very pretentious, but to invite reflection. It is very rewarding when someone tells you that they have spent some time looking at my photos and that something clicked for them. It matters more to me than the Pulitzer."

In an era flooded with images, it is impossible to look away from Morenatti's photos. The people portrayed look at us: a young Ukrainian widow, her eyes swollen and desperate, or the eyes open with curiosity of the Afghan children watching UN workers unloading their helicopter.

There are so many, but Morenatti does have one favorite picture, taken when his first child, Gala, was born.

Giovanna Dell'Orto

Associate Professor Emerita, Hubbard School of Journalism and Mass Communication, University of Minnesota



Des civils fuyant la ville se réfugient sous un pont détruit en attendant de traverser la rivière Irpin. Périphérie de Kiev, Ukraine, 5 mars 2022.
© Emilio Morenatti / AP

Civilians fleeing the city shelter beneath a destroyed bridge while waiting to cross the Irpin River.
Outskirts of Kyiv, Ukraine, March 5, 2022.
© Emilio Morenatti / AP

LÉGENDE PHOTO 1

Cendres d'un volcan toujours en éruption.
La Palma, îles Canaries, Espagne, 1^{er} novembre 2021.
© Emilio Morenatti / AP

LÉGENDE PHOTO 2

Des migrants, principalement originaires d'Érythrée, secourus par les membres d'une ONG lors d'une opération de sauvetage. Mer Méditerranée, environ 20 km au nord de Sabratha, Libye, 29 août 2016.
© Emilio Morenatti / AP

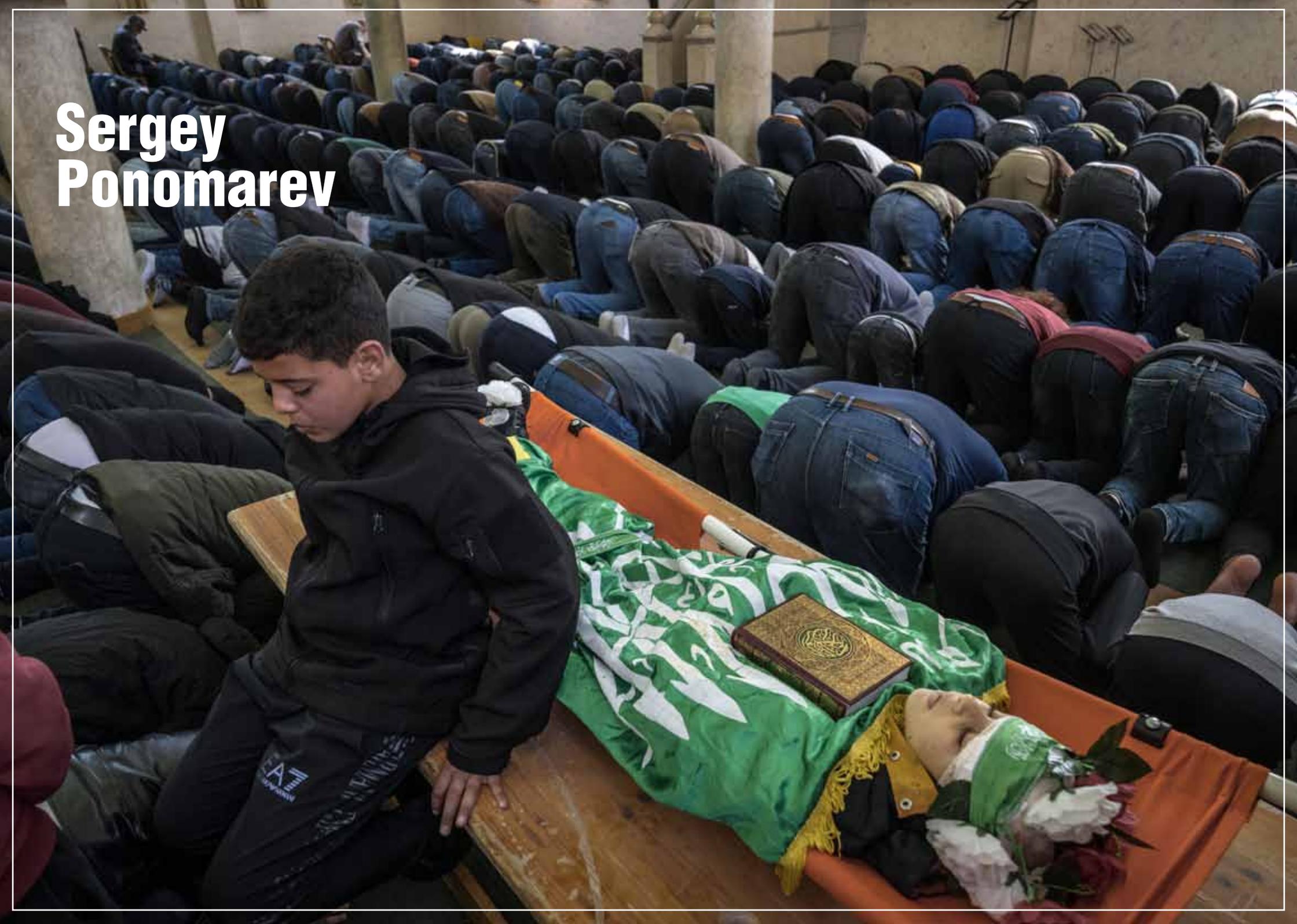
CAPTION PHOTO 1

Ash from a volcano still erupting.
La Palma, Canary Islands, Spain, November 1, 2021.
© Emilio Morenatti / AP

CAPTION PHOTO 2

Migrants, mostly from Eritrea, being helped by members of an NGO during a rescue operation.
Mediterranean Sea, approx. 20 km north of Sabratha, Libya, August 29, 2016.
© Emilio Morenatti / AP

**Sergey
Ponomarev**



SERGEY PONOMAREV

THE NEW YORK TIMES / GETTY IMAGES

Cisjordanie

LIEU

COUVERT DES MINIMES

rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Alexander Kulikov

Depuis le 7 octobre, les yeux du monde entier sont rivés sur Gaza : des dizaines de milliers de morts, des millions de déplacés, une crise humanitaire et des dizaines d'otages israéliens toujours détenus à Gaza. Mais la Cisjordanie, qui a également connu certaines de ses heures les plus sombres, n'a que très peu retenu l'attention.

L'occupation israélienne de la Cisjordanie a rendu la vie difficile à une grande partie des quelque 2,7 millions de Palestiniens qui y vivent. Depuis le 7 octobre, ils sont soumis à des restrictions encore plus sévères et à une présence militaire accrue. De nombreux Israéliens de droite estiment qu'Israël devrait contrôler la Cisjordanie de façon perpétuelle, tandis que les Palestiniens considèrent que la région fait partie intégrante de leurs aspirations à un État indépendant.

Les autorités israéliennes ont intensifié les attaques et les arrestations en Cisjordanie. Selon les Nations unies, depuis le début de la guerre des centaines de Palestiniens

ont été tués par les forces de sécurité et par des civils israéliens en Cisjordanie et à Jérusalem-Est, et des milliers ont été arrêtés. Les forces de sécurité israéliennes laissent souvent derrière elles des maisons détruites et des infrastructures endommagées dans les villes et les camps de réfugiés. Elles ont multiplié les points de contrôle et les barrages routiers, paralysant ainsi la circulation pour de nombreux Palestiniens qui doivent endurer des heures de retard dans leurs déplacements. Les forces de sécurité israéliennes ont également fortement limité, et parfois bloqué, l'accès à la mosquée Al-Aqsa à Jérusalem.

Avant le 7 octobre, plus de 100 000 Palestiniens de Cisjordanie travaillaient en Israël et dans les colonies juives de Cisjordanie, un élément vital pour l'économie locale. Mais Israël a mis fin à leurs permis de travail et nombre d'entre eux sont aujourd'hui au chômage. Environ 500 000 colons vivent dans des colonies et des avant-postes en

Cisjordanie occupée, et la violence des colons contre les Palestiniens a explosé depuis le début de la guerre. Pour la plupart des pays, les colonies sont illégales et font obstacle à la création d'un État palestinien souverain. Les colons harcèlent souvent les Palestiniens des villes et villages voisins et vandalisent leurs biens.

L'Autorité palestinienne dispose d'une autonomie limitée en Cisjordanie occupée, mais pour de nombreux Palestiniens elle est corrompue, incompétente, profondément impopulaire et considérée comme une sous-traitante de l'occupation israélienne.

Sergey Ponomarev, photographe primé, a passé des mois en Cisjordanie pour documenter les populations touchées. Il s'est concentré sur les restrictions militaires accrues et les attaques perpétrées par les colons, ainsi que sur les obstacles et les luttes de la vie quotidienne.

SITE www.sergeyponomarev.com
INSTAGRAM [@sergeyponomarev](https://www.instagram.com/sergeyponomarev)
FACEBOOK [sergey.ponomarev.photo](https://www.facebook.com/sergey.ponomarev.photo)
X [sergeyponomarev](https://twitter.com/sergeyponomarev)



SERGEY PONOMAREV

THE NEW YORK TIMES / GETTY IMAGES

West Bank

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Alexander Kulikov

WEBSITE www.sergeyponomarev.com

INSTAGRAM [@sergeyponomarev](https://www.instagram.com/sergeyponomarev)

FACEBOOK [sergey.ponomarev.photo](https://www.facebook.com/sergey.ponomarev.photo)

X [sergeyponomarev](https://twitter.com/sergeyponomarev)

Since October 7, the attention of the world has been focused on Gaza: tens of thousands killed, millions displaced, a humanitarian crisis and dozens of Israeli hostages still held in Gaza. But the West Bank has also witnessed some of its darkest days, with little attention. Israel's occupation of the West Bank has made life hard for many of the approximately 2.7 million Palestinians living there. Since October 7, they have been subjected to even harsher restrictions and an increased military presence. Many right-wing Israelis believe Israel should control the West Bank in perpetuity, while Palestinians see the area as integral to their aspirations for an independent state.

Israeli authorities have stepped up the raids and arrests in the West Bank. According to the United Nations, since the war began, hundreds of Palestinians have been killed by Israeli

security forces and civilians in the West Bank and in East Jerusalem, and thousands have been detained. Israeli security forces often leave behind a trail of destroyed houses and damaged infrastructure in cities and refugee camps. They have added more checkpoints and roadblocks, choking the traffic for many Palestinians who have to endure hours of delays when commuting. Israeli security forces have also severely limited, and at times, blocked, access to Al Aqsa mosque in Jerusalem.

Before October 7, more than 100,000 Palestinians in the West Bank were working in Israel and in Jewish settlements in the West Bank, a lifeblood for the local economy. But Israel canceled their work permits and many are now unemployed. Roughly 500,000 settlers live in settlements and outposts in the occupied West Bank, and settler violence

against Palestinians has skyrocketed since the start of the war. Most countries consider the settlements illegal, regarding them as an obstacle to the creation of a sovereign Palestinian state. Settlers often harass Palestinians living in nearby villages and towns, and vandalize their property.

The Palestinian Authority has limited self-rule in the occupied West Bank, but for many Palestinians, it is corrupt, inept and deeply unpopular, and seen as a subcontractor to Israel's occupation.

Award winning photographer Sergey Ponomarev spent months in the West Bank documenting communities affected. He focused on both increased military restrictions and settler attacks, as well as the obstacles and struggles of everyday life.



Des Palestiniens se rendent sur les tombes de proches pendant la fête de l'Aïd el-Fitr.
Nablouse, Cisjordanie, 11 avril 2024.
© Sergey Ponomarev / *The New York Times*

Palestinians visiting the graves of loved ones during the Muslim holiday of Eid al-Fitr.
Nablus, West Bank, April 11, 2024.
© Sergey Ponomarev / *The New York Times*

LÉGENDE PHOTO 1

Naseem Asous près du corps de son ami Amer Al Najjar, pendant la prière funéraire à la mosquée. Selon le ministère de la Santé palestinien, le garçon de 11 ans aurait été tué la veille lors d'une descente de Tsahal dans le village.
Burin, Cisjordanie, 5 mars 2024.
© Sergey Ponomarev / Getty Images

LÉGENDE PHOTO 2

Des colons israéliens cherchent à voir si des Palestiniens se trouvent à l'intérieur la voiture derrière les vitres teintées.
Près du village de Wadi al-Siq, Cisjordanie, 11 décembre 2023.
© Sergey Ponomarev / *The New York Times*

CAPTION PHOTO 1

Naseem Asous beside the body of his friend Amer Al Najjar during the funeral prayer at the mosque. According to the Palestinian Health Ministry, the 11-year-old boy was killed the previous day during an Israeli Defense Force raid on the village.
Burin, West Bank, March 5, 2024.
© Sergey Ponomarev / Getty Images

CAPTION PHOTO 2

Israeli settlers trying to see if any Palestinians are inside the car behind the tinted windows.
Near the village of Wadi-al Siq, West Bank, December 11, 2023.
© Sergey Ponomarev / *The New York Times*

Ivor Prickett



IVOR PRICKETT

POUR *THE NEW YORK TIMES*

Guerre sur le Nil : le Soudan fragmenté

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Rob Becker

SITE www.ivorprickett.com
INSTAGRAM @ivorprickett
X ivorprickett

En avril 2023, lorsque la guerre a éclaté au cœur de Khartoum, la capitale tentaculaire du Soudan, beaucoup ont été pris au dépourvu. Les Forces de soutien rapide (FSR), un groupe paramilitaire, avaient été accueillies au sein des Forces armées soudanaises (FAS), avant de se retourner contre elles et de prendre le pouvoir. Les guerres commencent généralement aux frontières et sont provoquées par des facteurs extérieurs, mais ce conflit a éclaté au cœur même du Soudan, ce qui explique sans doute sa nature dévastatrice et les difficultés à y mettre un terme.

La situation humanitaire au Soudan est aujourd'hui la plus catastrophique au monde : plus de neuf millions de personnes ont été déplacées, dont deux millions qui ont fui le pays. Le territoire est défiguré par de nombreuses lignes de front. Selon les chiffres de juillet 2024, plus de 750 000 personnes sont au bord de la famine et en danger de mort, et les deux belligérants utilisent l'accès aux vivres comme une arme de guerre.

Dans un centre de traitement de la malnutrition installé dans un hôpital de Port-Soudan, j'ai vu Bara'a Ahmed, âgée de 20 mois. Sa famille avait quitté la région de Khartoum en 2023.

Mal nourrie et affaiblie, Bara'a a contracté le choléra qui se propage avec les déplacements de masse. Les médecins craignaient qu'elle ne survive pas. Je les ai observés alors qu'ils tentaient de poser une canule dans son petit bras, à peine plus gros que le pouce du médecin. Difficile de contenir ses émotions face à ce petit visage pâle et pétri de douleur. Bara'a s'est rétablie et deux semaines plus tard, elle semblait sortie d'affaire, mais voir autant d'enfants souffrir de malnutrition en 2024 m'a profondément choqué.

Il est impossible de vérifier le nombre de victimes, estimé à plusieurs milliers, car la plupart des violences ont lieu dans des zones contrôlées par les FSR. Les combattants des FSR sont accusés d'avoir perpétré des massacres, principalement contre les Masalits et d'autres minorités non arabes dans la région du Darfour, reproduisant le cycle de nettoyage ethnique mené par l'ancien président Omar Hassan el-Béchar au début des années 2000. Les Émirats arabes unis sont ouvertement accusés d'être le principal soutien des FSR, et selon les experts, sans leur aide financière et militaire, les FSR n'auraient jamais pu mener une guerre d'une telle ampleur.

À Omdourman, ville jumelle de Khartoum sur l'autre rive du Nil, la dévastation totale rappelle Mossoul et Raqqa en Syrie après la guerre brutale pour chasser Daech en 2017 et 2018. Les rues et les quartiers détruits s'étendent à perte de vue, chaque maison semble avoir été pillée. La guerre n'est pas terminée et chaque jour, des tirs d'artillerie retentissent de part et d'autre du fleuve. Rares sont les hôpitaux encore opérationnels, et le système de santé peine à faire face à l'afflux d'enfants mal nourris et de blessés de guerre et à répondre aux besoins médicaux courants. À l'hôpital Al-Nau, nous avons rencontré d'innombrables civils blessés lors de la bataille pour Khartoum. Après avoir reçu une balle dans l'estomac, Hassan Adam (14 ans) venait juste de recommencer à s'alimenter. Il était encore si faible que sa mère l'aidait à s'asseoir pour manger. Alors que je prenais des photos, il m'a fait signe de partager le repas avec lui. Un geste touchant, un geste qui semblait incarner toute la résilience et la dignité observées chez tant de personnes que nous avons rencontrées.

Ivor Prickett



IVOR PRICKETT

FOR *THE NEW YORK TIMES*

War on the Nile - Fragmented Sudan

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Rob Becker

WEBSITE www.ivorprickett.com
INSTAGRAM @ivorprickett
X ivorprickett

In April 2023, many were caught off guard when war broke out in the middle of Khartoum, the sprawling capital city of Sudan. The Rapid Support Forces (RSF), a paramilitary group, had been welcomed into the fold of Sudan's Armed Forces (SAF) only to turn on it and move to seize power. Wars usually start on borders, coming into countries from the outside, but this conflict erupted in the heart of Sudan, which perhaps explains why it has been so devastating and difficult to stop.

Sudan now has the most perilous humanitarian situation in the world: more than nine million people have been displaced, and two million of them have fled the country. Vast swaths of the country have become frontlines in the conflict. According to figures for July 2024, more than 750,000 people are on the brink of starvation and death, and both sides have been restricting access to food supplies, a tactic used as a weapon of war.

At a malnutrition center set up at a hospital in Port Sudan, I saw Bara'a Ahmed, aged 20 months. Her extended family had been displaced from the Khartoum area in 2023.

Bara'a was underfed, became weaker and then contracted cholera which has spread with the mass displacements. Doctors were worried that she might not survive. I watched as they struggled to put a cannula in her tiny arm, barely bigger than the doctor's thumb. I found it hard to fight back my emotions as I focused on her pallid, pained face. Bara'a pulled through and two weeks later was said to be doing well, but seeing her and dozens of other children suffering from malnutrition left me in shock that this could be happening in 2024.

The estimated death toll of many thousands is impossible to verify as much of the killing has been in areas under RSF control. RSF forces have been accused of carrying out massacres, mainly against Masalit and other non-Arab minorities in the Darfur region, repeating the cycle of ethnic cleansing spearheaded under former president Omar Hassan al-Bashir in the early 2000s. The accusation that the United Arab Emirates is the main supporter of the RSF is an "open secret," according to experts, without UAE financial and military backing, the RSF could not have waged the war the way they have.

In Omdurman, the twin city to Khartoum on the opposite side of the Nile, we saw complete devastation reminiscent of Mosul and Raqqa in Syria after the brutal war to oust ISIS in 2017 and 2018. Endless neighborhoods and streets have been laid to waste; every house appears to have been looted. The war is not over, and every day there is shelling back and forth across the river. Few hospitals have remained operational and the health system is struggling to cope with the number of malnourished children and war wounded, as well as normal medical requirements. At Al Nau hospital we met countless civilians who had been injured in the fight for Khartoum. Hassan Adam (14) was recovering after being shot in the stomach, and had only just started to eat again. He was severely malnourished and so weak his mother had to help him sit up to eat. As I quietly photographed, he motioned for me to share the meal with him. It was a touching gesture, one which seemed to personify the resilience and dignity of so many people we met.

Ivor Prickett



Plusieurs centaines de femmes et d'enfants déplacés par la guerre ont trouvé refuge dans ce centre à Port-Soudan.

© Ivor Prickett pour *The New York Times*

Several hundred women and children displaced by the war have found shelter in this center in Port Sudan.

© Ivor Prickett for *The New York Times*

LÉGENDE PHOTO 1

Un soldat des Forces armées soudanaises circule sur la place qui accueillait autrefois le marché d'Al-Shaabi à Omdourman, une zone reprise aux Forces de soutien rapide en mars 2024.

© Ivor Prickett pour *The New York Times*

LÉGENDE PHOTO 2

Des patients en attente de soins dans une salle commune de l'hôpital Al-Nau à Omdourman.

© Ivor Prickett pour *The New York Times*

CAPTION PHOTO 1

A soldier with the Sudanese Armed Forces driving through what was once Al-Shaabi market in Omdurman, an area liberated from RSF control in March 2024.

© Ivor Prickett for *The New York Times*

CAPTION PHOTO 2

People needing medical care in a general ward at Al Nau hospital in Omdurman.

© Ivor Prickett for *The New York Times*

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

Francisco Proner



FRANCISCO PRONER

AGENCE VU'

Minerais de sang

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Ale Riuardo

SITE www.franciscoproner.com
INSTAGRAM [@franciscoproner](https://www.instagram.com/franciscoproner)
X [franciscoproner](https://twitter.com/franciscoproner)

Mariana, Brumadinho et Maceió portent les cicatrices de tragédies environnementales qui ont bouleversé la terre et la vie des Brésiliens. Conséquences d'un extractivisme prédateur et historique en Amérique latine, ces tragédies révèlent les crimes commis par les géants multinationaux et la logique inhumaine qui gouverne cette industrie.

Le 5 novembre 2015, le barrage de Fundão a cédé à Mariana, dans l'État de Minas Gerais, provoquant la pire catastrophe environnementale de l'histoire du Brésil. Près de 43 millions de mètres cubes de résidus miniers se sont soudainement déversés dans la nature, tuant 19 personnes, ensevelissant le village de Bento Rodrigues et contaminant l'eau des rivières dans un périmètre de 700 km. Les poissons et autres animaux aquatiques ont été décimés. Les populations locales ont été privées de leur source d'eau potable et exposées à des risques sanitaires. Les effets à long terme sur l'environnement et la santé sont irréversibles. Selon les chiffres officiels, plus de 700 000 personnes ont été affectées, parmi lesquelles des paysans, des Quilombolas (membres de communautés

de descendants d'esclaves fugitifs) et des indigènes de 46 municipalités.

Trois ans après Mariana, une nouvelle tragédie se déroule à quelques centaines de kilomètres de là : l'effondrement du barrage de la mine de Córrego do Feijão, à Brumadinho, qui a provoqué le déversement de 12 millions de mètres cubes de résidus miniers et fait 272 morts. La rivière Paraopeba a été contaminée sur plus de 300 km par une boue hautement toxique. Avec des conséquences sur l'environnement similaires à celles causées en 2015, la vie de 250 000 personnes est affectée par le désastre de Brumadinho. Cette tragédie est considérée comme le plus grand accident de travail au Brésil car la plupart des victimes mortelles étaient des travailleurs de la compagnie minière Vale, quatrième plus grande société minière au monde, qui exploitait également le barrage de Fundão.

Depuis 1970, l'entreprise Braskem exploite des mines de sel gemme sous des zones densément peuplées à Maceió, dans l'État d'Alagoas, révélant aujourd'hui le manque de planification et de responsabilité sociale de ce géant de l'industrie pétrochimique. Depuis

2018, cette exploitation imprudente engendre des tremblements de terre et l'affaissement du sol, obligeant les habitants à partir. Cinq quartiers ont été touchés, plus de 60 000 personnes ont été évacuées et quelque 3 600 entreprises ont fermé leurs portes. Menacée d'effondrement, la « mine 18 » subit une rupture et s'écroule partiellement en décembre 2023.

Ces événements ont montré l'urgence d'une action objective de la part de l'État brésilien et des autorités internationales pour contrôler la sécurité des activités minières. Ainsi des procédures judiciaires sont lancées contre Vale et d'autres sociétés minières internationales impliquées dans la gestion et la sécurité des barrages.

Malgré de nombreux efforts et quelques victoires juridiques, les centaines de milliers de personnes affectées par les trois catastrophes ont du mal à obtenir justice. Des procès internationaux sont toujours en cours, mais les compagnies minières continuent d'opérer.

Francisco Proner



FRANCISCO PRONER

AGENCE VU'

Mining Destruction

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Ale Ruaro

WEBSITE www.franciscoproner.com
INSTAGRAM @franciscoproner
X franciscoproner

The cities of Mariana, Brumadinho and Maceió have been marked forever by environmental tragedies that changed the land and the lives of the Brazilian people. These tragedies are the results of a history of predatory mining in Latin America, and also evidence of crimes committed by multinationals in their ruthless management of the mining industry.

In Mariana, in the state of Minas Gerais, on November 5, 2015, the Fundão tailings dam burst, causing the worst environmental disaster ever in Brazil, releasing 43 million cubic meters of tailings into the nearby river. Nineteen people perished, the village of Bento Rodrigues was devastated, and the pollution spread along some 700 kilometers of watercourses. Fish and other forms of aquatic life were decimated. Local communities were exposed to health hazards, and had no access to clean drinking water. The damage to both the environment and human health is permanent. More than 700,000 people were affected, including farmers, Quilombolas (descendants of escaped slaves) and native communities in 46 municipalities.

Three years after the Mariana disaster, just a few hundred kilometers away in Brumadinho, another tragedy occurred when the Córrego do Feijão dam collapsed, releasing 12 million cubic meters of tailings. The toxic mudflow killed 272 people, and polluted the Paraopeba River over a distance of 300 kilometers. The impact on the environment was similar to the 2015 Mariana disaster, affecting the lives of 250,000 people in and around Brumadinho. The tragedy is said to be the largest work-related accident in Brazil as most of the fatalities were employees of Vale, the fourth largest mining company in the world, the same company that managed the Fundão dam in Mariana.

In Maceió, in the state of Alagoas, salt had been mined in densely populated areas since 1970. It is clear today that the petrochemical company Braskem has had no proper planning or corporate responsibility exercised for the site. By 2018, the careless management of mining activity had caused earth movements and land subsidence, forcing local residents to leave their homes. Five districts were

concerned; more than 60,000 people had to be moved out, and 3,600 local businesses had to close. The "Mine 18" rock salt mine was at risk, and in December 2023, it partially collapsed.

These events have shown just how urgent it is for impartial action to be taken by the authorities, both national and international, to ensure effective security and safety in the mining industry. Legal proceedings have been brought against Vale and other multinational corporations responsible for the management and safe operation of the dams.

While a great deal of work has been done, and some legal victories can be cited, the hundreds of thousands of civilians affected by these three disasters are still struggling to obtain justice. International proceedings are still before the courts, and in the meantime, the mining companies continue their operations.

Francisco Proner



Des enfants jouent devant les ruines de maisons abandonnées dans le quartier de Bom Parto, à proximité des mines de sel gemme de l'entreprise Braskem. Maceió, État d'Alagoas, Brésil, 2 décembre 2023. © Francisco Proner / Agence VU'

Children playing in abandoned houses near the Braskem salt mines. Bom Parto neighborhood, Maceió, Alagoas, Brazil, December 2, 2023. © Francisco Proner / Agence VU'

LÉGENDE PHOTO 1

Portrait de Pedro da Silva (55 ans), chef de la communauté indigène des Guarani. Piraqueaçú, État de l'Espírito Santo, Brésil, 7 août 2023. © Francisco Proner / Agence VU'

LÉGENDE PHOTO 2

L'armée et les pompiers cherchent des survivants et des victimes après la rupture du barrage de Brumadinho. Corrego do Feijão, Brésil, 26 janvier 2019. © Francisco Proner / Agence VU'

CAPTION PHOTO 1

Pedro da Silva (55), the leader of the indigenous Guarani community. Piraqueaçú, Espírito Santo, Brazil, August 7, 2023. © Francisco Proner / Agence VU'

CAPTION PHOTO 2

Soldiers and emergency workers searching for survivors after the Brumadinho dam disaster. Corrego do Feijão, Brazil, January 26, 2019. © Francisco Proner / Agence VU'

Anastasia Taylor-Lind



ANASTASIA TAYLOR-LIND

LAURÉATE DE LA BOURSE CANON DE LA FEMME PHOTOJOURNALISTE 2023

À 5 km du front

LIEU

COUVERT DES MINIMES

rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Paolo Verzone

SITE www.anastasiataylorlind.com
INSTAGRAM @anastasiatl
X fanastasiatl

Ce projet met en lumière le quotidien des habitants du Donbass, région déchirée par la guerre dans l'est de l'Ukraine. À contre-courant des représentations dominantes de la guerre, le travail réalisé au cours des six dernières années par l'anthropologue et écrivaine Alisa Sopova et la photojournaliste Anastasia Taylor-Lind présente une vision nuancée de la vie quotidienne confrontée à la violence militaire.

La guerre en Ukraine a commencé en 2014, lorsque la Russie a annexé la Crimée après la révolution de la dignité en Ukraine (ou révolution de Maïdan). La Russie a ensuite soutenu le violent mouvement séparatiste dans le Donbass, coupant des millions de citoyens du reste du pays.

Mines antipersonnel, attaques contre les infrastructures, accès limité aux services essentiels, anarchie, perte d'emploi, perte d'êtres chers, souvenirs douloureux, traumatismes non guéris, désespoir et stigmatisation politique : tel est aujourd'hui le quotidien de la population locale.

Les deux journalistes avaient déjà passé des années à couvrir l'Ukraine : elles ont lancé ce projet en 2018, à une époque où la guerre dans l'est du pays était loin de faire la une des

journaux. Elles se sont régulièrement rendues dans le Donbass où Alisa Sopova a grandi, travaillant avec des personnes qui vivaient près de la ligne de front, parfois à quelques centaines de mètres seulement des positions militaires. Elles ont cherché à montrer ce que signifie non seulement survivre, mais aussi vivre une vie qui ait un sens dans des régions où guerre et paix se mêlent.

Après l'invasion à grande échelle de l'Ukraine par la Russie en 2022, Alisa et Anastasia ont continué à rendre compte de la situation dans le Donbass. Beaucoup de villes et de villages dans lesquels elles ont travaillé sont aujourd'hui occupés par les forces russes. Une menace plane depuis sur le quotidien des habitants, plus imminente que jamais : devoir partir.

Photographies d'Anastasia Taylor-Lind,
texte d'Alisa Sopova,
production locale de Dmytro Pashchenko.
À 5 km du front est produit grâce au soutien
de la National Geographic Society.



ANASTASIA TAYLOR-LIND

WINNER OF THE 2023 CANON FEMALE PHOTOJOURNALIST GRANT

5K From the Frontline

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Paolo Verzzone

WEBSITE www.anastasiataylorlind.com
INSTAGRAM @anastasiatl
X fanastasiatl

The project 5K From the Frontline focuses on everyday life in the war-torn region of Donbas in eastern Ukraine. Stepping outside mainstream representations of war, the work produced over the past six years by anthropologist and writer Alisa Sopova and photojournalist Anastasia Taylor-Lind presents a nuanced view of the experience of life in the midst of military violence.

The war in Ukraine began in 2014, when Russia annexed Crimea after Ukraine's Revolution of Dignity (the Maidan Revolution), and then backed a violent separatist movement in Donbas, cutting millions of citizens off from the rest of the country.

Landmines, attacks on infrastructure, difficult access to essential services, lawlessness, lost jobs, lost loved ones, painful memories, unhealed trauma, hopelessness, despair, political stigmatization – these have been the reality of life ever since.

Previously, the authors had spent years covering Ukraine; they launched this project in 2018, at a time when the war in eastern Ukraine was largely absent from headlines. They traveled regularly to Donbas where Alisa Sopova grew up, working with people who lived close to the frontline, sometimes only a

few hundred meters from military positions. They strove to show what it means not only to survive but to live meaningful lives in areas where war and peace intertwine.

Following Russia's full-scale invasion of Ukraine in 2022, Alisa and Anastasia continued reporting on the situation in Donbas. Many of the towns and villages they worked in have now been occupied by Russian forces. In the everyday lives of the people, one story now looms larger than before: displacement.

Photographs by Anastasia Taylor-Lind,
text by Alisa Sopova,
local production by Dmytro Pashchenko.
5K From the Frontline is made with support from
the National Geographic Society.



La famille Grinik chez elle : Olga et Nikolay, leur fils Kirill et leur fille Miroslava. Avdiivka, Donbass, Ukraine, juillet 2018.

© Anastasia Taylor-Lind,

Lauréate de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste 2023

The Grinik family at home: Olga and Nikolay, son Kirill and daughter Miroslava. Avdiivka, Donbas, Ukraine, July 2018.

© Anastasia Taylor-Lind

Winner of the 2023 Canon Female Photojournalist Grant

LÉGENDE PHOTO 1

Après la messe.

Avdiivka, Donbass, Ukraine, juillet 2018.

© Anastasia Taylor-Lind,

Lauréate de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste 2023

LÉGENDE PHOTO 2

Préparation avant la fête orthodoxe de l'Épiphanie.

Karlivka, Donbass, Ukraine, juillet 2021.

© Anastasia Taylor-Lind,

Lauréate de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste 2023

CAPTION PHOTO 1

After church. Avdiivka,

Donbas, Ukraine, July 2018.

© Anastasia Taylor-Lind

Winner of the 2023 Canon Female Photojournalist Grant

CAPTION PHOTO 2

Preparations for the Orthodox Epiphany celebrations. Karlovka, Donbas, Ukraine, January 2021.

© Anastasia Taylor-Lind

Winner of the 2023 Canon Female Photojournalist Grant

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

**Gaël
Turine**



GAËL TURINE

POUR LE FIGARO MAGAZINE

Les ravages de la tranq

LIEU

CHAPELLE DU TIERS-ORDRE

place de la Révolution Française
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



SITE www.gaelturine.com
INSTAGRAM @gaelturine
FACEBOOK gael.turine

Tout a commencé en 1996 avec la promesse d'une entreprise pharmaceutique : guérir la douleur. Trois décennies et plus de 650 000 morts plus tard, la crise des opioïdes aux États-Unis est loin d'être terminée. Pire, elle s'est aggravée avec la propagation du fentanyl, un produit cinquante fois plus puissant que l'héroïne et cent fois plus fort que la morphine. Utilisé avec parcimonie dans le milieu médical, c'est sous sa forme illégale que le fentanyl inonde les rues du pays, des grandes villes de la côte Est aux provinces plus reculées de Virginie-Occidentale. C'est une drogue de synthèse, c'est-à-dire que les trafiquants n'ont pas besoin de cultiver du pavot ou des feuilles de coca comme pour l'opium ou la cocaïne, et peuvent la fabriquer directement grâce à des produits chimiques relativement faciles à obtenir en grande quantité.

Célèbre pour avoir vu naître la démocratie américaine et le mythique Rocky Balboa, Philadelphie est également devenu le triste symbole de la crise des opioïdes aux États-Unis. Plus particulièrement le quartier de Kensington, baptisé ainsi d'après cette

longue avenue éponyme écrasée par le métro aérien, où les toxicomanes et les sans-abri viennent chercher leurs doses quotidiennes. Face à l'accoutumance grandissante des consommateurs à cette drogue, les dealers ont trouvé une parade : mélanger le fentanyl avec de la xylazine, un anesthésiant utilisé par les vétérinaires lors des opérations sur de gros animaux. Ce mélange, plus connu sous le nom de « tranq » ou « drogue du zombie », permet de décupler et prolonger les effets de l'opioïde. Mais il est réalisé à l'insu des clients qui se retrouvent rapidement accros à ce fentanyl « adulteré ». Et comme la xylazine n'est pas un produit fait pour l'homme, en prendre sous quelque forme que ce soit provoque rapidement des plaies putrides spectaculaires ; une typologie de blessures que les chercheurs du National Institute on Drug Abuse qualifient d'inédite.

Ces plaies sont une nouvelle complication dans la prise en charge clinique des consommateurs d'opioïdes. Entre 2019 et 2022, le taux de décès impliquant de la « tranq » a augmenté de 276 %. Des chiffres en dessous de la réalité, selon le Center for

Disease Control (Centre de contrôle des maladies), mais qui témoignent de l'urgence face à cette crise sanitaire sans précédent dans l'histoire des États-Unis.

Vincent Jolly,

Grand reporter au Figaro Magazine

**HOUSE
FOR SALE
BY OWNER**



GAËL TURINE

FOR *LE FIGARO MAGAZINE*

The Ravages of Tranq Dope

VENUE

CHAPELLE DU TIERS-ORDRE

place de la Révolution Française

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



WEBSITE www.gaelturine.com

INSTAGRAM [@gaelturine](https://www.instagram.com/gaelturine)

FACEBOOK [gael.turine](https://www.facebook.com/gael.turine)

It all started in 1996 with a pharmaceutical company promising pain relief. Three decades, and more than 650,000 deaths later, the opioid crisis in America is still going on, and indeed is even worse with the popularity of fentanyl which is 50 times more potent than heroin and 100 times more potent than morphine. While used cautiously for medical purposes, fentanyl has moved onto the illegal drugs market and is sold on the streets, from the cities along the east coast of the States to remote areas of West Virginia. As a synthetic drug, there is no need for poppy or coca plants as required for opium and cocaine, and the chemical substances needed are relatively easy to get in large quantities.

Philadelphia, the city renowned as the cradle of American democracy (and also famous for Rocky Balboa) now sadly epitomizes the opioid crisis in the United States. This is particularly the case for the neighborhood of Kensington, named after the long avenue with the railway line where addicts and homeless people come to get their hits. As drug users

become increasingly dependent on fentanyl, dealers have found new options, for example mixing it with xylazine, a potent sedative used in veterinary medicine when treating large animals. This is known as “tranq dope” or “zombie drug” and enhances and prolongs the effects of fentanyl. But the users do not realize what they have been given, and soon end up addicted to the adulterated form of the drug.

As xylazine is not intended for use on humans, it soon produces radical effects, with putrid sores that had never been seen before by researchers at the National Institute on Drug Abuse. These wounds are a new complication for clinicians managing opioid users. Between 2019 and 2022, tranq-related deaths increased by 276%, and this, according to the Center for Disease Control, is a conservative estimate, and stands as clear evidence of the new and critical health emergency in the United States.

Vincent Jolly,

Feature reporter, Figaro Magazine



Une voie ferrée désaffectée traverse le quartier de Kensington et sert aujourd'hui de refuge aux toxicomanes, devenus pour la plupart des sans-abri.

© Gaël Turine

Addicts, who are mostly homeless, have set up a shelter beside a disused rail link running through the neighborhood of Kensington.

© Gaël Turine

LÉGENDE PHOTO 1

Une femme profite d'un espace aménagé par d'autres toxicomanes au pied d'une église pour dormir. Les moments de calme sont rares dans ce quartier très violent.

© Gaël Turine

LÉGENDE PHOTO 2

La valeur immobilière du quartier a dégringolé depuis que les dealers et toxicomanes s'y sont établis. Contrairement à cette maison, la plupart des propriétaires attendent que la situation s'améliore pour pouvoir vendre bien plus cher qu'aujourd'hui.

© Gaël Turine pour *Le Figaro Magazine*

CAPTION PHOTO 1

In a rare moment away from the violence in the neighborhood, a woman rests outside a church in a camp set up by other addicts.

© Gaël Turine

CAPTION PHOTO 2

La valeur immobilière du quartier a dégringolé depuis que les dealers et toxicomanes s'y sont établis. Contrairement à cette maison, la plupart des propriétaires attendent que la situation s'améliore pour pouvoir vendre bien plus cher qu'aujourd'hui.

© Gaël Turine pour *Le Figaro Magazine*

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

**Ad
van Denderen**



AD VAN DENDEREN

AGENCE VU'

En Route

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Ouvert du samedi 31 août

au dimanche 15 septembre

de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

Durant sa longue carrière dans la photographie documentaire, le photographe néerlandais Ad van Denderen a tellement voyagé pour ses projets qu'il était en quelque sorte toujours « en route ». Le titre de son exposition fait également référence à une autre dimension, plus importante encore peut-être, de la notion d'être en route.

Ad van Denderen cherche depuis toujours de nouvelles manières de créer une image, de faire la différence. La profondeur et la ténacité avec lesquelles il s'est souvent concentré sur un seul sujet pendant des années sont particulièrement remarquables. En tant que photographe, il s'intéresse à la vie quotidienne de personnes dans des situations de conflit. Dans un monde de plus en plus complexe où les perceptions du photojournalisme évoluent, il s'aventure au-delà des idées reçues et, plutôt que de rechercher les sujets d'actualité, se concentre sur une situation et ses mécanismes sous-jacents. Ad van Denderen a développé sa propre signature photographique narrative, puis est passé, vers l'an 2000, à un langage

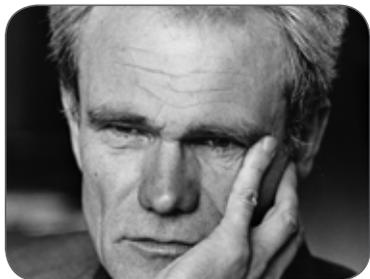
visuel plus conceptuel. Avec cette nouvelle approche, il a repoussé les limites de la photographie documentaire. La réflexion et la représentation sont devenues plus importantes que l'enregistrement. Il a fallu trouver de nouvelles utilisations des techniques photographiques et de nouvelles façons de présenter son travail. Il est passé du noir et blanc à la couleur, d'un appareil photo 35 mm à un moyen-format, et de la page imprimée d'un magazine aux murs d'un lieu d'exposition. Il est frappant de constater que les sujets qu'il traite depuis tant d'années, tels que les migrations et les conflits géopolitiques, sont toujours d'actualité.

Son premier grand projet documentaire, *Incarcerated* (1978-1979), portait sur un centre de détention à Amsterdam, où il a pris part à la routine quotidienne et s'est lié d'amitié avec certains de ses codétenus. Un autre de ses projets initiaux portait sur la fermeture des mines de charbon de Winterslag et de Waterschei en Belgique : *Genk, a new home* (1987-1988). Les mineurs venaient de toute l'Europe et, après avoir perdu leur emploi

dans les mines, ne sont pas retournés dans leur pays d'origine.

Depuis 1993, Ad van Denderen s'est rendu à de nombreuses reprises en Israël et dans les territoires palestiniens occupés par Israël. Il a utilisé son appareil photo pour rendre compte de la situation dans cette région de plus en plus complexe, photographiant les attentats suicides et l'Intifada, et montrant comment les Palestiniens et les Israéliens tentaient de cohabiter au quotidien dans ces circonstances. Ce reportage a été publié sous la forme d'un livre photo, *Peace in the Holy Land* (1997).

Dans son projet *Stone* (2017), les pierres sont un élément qui relie : les pierres de l'Intifada, du mur de séparation, les pierres pour construire la ville palestinienne de Rawabi, le mur des Lamentations et la ville de Baladia pour les forces de défense israéliennes. Son approche était alors plus conceptuelle : « Pour moi, la pierre était une métaphore des événements en Cisjordanie. Les pierres peuvent être une arme ou un obstacle, mais elles peuvent aussi offrir un abri. »



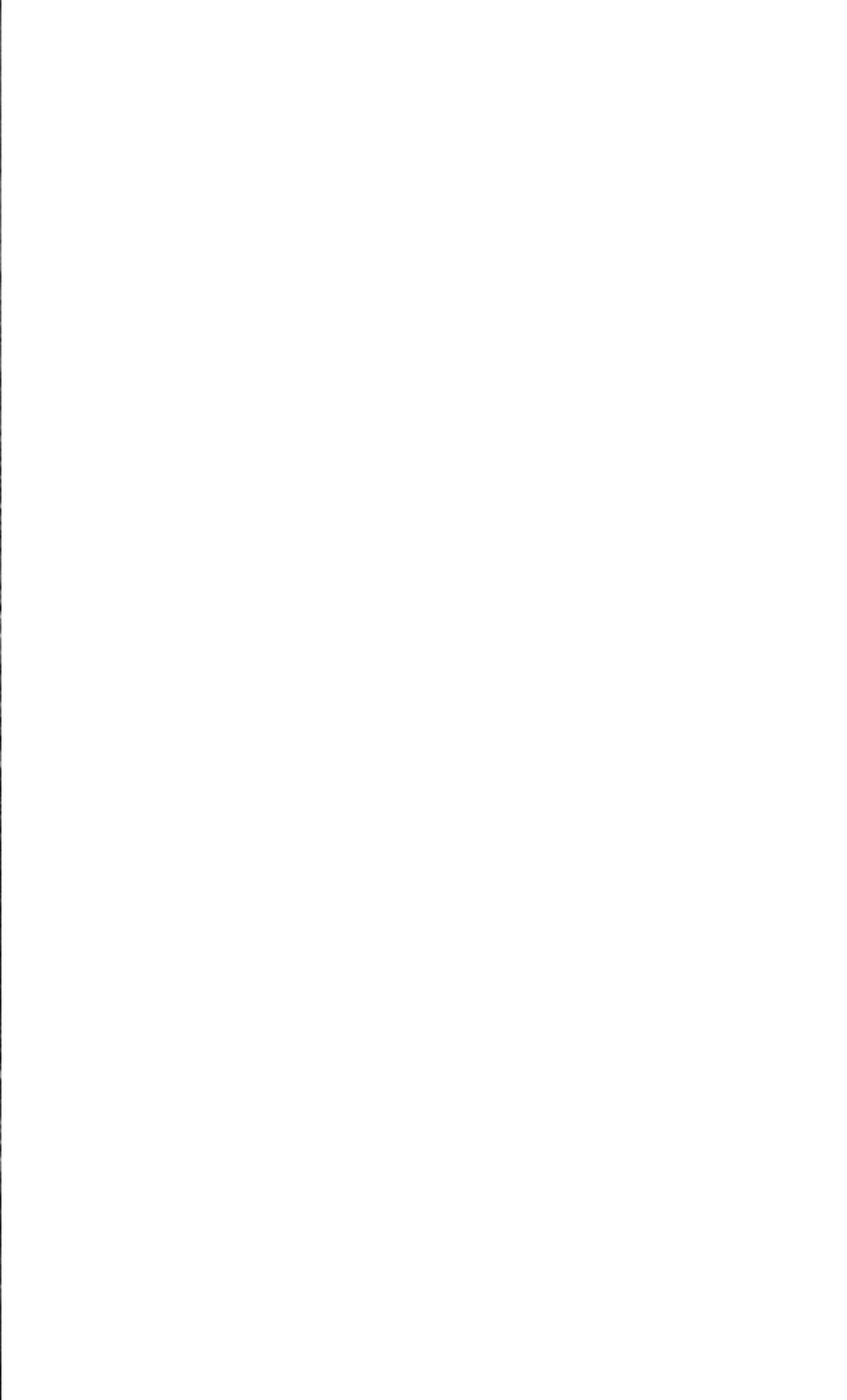
En 1990, Ad van Denderen s'est rendu en Afrique du Sud dans la ville aurifère de Welkom, dans une région connue pour ses tensions entre Noirs et Blancs, et où le Mouvement de résistance afrikaner d'extrême droite (AWB, Afrikaner Weerstandsbeweging) était dominant. Vingt-cinq ans après la publication de *Welkom in Suid-Afrika*, le photographe y est retourné pour travailler sur un projet de collaboration avec Lebohang Tlali, qui a grandi dans un township de Welkom. Le livre *Welkom Today* a été publié en 2019.

La série *Go No Go* couvre la période de 1988 à 2001 au cours de laquelle il a parcouru les frontières de l'Europe et a été l'un des premiers photographes à être témoin des expériences effroyables et des scènes bouleversantes de la migration.

Dans *So Blue, So Blue - Edges of the Mediterranean*, le photographe a documenté les vastes changements économiques, politiques, sociaux, religieux et écologiques autour de la Méditerranée. Ce ne sont pas des personnes qui figurent au premier plan, mais plutôt des acteurs dans un paysage qui porte la trace des activités humaines.

Frits Gierstberg

*Conservateur, Nederlands Fotomuseum,
Rotterdam, Pays-Bas*



AD VAN DENDEREN

AGENCE VU'

En Route

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Saturday, August 31

to Sunday, September 15

Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION

Dutch photographer Ad van Denderen has had a long career in documentary photography, making so many trips for his photo projects that he has often been “en route” as it were. The title of this exhibition also refers to another and perhaps more important sense of being en route.

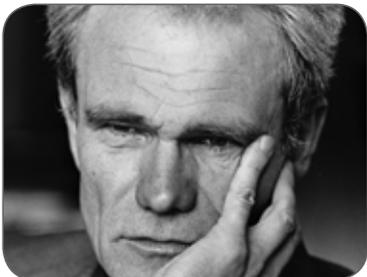
Ad van Denderen has always searched for new ways of creating an image, ways that make a difference. Of particular note are the depth and tenacity with which he often focused on a single subject for years on end. As a photographer, he was interested in the daily lives of people in situations of ongoing conflict. In an increasingly complex world with changing views of photojournalism, he has endeavored to go beyond clichés, and instead of seeking out the latest news stories, focuses on one particular situation and its underlying processes. Van Denderen developed his own narrative photographic signature and then moved on, around the year

2000, to a more conceptual visual idiom. And with this approach, he shifted the boundaries of documentary photography. Reflection and representation became more important than recording. It became necessary to find another use for photographic techniques and new ways of presenting his work. He switched from black-and-white to color, from a 35mm camera to a medium-format one, and from the printed page in a magazine to the exhibition wall. Remarkably, the subjects he has dealt with for so many years, such as migration and geopolitical conflicts, are still relevant today.

His first major documentary project, 1978-1979, was on a detention center in Amsterdam where he took part in the daily regime, and made friends with some of his fellow detainees. Another early project was on the closure of the coal mines in Winterslag and Waterschei in Belgium: 1987-1988. The mine workers came from all parts of Europe,

and after losing their jobs in the mines, did not return to their home countries.

Since 1993, Van Denderen has visited Israel and the Palestinian territories occupied by Israel on numerous occasions, and has used his camera to report on this increasingly complex region, photographing suicide bombings and the intifada, and also showing how both Palestinians and Israelis tried to share their daily lives under these circumstances. The story was published as a photobook, *Peace in The Holy Land* (1997). In the project *Stone* (2017) he showed stones as a connecting element: intifada stones, the separation wall, stones to build the Palestinian city of Rawabi, the Wailing Wall, and Baladia City for the Israel Defense Forces. By then his approach was more conceptual: “*I used stone as a metaphor for events in the West Bank. Stones can be a weapon, or an obstacle, but stones can also offer shelter.*”



WEBSITE www.advandenderen.nl

In 1990 Van Denderen travelled to South Africa, to the gold-mining city of Welkom in an area known for tensions between the black and white communities, and where the extreme right-wing Afrikaner Resistance Movement [AWB, Afrikaner Weerstandsbeweging] was dominant. Twenty-five years after the publication of *Welkom in Suid-Afrika*, Van Denderen returned to work on a collaborative project with Lebohang Tlali who grew up in a township of Welkom. In 2019 the book *Welkom Today* was published.

The series *Go No Go* covers the period from 1985 to 2000 when Van Denderen travelled around the borders of Europe, and was one of the first photographers to witness the horrific stories and distressing scenes of migration.

In *So Blue, So Blue - Edges of the Mediterranean*, Van Denderen documented the immense economic, political, social, religious and ecological changes taking place around the Mediterranean Sea. People were not featured in the foreground, but were rather actors in a landscape marked by human behavior.

Frits Gierstberg

*Curator, Nederlands Fotomuseum, Rotterdam,
The Netherlands*



Journées portes ouvertes pour le recrutement : les jeunes intéressés par une carrière dans les forces armées sont invités à passer deux journées au sein de la brigade aéroportée, qui compte des troupes d'infanterie hélicoptères prêtes au déploiement immédiat dans le monde entier.

Caserne Oranje, Schaarsbergen, Pays-Bas, octobre 2008.

© Ad van Denderen / Agence VU'

Open days for recruitment: young people interested in a career in the armed forces are invited to spend two days visit to the Airborne Brigade with infantry units working with helicopters and ready for immediate deployment around the world.

Oranje Barracks, Schaarsbergen, The Netherlands, October, 2008.

© Ad van Denderen / Agence VU'

LÉGENDE PHOTO 1

Des immigrants africains attendant le bus de la Croix-Rouge qui les conduira au port de Tarifa, où ils recevront de la nourriture, des vêtements et des couvertures.

Punta Paloma, Espagne, 2001.

© Ad van Denderen / Agence VU'

LÉGENDE PHOTO 2

Un membre de la génération punk.

Tallinn, Estonie, 1989.

© Ad van Denderen / Agence VU'

CAPTION PHOTO 1

African immigrants waiting for the Red Cross bus that will drive them to the port of Tarifa where they will be given food, clothing and blankets.

Punta Paloma, Spain, 2001.

© Ad van Denderen / Agence VU'

CAPTION PHOTO 2

A member of the punk generation.

Tallinn, Estonia, 1989.

© Ad van Denderen / Agence VU'

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

Mugur Varzariu



MUGUR VARZARIU

Des voix s'élèvent derrière le mur

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais

Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



SITE www.mugurvarzariu.com
INSTAGRAM @mugurvarzariu
FACEBOOK mugurvarzariu
X varzariu

Il y a douze ans, lorsque le début de ce reportage a été projeté au Campo Santo, j'étais loin d'imaginer que mon travail photographique allait permettre, en quelque sorte, de dévier le cours des événements. Comme pour clore une boucle à l'endroit où tout a commencé, ici à Perpignan, je partage cette histoire : elle est la démonstration que la photographie, outre sa puissance narrative, a une valeur de preuve légale et de témoignage, vouée à faire changer les mentalités et, parfois, déclencher une issue positive.

En 2011, j'apprends qu'un mur va être construit pour isoler un quartier rom à Baia Mare, petite ville au nord-ouest de la Roumanie. Ce mur de ségrégation est une initiative du maire de la ville, Catalin Chereches. Au début, ce dernier ne cache pas ses intentions de nettoyage ethnique et de déplacement massif de la population rom de la région, se ravisant par la suite pour ne pas être accusé de racisme.

Je réalise alors que les épisodes de discrimination et de déplacements injustifiés et illégaux qui touchent les Roms dans mon

pays sont bien plus répandus que je ne pouvais l'imaginer. Je continue mon enquête et, entre 2011 et 2012, je m'intéresse au plan de démantèlement du camp rom de Craica à Baia Mare, au relogement d'une partie de la population dans l'usine chimique de Cuprom, ainsi qu'aux innombrables fausses promesses de dédommagement de Chereches.

En 2013, un fonctionnaire rom de la préfecture de Constanta m'appelle à témoigner et intervenir lors du démantèlement du camp d'Eforie Sud, principalement occupé par des personnes d'origine turque. Nous nous battons et parvenons à reloger les habitants dans des abris en dur mais sans eau courante, ou dans des conteneurs adossés à une décharge.

Un an plus tard, mes témoignages photographiques à l'appui, j'engage une bataille légale en tant que représentant de la communauté rom à laquelle la mairie avait promis des logements, bataille que nous remportons en 2020.

Année après année, je continue de parcourir les villes de Roumanie telles que Focsani, Cluj-Napoca, Caracal, Constanta et Mangalia pour faire connaître les traditions, cultures et savoir-faire roms, et ainsi lutter contre l'image négative qu'ils véhiculent malgré eux. En 2021, la dernière bataille juridique commence pour exiger la démolition du mur de Baia Mare et aboutit, début 2024, à une victoire retentissante.

Ce travail au long cours met en lumière la situation catastrophique dans laquelle vit la population rom, qui se voit refuser l'accès aux besoins essentiels. C'est vrai en Europe mais particulièrement en Roumanie, pays qui ne peut plus dissimuler sa dérive raciste.

Malgré ce constat, je souhaite livrer un message d'espoir aux jeunes reporters, en montrant que l'engagement, la recherche, l'étude et l'investissement ne se limitent pas au seul objectif de recueillir l'information, mais aussi à intervenir, dans le récit de l'histoire, en tant qu'agents du changement.

Mugur Varzariu



MUGUR VARZARIU

Voices Rising Behind the Wall

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



WEBSITE www.mugurvarzariu.com
INSTAGRAM @mugurvarzariu
FACEBOOK mugurvarzariu
X varzariu

Twelve years ago, when the first part of this report was screened at Campo Santo, I could never have imagined that my photographic work would help change the course of events, so to speak. Now, coming full circle back to Perpignan where it all started, I can share the story. And the story shows that photography is not only a powerful form of narrative, but can also stand as evidence before the law, as testimony, set to change attitudes and, sometimes, produce positive results.

In 2011, I heard that a wall was going to be built to cut off the Roma neighborhood in the small town of Baia Mare in north-western Romania. The segregation wall was an initiative by the local mayor, Catalin Chereches. At first, the mayor made no attempt to conceal his intentions: ethnic cleansing and mass relocation of the Roma community in the region. But he later changed his approach to avoid any accusations of racism.

I realized that cases of discrimination as well as arbitrary and illegal relocations targeting the Roma communities in my country were far more widespread than I had ever

imagined. I continued investigating and then, in 2011 and 2012, I focused on the plan to dismantle the Craica settlement in Baia Mare and rehouse part of the community in the old Cuprom copper factory. I also looked at the countless unkept promises of Mayor Chereches who had given assurances that compensation would be paid.

In 2013, a Roma civil servant with the local authority of the city of Constanta called to ask me to bear witness and be involved in action responding to the dismantlement of the Eforie South camp where mainly Turkish people lived. We fought to defend their cause, and managed to have some residents rehoused in shelters that had solid walls, but no running water, and others in containers backing onto a landfill site.

One year later, with my photographic records as evidence, I initiated a legal battle as representative of the Roma community that had been promised housing by the municipal authorities. And in 2020 we won that battle. Year after year, I have kept on visiting different places in Romania, towns such as

Focsani, Cluj-Napoca, Caracal, Constanta and Mangalia, to raise awareness of the traditions, culture and know-how of the Roma people, and in doing so to counter the negative image which, despite everything, is associated with them.

The most recent legal battle, demanding the demolition of the segregation wall in Baia Mare, began in 2021, and early this year, in 2024, it ended with a resounding victory.

This long-term photographic project has cast light on the disastrous situation and living conditions of Roma communities who are refused access to even the most basic services. This is the case in Europe, and in particular in Romania, a country that can no longer conceal its racist tendencies.

Despite these facts, I wish to present a message of hope for young reporters, to show that commitment, involvement, investigation and personal investment are not just a matter of collecting information and stories, but also of taking action, as part of the narrative of history, and as agents of change.

Mugur Varzariu



Carmen (10 ans), une fillette rom, derrière le mur en construction pour isoler le quartier de logements sociaux à Baia Mare. Roumanie, 14 juillet 2011.
© Mugur Varzariu

Carmen (10), a Roma girl, behind the wall being built around the social housing district in Baia Mare. Romania, July 14, 2011.
© Mugur Varzariu

LÉGENDE PHOTO 1

Au campement de Craica, Tivadar Alex Ilie (à gauche) observe Varga Zoro Alexandru, Varga Ionel et Jiga qui creusent pour récupérer des câbles en cuivre. Ils sont constamment confrontés à des expulsions forcées. Baia Mare, Roumanie, 2 mai 2012.
© Mugur Varzariu

LÉGENDE PHOTO 2

Amis Nazar et Amis Simavis, deux fillettes roms d'origine turque, attendent alors que leur abri improvisé va être démoli par les autorités locales. Eforie Sud, Roumanie, 11 octobre 2013.
© Mugur Varzariu

CAPTION PHOTO 1

At the settlement Craica, Tivadar Alex Ilie (left) watches as Varga Zoro Alexandru, Varga Ionel and Jiga scavenge for copper wire. They have repeatedly had to move after forced evictions. Baia Mare, Romania, May 2, 2012.
© Mugur Varzariu

CAPTION PHOTO 2

Two Roma girls of Turkish descent, Amis Nazar and Amis Simavis, shortly before their makeshift dwelling was demolished by the local authorities. South Eforie, Romania, October 11, 2013.
© Mugur Varzariu

Alfred Yaghobzadeh



ALFRED YAGHOBZADEH

LAURÉAT 2023 DE LA BOURSE SAIF / BENOÎT SCHAEFFER POUR L'ÉDITION PHOTOGRAPHIQUE

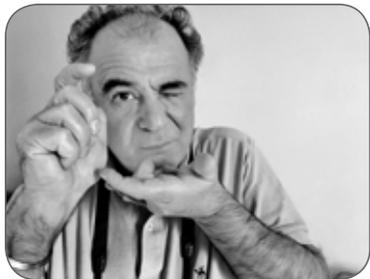
Alfred's Journey

LIEU

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE



© Rafeal Yaghobzadeh

Selon Alfred Yaghobzadeh, la vie est un jardin où les orages de printemps réveillent les plantes endormies, mais où les inondations font chavirer le paysage. Il y a des fleurs et des fruits de toutes les couleurs, tous les goûts, toutes les beautés et tous les bienfaits, mais aussi des épines vénéneuses qui piquent les mains du jardinier et la foudre qui brise le dos des arbres anciens et robustes. On retrouve sa vision dans la manière dont il aborde sa vie de photographe et de photojournaliste. Sa carrière, longue de quarante années, a débuté accidentellement lorsque son pays natal, l'Iran, a été plongé dans ce que l'on a appelé la révolution islamique.

À la fin des années 1970, le jeune Arménien-Assyrien qui grandissait dans un pays à majorité musulmane a rejoint ses amis pour se dresser contre la monarchie. Il n'a pas tardé à comprendre qu'il ne partageait pas l'idéologie des manifestants fascinés par

l'ayatollah Khomeini, qui prônait des lois islamiques austères. Pourtant, il ne pouvait pas tourner le dos aux changements qui approchaient à grands pas. Il s'est emparé d'un appareil photo et a commencé à documenter le destin de son pays.

Lorsque l'Irak a envahi l'Iran en 1980, il travaillait pour Associated Press. Il ne pouvait s'imaginer prendre les armes mais il a contribué avec ses photos. Alors que la machine de propagande du gouvernement iranien utilisait l'argument de la guerre sainte pour recruter des hommes, parfois dès l'âge de treize ans, son objectif s'est focalisé sur le coût humain des combats. Sa photo la plus emblématique est celle de l'enfant soldat Hassan « Jangju », dont le visage couvert de boue et la petite taille derrière un fusil lourd et trop grand reflètent l'effroi et l'incongruité partagés par de nombreux soldats comme lui. La façon dont il a vécu la guerre deviendra la

façon dont il documentera les autres guerres : non seulement les bombes, les chars et la destruction, mais aussi la vie qui continue malgré la violence.

Pour un œil averti, ces premières photos ne sont peut-être pas parfaites en termes de composition ou d'éclairage, mais elles témoignent de l'authenticité brute du jeune photographe, qui fait mentir son statut de novice. À titre d'exemple, l'image de l'ayatollah Ruhollah Khomeini saluant ses fidèles en 1979 montre le potentiel d'Alfred Yaghobzadeh, sa capacité à devenir une force formidable pour immortaliser les personnes et les événements les plus influents de l'histoire. Ce n'est pas la figure autoritaire de l'ayatollah qui retient l'attention, mais son ombre sur le mur. Cette image inquiétante prédit l'avenir d'une nation sur le point de devenir l'ombre d'elle-même.

.../...

SITE www.alfredyaghobzadehphoto.com

INSTAGRAM [@alfredyaghobzadeh](https://www.instagram.com/alfredyaghobzadeh)

FACEBOOK [alfredyaghobzadeh](https://www.facebook.com/alfredyaghobzadeh)

Alfred's Journey,

Four Eyes Éditions



Même si la révolution a fait de lui un photographe, une carrière plus vaste l'attendait. Tout a commencé lorsqu'il a quitté l'Iran en 1983. Pendant les quinze années qui ont suivi, il a photographié la guerre civile libanaise, le retour d'exil et le mariage de Benazir Bhutto, le conflit israélo-palestinien et la première Intifada, la visite du pape Jean-Paul II à Cuba, la révolution de Velours en Tchécoslovaquie, la chute du mur de Berlin, la guerre du Golfe, la bataille de Grozny en Tchétchénie, où il a été blessé par un obus de char russe, la famine en Somalie et la Coupe du monde de football en 1998. Et ce n'est pas tout : défilés de mode, grands concerts tels que ceux de Madonna, David Bowie et Michael Jackson au Parc des Princes à Paris. Il marque ensuite le tournant du siècle avec la publication de *Christianity Around the World*, qui présente les rituels et les multiples visages des chrétiens dans des pays comme l'Espagne, la Pologne, Israël, les Philippines et l'Éthiopie.

Les deux premières décennies du XXI^e siècle n'ont pas fait exception. Alfred Yaghobzadeh, au gré des conflits et des révolutions, a continué de voyager avec son appareil photo, parfois en mission, parfois à ses frais,

observant des catastrophes causées par l'homme, comme la disparition de Zeugma, la cité antique inondée par le barrage de Birecik en Turquie, ou encore des festivals et des mariages royaux. Cependant, le voyage le plus marquant de cette période est probablement son retour en Iran après vingt-trois ans. Les images de l'Iran montrent une fois de plus les visages que le gouvernement de la République islamique tente de cacher au monde. Ses séries *The Two Faces of Women in Today's Iran* et *The Kingdom of Mullahs in Islamic Iran* dépeignent une jeune nation sexuellement libérée, socialement rebelle et politiquement consciente. Par exemple, la photo de trois jeunes femmes levant leurs doigts peints en vert pour former le V de la victoire montre l'enthousiasme et l'espoir que la plupart des Iraniens avaient en amont de l'élection présidentielle démocratique de juin 2009. Sans surprise, il a également documenté l'autre aspect de ce qui est devenu le mouvement vert en Iran : les manifestations pacifiques, la répression, la violence, les arrestations et les morts lors de cette période. Ces cinq dernières années, Alfred Yaghobzadeh a bouclé la boucle de sa carrière : le trentième

anniversaire de la chute du mur de Berlin en 2018, le retour des talibans au pouvoir en Afghanistan en 2021, l'invasion russe de l'Ukraine en 2022, et les guérillas féminines kurdes à la frontière entre l'Iran et l'Irak en 2023. Pour comprendre son succès, il faut regarder toutes ses photos côte à côte. En temps de guerre, il documente la violence et la folie sans limites, mais n'oblige pas le public à choisir entre la beauté et l'horreur. En temps de paix, il fait ressortir le glamour de la mode. Lorsqu'il photographie des vies ordinaires, il saisit les petits plaisirs et l'instant présent.

Il est impossible de faire tenir la carrière d'Alfred Yaghobzadeh sur deux pages. Les photos de cette exposition sont la preuve de sa polyvalence en tant qu'artiste. Mais une question demeure : comment a-t-il pu reprendre son travail encore et encore après avoir vu le pire de l'humanité ? La réponse réside dans son approche de la vie : un jardin où l'on ne peut pas choisir ce que l'on veut voir. Il y aura toujours autant de jours nuageux que de jours ensoleillés.

Parisa Saranj,

Autrice et traductrice



ALFRED YAGHOBZADEH

WINNER OF THE 2023 LA SAIF-BENOÎT SCHAEFFER PUBLISHING GRANT FOR A PHOTOGRAPHY BOOK

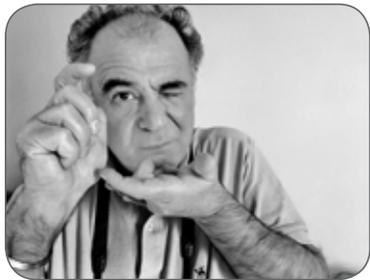
Alfred's Journey

VENUE

COUVENT DES MINIMES

rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION



© Rafeal Yaghobzadeh

WEBSITE www.alfredyaghobzadehphoto.com
INSTAGRAM @alfredyaghobzadeh
FACEBOOK alfredyaghobzadeh

Life for Alfred Yaghobzadeh is a garden where spring thunderstorms wake the dormant plants, but floods overturn the landscape. There are flowers and fruits of every color, taste, beauty, and nourishment at the same time as poisonous thorns that prick the gardener's hands and lightning that breaks the backs of old, strong trees. His outlook is replicated in the way he approaches his life as a photographer and a photojournalist. A career spanning forty years began accidentally when his native country, Iran, was propelled into what became known as the Islamic Revolution. In the late 1970s, the young Armenian-Assyrian growing up in a Muslim-majority country joined his friends and raised his fist against the monarchy. It did not take long for him to realize that he did not share the ideology of the protesters enthralled by Ayatollah Khomeini, their leader calling for austere Islamic laws. Yet he could not turn his back on the changes fast approaching. He grabbed a camera and began documenting the fate of his country.

When Iraq invaded Iran in 1980, he worked for the Associated Press. He could not find

himself bearing arms, but paid his dues with his photographs. While the Iranian government's propaganda machine used the argument of holy war to recruit men, sometimes as young as thirteen, his lens focused on the human cost of combat. The most iconic is the picture of boy soldier Hassan "Jangju," whose muddied face and small stature behind the heavy, oversized rifle echo the fright and incongruity of many soldiers like him. The way he experienced the war would become the way he documents other wars: not just bombs, tanks, and destruction, but the life that goes on despite the violence.

To a trained eye, these early photographs might not be perfect in composition or lighting, but they speak to the young photographer's raw authenticity that belies his novice status. For example, the image of Ayatollah Ruhollah Khomeini saluting his devotees in 1979 shows Yaghobzadeh's potential to become a formidable force in capturing history's most influential people and events. It is not the Ayatollah's overbearing figure that maintains the visual interest, but his shadow on the wall.

An eerie image predicts the future of a nation that is about to become a shadow of its former self.

Even though the revolution made Yaghobzadeh a photographer, a career that is so much more was awaiting him. It began with him leaving Iran in 1983. For the next fifteen years, he captured Lebanon's civil war, Benazir Bhutto's return from exile and her wedding, the Israeli-Palestinian conflict and the first Intifada, the visit to Cuba by Pope John Paul II, the Velvet Revolution in Czechoslovakia, the fall of the Berlin Wall, the Gulf War, the battle of Grozny in Chechnya, where he was injured by a Russian tank shell, the famine in Somalia and the football World Cup in 1998. And there was more: fashion parades and major shows such as Madonna, David Bowie, and Michael Jackson at the Parc des Princes in Paris. Next he marked the turn of the century with the publication of *Christianity Around the World*, presenting the rituals and the many faces of Christians in countries such as Spain, Poland, Israel, the Philippines, and Ethiopia.

... / ...

Alfred's Journey,

Four Eyes Éditions



The first two decades of the 21st century were no different. Yaghobzadeh, in and out of conflicts and revolutions, continued to travel with his camera, sometimes on assignment, at other times at his own expense, seeing man-made disasters such as the disappearance of Zeugma, the ancient city flooded by the Birecik Dam in Turkey, or festivals and royal weddings. However, the most notable trip from this period must be his return to Iran after 23 years. The images from Iran, once again, show the faces which the government of the Islamic Republic tries to hide from the world. His works, *The Two Faces of Women in Today's Iran* and *The Kingdom of Mullahs in Islamic Iran*, depict a young nation that is sexually liberated, socially defiant, and politically aware. For example, the image of three young women raising their green-painted fingers in the V for victory shows the excitement and hope that most Iranians had for a democratic presidential election in June 2009. It is no surprise that he also documented the other side of what has become known as the Iranian Green Movement: the peaceful protests, the crackdowns, violence, arrests, and deaths at the time.

Yaghobzadeh's career has come full circle in the last five years: the 30th anniversary of the fall of the Berlin Wall in 2018, the return of the Taliban to power in Afghanistan in 2021, the Russian invasion of Ukraine in 2022, and female Kurdish guerrilla fighters on the Iran-Iraq border in 2023. To understand his success, all his photographs must be looked at side by side. In war, he documents the endless violence and folly, but does not oblige the viewer to choose between beauty and horror. In times of peace, he brings out the glamor of fashion. When shooting ordinary lives, he is capturing small pleasures and being in the moment.

It is utterly impossible to fit Alfred Yaghobzadeh's career into two pages. The photographs in this collection stand as proof of his versatility as an artist. But a question remains: how could he return to the job over and over again after seeing the worst of humanity? The answer is in his approach to life: a garden where you cannot pick and choose what you want to see. There will always be as many cloudy days as sunny ones.

Parisa Saranj,

Writer and Translator



Un manifestant face à la police anti-émeute.
Place de l'Indépendance, Kiev, Ukraine,
19 février 2014.

© Alfred Yaghobzadeh

A protester during clashes with riot police.
Independence Square, Kiev, Ukraine,
February 19, 2014.

© Alfred Yaghobzadeh

LÉGENDE PHOTO 1

Un combattant brandit le drapeau taliban sur
les ruines de bâtiments détruits par les frappes
américaines et britanniques.

Sangin, Province du Helmand, Afghanistan,
30 novembre 2021.

© Alfred Yaghobzadeh

LÉGENDE PHOTO 2

Des femmes venues soutenir la candidature de
l'ancien Premier ministre Mir Hossein Mousavi
lors d'un meeting.

Téhéran, Iran, 9 juin 2009.

© Alfred Yaghobzadeh

CAPTION PHOTO 1

A fighter raising the Taliban flag above the ruins
of buildings destroyed by U.S. and British strikes.
Sangin, Helmand province, Afghanistan,
November 30, 2021.

© Alfred Yaghobzadeh

CAPTION PHOTO 2

Supporters of Mir Hossein Mousavi, election
candidate and former prime minister, at a
campaign rally.

Tehran, Iran, June 9, 2009.

© Alfred Yaghobzadeh

www.visapourlimage.com

#visapourlimage2024

**JEUX
OLYMPIQUES
2024**

***THE PARIS
OLYMPICS
- 2024***



JEUX OLYMPIQUES 2024

THE PARIS OLYMPICS - 2024

LIEU

ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

VENUE

6 rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION

L'Agence France-Presse s'était préparée depuis un an, scrutant le moindre détail pour déterminer la meilleure position, mais la pluie a bouleversé les plans de la cérémonie d'ouverture.

Près de 50 photographes étaient postés dans les airs, sur les toits des monuments, sur le pont des bateaux ou sur les rives de la Seine pour diffuser quelque 3500 photos, le 26 juillet. Pour la couverture de ces Jeux, pas moins de 70 reporters-photographes sont mobilisés sur les sites olympiques, à Paris, en province et en Polynésie, pour nous émerveiller dans des décors de carte postale. Six mille images en moyenne sont transmises chaque jour en temps réel à une vingtaine d'éditeurs qui ont la charge de corriger, recadrer et légender celles-ci.

Les équipes disposent également de boîtiers subaquatiques au fond de la piscine et d'une vingtaine de robots sous les toits des sites pour réaliser des images zénithales; sans compter les nombreux appareils commandés à distance aux bords de la piste qui permettent d'offrir des angles différents. Tout va très vite, et pour le 100 mètres qui représente la valeur étalon, il ne s'écoule que 40 secondes entre la première image et sa réception dans les médias.

Pierre Fernandez,

*Responsable de la promotion des contenus -
Direction de l'Information de l'AFP*



PARIS 2024

THE PARIS OLYMPICS - 2024

VENUE

6 rue François Rabelais
Saturday, August 31
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION

Agence France-Presse had been preparing for a year, scrutinizing every detail to determine the optimal position, but rain disrupted plans for the opening ceremony.

Around 50 photographers were stationed in the air, on the rooftops of monuments, on boat decks and on the banks of the Seine to broadcast some 3,500 photos on July 26.

To cover the Games, no fewer than 70 photojournalists were mobilized on Olympic venues in Paris, French provinces and French Polynesia, to provide us with postcard-like settings.

Every day, an average of 6,000 images were transmitted in real time to some twenty editors, responsible for correcting, cropping and captioning the shots.

The teams also had underwater cameras at the bottom of the Olympic pool and some twenty robots under the roofs of the venues to produce zenithal images; not to mention the many remote-controlled cameras at the edges of the tracking fields, offering a series of different angles. Everything moves fast, and for the 100-meter event, that represents the standard value, only 40 seconds elapse between the first image and its reception by the media.

Pierre Fernandez,

*Head of Content Promotion - AFP
Information Department*



Le Français Valentin Madouas passe devant le Sacré-Coeur lors de l'épreuve sur route pour remporter l'argent, devant son compatriote Christophe Laporte.
3 août 2024.
© Julien de Rosa / AFP

Frenchman Valentin Madouas riding past the Sacré-Coeur in the Men's Road Race to take the silver medal, ahead of fellow Frenchman Christophe Laporte for the bronze.
August 3, 2024.
© Julien de Rosa / AFP

LÉGENDE PHOTO 1

Le Brésilien Gabriel Medina réagit après avoir pris une grosse vague lors de la 5^e manche de l'épreuve 3 de surf masculin, à Teahupo'o, sur l'île de Tahiti en Polynésie française.
29 juillet 2024.
© Jérôme Brouillet / AFP

LÉGENDE PHOTO 2

Lors du triathlon féminin, les athlètes entament l'épreuve de natation depuis le pont Alexandre III.
31 juillet 2024.
© Jeff Pachoud / AFP

CAPTION PHOTO 1

Gabriel Medina from Brazil coming off the back of a big wave in the fifth heat of the Men's Surfing.
Teahupo'o, Tahiti, French Polynesia, July 29, 2024.
© Jérôme Brouillet / AFP

CAPTION PHOTO 2

The start of the Women's Triathlon. Alexandre III bridge, Paris, July 31, 2024.
© Jeff Pachoud / AFP

POLITIKEN

HELSINGIN SANOMAT

AFTONBLADET

MónTerrassa
el Món edició Terrassa

Les Echos

LES JOURS
.FR

Berlingske 

nrc 

CNN

Libération

Frankfurter Allgemeine
ZEITUNG FÜR DEUTSCHLAND

Le Monde

THE GLOBE AND MAIL

Neue Zürcher Zeitung

The Guardian

The Washington Post

Le Parisien

LA MONTAGNE

The New York Times

**Presse
Quotidienne
internationale
International
Daily Press**

PRESSE QUOTIDIENNE INTERNATIONALE

INTERNATIONAL DAILY PRESS

LIEU

CASERNE GALLIENI

4 rue de l'Académie
Ouvert du samedi 31 août
au dimanche 15 septembre
de 10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

VENUE

CASERNE GALLIENI

4 rue de l'Académie
to Sunday, September 15
Every Day, 10am to 20pm

FREE ADMISSION

Depuis 1990, Visa pour l'Image donne rendez-vous aux quotidiens internationaux. Ceux qui chaque jour nous informent exposent l'actualité de l'année écoulée. En 2024, **20 titres** présentent leurs reportages. Pour la première fois, **Sipa Press** offre un prix de 8 000 euros au gagnant du **Visa d'or de la Presse Quotidienne Gök in Sipahio lu by Sipa Press**.

Visa pour l'Image has had a special forum for daily newspapers around the world ever since 1990. These are the papers which give us daily news and the latest stories, featured here as a selection from the past year. A total of **20 newspapers** submitted reports for the 2024 festival. This year, the award is being sponsored by **Sipa Press** for the first time, with 8,000 euros in prize money for the winner of the **Gök in Sipahio lu by Sipa Press Daily Press Visa d'or Award**.

Aftonbladet - Suède / Sweden

Berlingske - Danemark / Denmark

CNN.com - États-Unis / USA

Dnevnik - Slovénie / Slovenia

El Món Terrassa - Espagne / Spain

Frankfurter Allgemeine

Zeitung - Allemagne / Germany

Helsingin Sanomat - Finlande /
Finland

La Montagne - France

Le Monde - France

**Le Parisien - Aujourd'hui
en France** - France

Les Échos - France

Les Jours.fr - France

Libération - France

Neue Zürcher Zeitung - Suisse
/ Switzerland

NRC

- Pays-Bas / The Netherlands

Politiken

- Danemark / Denmark

The Guardian

- Royaume Uni / United Kingdom

The Globe and Mail - Canada

The New York Times - États-
Unis / USA

The Washington Post - États-
Unis / USA



From child labor to your electric car -
Madagascar
© **Marcus Wenmann / Aftonbladet**



The Fentanyl Crisis in America
© **Søren Bidstrup / Berlingske**



How the climate crisis fuels gender inequality : Girl's education in Nigeria -
KADUNA, NGA - August 14, 2023: Asiya Sa'idu in her summer school lesson
organized by CGE at Government secondary school, Sabon Gari, Kaduna State,
Nigeria.
© **Taiwo Aina pour CNN**



Ukraine - mai 2024
© **Luka Cjuha / Dnevnik**



Viriato avec une photo de son enfance

© **Cristobal Castro / El Mon Terrassa**



The Salang tunnel - Un garde de sécurité du ministre des projets publics, le mollah Mohammad Esa Thani et un troupeau de moutons devant le tunnel de Salang, Afghanistan, septembre 2023.

© **Daniel Pilar pour Frankfurter Allgemeine Zeitung**



The Ocean Viking ship rescues refugees in distress at sea.

© **Ville Maali pour Helsingin Sanomat**



Manque de neige en station - Station de ski alpin Le Lioran - Laveissiere, Cantal, France, 7 février 2024

© **Jérémie Fulleringer pour La Montagne**



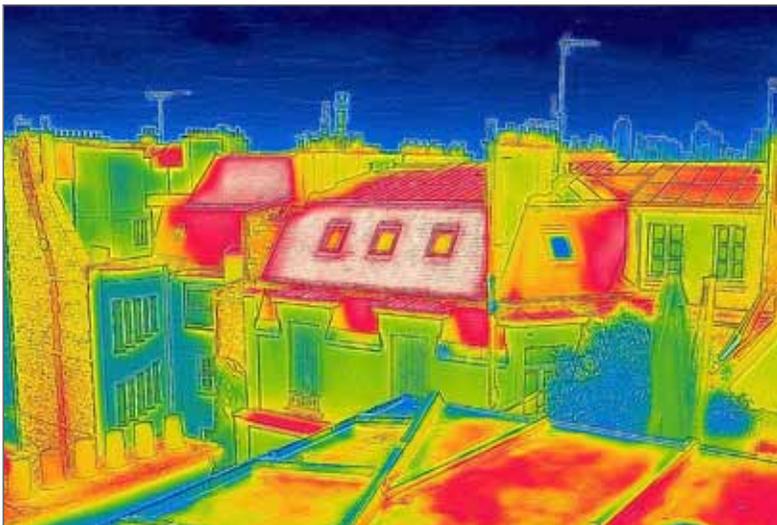
#METOO dans les armées.
© **Axelle de Russé pour *Le Monde***



Émeutes Urbaines de Nanterre - Nanterre, 92, France, le 30 juin 2023.
© **Olivier Corsan / *Le Parisien***



Centrale nucléaire de Hinkley Point - Hinkley Point C, chantier de construction de 2 réacteurs nucléaires de nouvelle génération (EPR), Somerset, Angleterre.
© **Lucille Pellerin / REA pour *Les Échos***



Paris 50°.
© **Simon Lambert / LesJours.fr**



Au Groenland, les Inuits s'adaptent au changement climatique - Fjord de glace de Qooqut au sud ouest du Groenland.
© **Juliette Pavy pour Libération**



Yemen.
© **Dominic Nahr / NZZ**



Four children about living in an asylum seekers' center - Aleksa et sa mère Karine, asylum seekers' Center, 19/07/2023, Netherlands.
© **Mona van den Berg pour NRC**



A report from Kensington's open-air drug Market. Philadelphia USA - Kensington's open-air drug Market. Philadelphia USA
© **Jacob Ehrbahn / Politiken**



Can Tuvalu be saved? - Tuvaluan climate action advocate Maina Talia swims in the Funafuti lagoon with his son Taliafuia. Mr.
© **Jesse Winter / The Globe and Mail**



I will never join the army - Clashes in Mea Shearim, ultra orthodox neighborhood in Jerusalem during the feast of Purim commemorates.
© **Alessio Mamo for The Guardian**



Inside a Devastated Gaza - October 7, 2023. Palestinian children seeking shelter at a school stopped their play to look up the moment Israeli jets sliced through the air overhead and a blast shook the neighborhood: one of the first Israeli responses to Hamas's Oct. 7 attack on Israel.
© **Samar Abu Elouf pour The New York Times**



Taking life into their own hands : The story of Black birth workers and mom.
© **Jahi Chikwendiu** pour ***The Washington Post***



Visa pour l'Image - Perpignan remercie chaleureusement les partenaires qui maintiennent leur engagement à ses côtés et qui permettent la gratuité de ce rendez-vous international.



Sous le haut patronage et avec le soutien du **ministère de la culture**, ainsi que de la **DRAC Occitanie / Pyrénées-Méditerranée**

Avec le généreux soutien d'**Aline Foriel-Destezet**